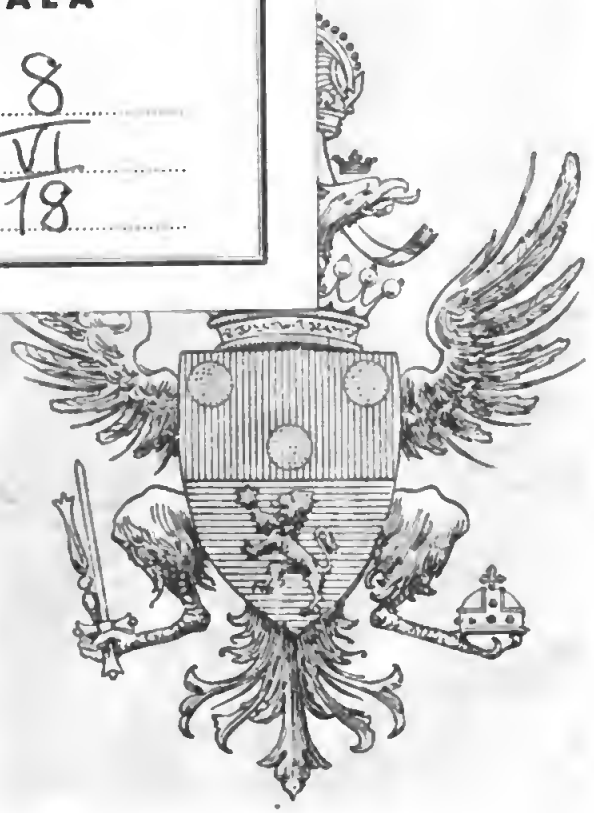
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 8
PLUTEO VI
N.° CATENA 18

TECA ·
· PALLI ·



Prima Sala 8 · VI · 18

COLLECTION

DE

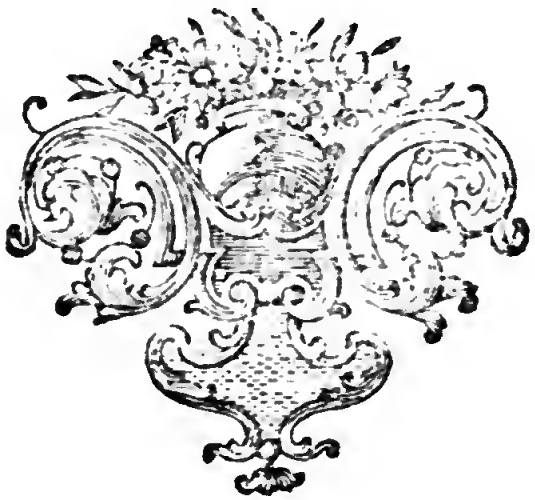
TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

CHOISIES

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

Real Istituto Nazionale NAPOLI

TOME ONZIEME.



BIBLIOTECA LUCCHESE

A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs, & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

Digitized by Google

BERENICE

TRAGÉDIE.

Par Monſieur RACINE.

ACTEURS.

TITUS, *Empereur de Rome.*
BE'RENICE, *Reine de la Paleſtine.*
ANTIOCHUS, *Roi de Comagéne.*
PAULIN, *confident de Titus.*
ARSACE, *confident d'Antiochus.*
PHE'NICE, *confidente de Bérénice.*
RUTILE, *Romain.*
SUITE DE TITUS.

La Scene eſt à Rome, dans un cabinet qui eſt entre l'appartement de Titus & celui de Bérénice.

BERENICE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa Cour,
Lorſqu'il vient à la Reine expliquer ſon amour,
De ſon appartement cette porte eſt prochaine,

Et cette autre conduit dans celui de la Reine.
Va chez-elle. Dis-lui qu'importun à regret,
J'oſe lui demander un entretien ſecret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun? Vous, cet ami fidele
Qu'un ſoin ſi généreux intéreſſe pour elle?
Vous, cet Antiochus, ſon amant autrefois?
Vous, que l'Orient compte entre ſes plus grands Rois?
Quoi! Déjà de Titus épouſe en eſpérance,
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de diſtance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je; & ſans vouloir te charger d'autres ſoins,
Vois ſi je puis bientôt lui parler ſans témoins.

SCENE II.

ANTIOCHUS *ſeul.*

HÉ bien, Antiochus, es-tu toûjours le même?
Pourrai-je, ſans trembler, lui dire, je vous aime?
Mais quoi! Déjà je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai ſouhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute eſpérance;
Elle m'impoſa même un éternel ſilence.
Je me ſuis tû cinq ans; & juſques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la deſtine,
Elle m'écoute mieux que dans la Paleſtine?
Il l'épouſe. Ai-je donc attendu ce moment,

Pour me venir encor déclarer ſon amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire?
Ah! puiſqu'il faut partir, partons ſans lui déplaire!
Retirons-nous, ſortons; & ſans nous découvrir,
Allons loin de ſes yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi! ſouffrir toûjours un tourment qu'elle ignore?
Toûjours verſer des pleurs qu'il faut que je dévore?
Quoi! même en la perdant, redouter ſon courroux?
Belle Reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire?
Que vous m'aimiez! Hélas! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouveroit à ſes vœux quelque obſtacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue conſtance,
Après cinq ans d'amour & d'eſpoir ſuperflus,
Je pars, fidele encor quand je n'eſpére plus.
Au-lieu de s'offenſer, elle pourra me plaindre.
Quoiqu'il en ſoit, parlons, c'eſt aſſez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas! un amant ſans eſpoir,
Qui peut bien ſe réſoudre à ne la jamais voir!

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARſace, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la Reine;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toûjours nouveaux d'un peuple adorateur,
Qu'attire ſur ſes pas ſa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite auſtere,
Ceſſe enfin de pleurer Veſpaſien ſon pere.
Cet amant ſe redonne aux ſoins de ſon amour,
Et ſi j'en crois, Seigneur, l'entretien de la Cour,
Peut-être, avant la nuit, l'heureuſe Bérénice
Change le nom de Reine au nom d'Impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas!

ARSACE.

Quoi! ce diſcours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainſi donc, ſans témoins, je ne lui puis parler?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur, Bérénice eſt inſtruite
Que vous voulez ici la voir ſeule, & ſans ſuite.
La Reine, d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empreſſement elle alloit conſentir.
Et ſans doute elle attend le moment favorable

Pour disparoître aux yeux d'une Cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance ;
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent, pour partir, que vos commandemens
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagéne ?

ANTIOCHUS

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du Palais,
Je sors de Rome, Arsace, & j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, & c'est avec justice.
Quoi ! depuis si long temps la Reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos Etats,
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas :
Et lorsque cette Reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe-la jouir de ſa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié ſuccéde à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arſace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc! de ſa grandeur déjà trop prévenu;
Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque preſſentiment de ſon indifférence,
Vous fait-il loin de Rome éviter ſa préſence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru ſe démentir,
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le Ciel met ſur le Trône un Prince qui vous aime,
Un Prince, qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort ſur ſes pas;
Et de qui la valeur par vos ſoins ſecondée,
Mit enfin ſous le joug la rebelle Judée.
Il ſe ſouvient du jour illuſtre & douloureux
Qui décida du ſort d'un long ſiege douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient ſans péril nos aſſauts inutiles.
Le bélier impuiſſant les menaçoit envain.
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, une échelle à la main,

Vous portates la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles ;
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du desir de revoir vos Etats,
Vous vous lassez de vivre où vous ne regnez pas,
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant & chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux Rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise ?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTHIOCUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique ;
S'il est vrai qu'on l'éleve au Trône des Césars ;
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais, qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS.

Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez-vous mon eſprit!

ANTIOCHUS.

La Reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE.

BERENICE.

ENfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune.
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juſte impatience
Vous accuſoit déjà de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, diſois-je, dont les ſoins
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins;
Lui que j'ai vu toûjours conſtant dans mes traverſes,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverſes;
Aujourd'hui que le Ciel ſemble me préſager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus, ſe cachant à ma vue,
Me laiſſe à la merci d'une foule inconnue.

ANTIOCHUS.

Il eſt donc vrai, Madame! Et ſelon ce diſcours,

L'hymen va ſuccéder à vos longues amours?

BERENICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus impoſoit à ſa Cour,
Avoit, même en ſecret, ſuſpendu ſon amour.
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur aſſidue,
Lorſqu'il paſſoit les jours attaché ſur ma vue.
Muet, chargé de ſoins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laiſſoit plus que de triſtes adieux.
Jugez de ma douleur, moi, dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même:
Moi, qui loin des grandeurs, dont il eſt revêtu,
Aurois choiſi ſon cœur, & cherché ſa vertu.

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous ſa tendreſſe premiere.

BERENICE.

Vous futes ſpectateur de cette nuit derniere,
Lorſque, pour ſeconder ſes ſoins religieux,
Le Sénat a placé ſon pere entre les Dieux.
De ce juſte devoir ſa piété contente
A fait place, Seigneur, aux ſoins de ſon amante;
Et même en ce moment ſans qu'il m'en ait parlé,
Il eſt dans le Sénat par ſon ordre aſſemblé.
Là, de la Paleſtine il étend la frontiere,
Il y joint l'Arabie & la Syrie entiere;
Et ſi de ſes amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ſes ſermens redoublés mille fois,
Il va ſur tant d'Etats couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms celui d'impératrice.

Il m'en viendra lui-même aſſurer en ce lieu.

ANTHIOCHUS

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BERENICE.

Que dites-vous? ah, Ciel! quel adieu! quel langage!
Prince, vous vous troublez & changez de viſage?

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BERENICE.

Quoi! ne puis-je ſçavoir
Quel ſujet...

ANTIOCHUS, *à part.*

Il falloit partir ſans la revoir.

BERENICE.

Que craignez-vous? Parlez; c'eſt trop long-temps ſe taire.
Seigneur, de ce départ quel eſt donc le myſtere?

ANTHIOCHUS.

Au moins ſouvenez-vous que je céde à vos loix,
Et que vous m'écoutez pour la derniere fois.
Si dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Il vous ſouvient des lieux où vous prites naiſſance,
Madame; il vous ſouvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frere.
Il vous parla pour moi. Peut-être, ſans colere,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme

Qui porte entre ſes mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triſte Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprete ſévere,
Votre bouche à la mienne ordonna de ſe taire.
Je diſputai long-temps, je fis parler mes yeux.
Mes pleurs & mes ſoupirs vous ſuivoient en tous lieux.
Enfin, votre rigueur emporta la balance;
Vous ſçutes m'impoſer l'exil ou le ſilence;
Il fallut le promettre, & même le jurer.
Mais, puiſqu'en ce moment j'oſe me déclarer,
Lorſque vous m'arrachiez cette injuſte promeſſe,
Mon cœur faiſoit ſerment de vous aimer ſans ceſſe.

BÉRENICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me ſuis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus long-temps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes.
J'eſpérois de verſer mon ſang après mes larmes;
Ou qu'au moins, juſqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel ſembla promettre une fin à ma peine:
Vous pleurates ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! quelle étoit mon erreur!
La valeur des Titus ſurpaſſoit ma fureur.
Il faut qu'à ſa vertu mon eſtime réponde.
Quoiqu'attendu, Madame, à l'Empire du monde,
Chéri de l'Univers, enfin aimé de vous,
Il ſembloit à lui ſeul appeller tous les coups;

Tandis que ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre,
Son malheureux rival ne ſembloit que le ſuivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en ſecret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;
Et que trop attentive à ce récit funeſte,
En faveur de Titus vous pardonnez le reſte.
Enfin, après un ſiege auſſi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reſte pâle & ſanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs inteſtines;
Et laiſſa leurs remparts cachés ſous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient déſert quel devint ſon ennui!
Je demeurai long-temps errant dans Céſarée,
Lieux charmans où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos triſtes Etats;
Je cherchois en pleurant, les traces de vos pas.
Mais enfin, ſuccombant à ma mélancolie,
Mon déſeſpoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le ſort m'y réſervoit le dernier de ſes coups.
Titus en m'embraſſant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toûjours quelque eſpoir flattoit mes déplaiſirs:
Rome, Veſpaſien, traverſoient vos ſoupirs.
Après tant de combats Titus cédoit peut-être.
Veſpaſien eſt mort, & Titus eſt le maître.
Que ne fuyois-je alors! J'ai voulu quelques jours,
De ſon nouvel empire examiner le cours.
Mon ſort eſt accompli. Votre gloire s'apprête.
Aſſez d'autres, ſans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs:

Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conſtante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pu ſans crime,
Conter toute l'hiſtoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BERENICE.

Seignenr, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fut quelque mortel qui put impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon ſilence eſt un gage.
J'oublie en ſa faveur, un diſcours qui m'outrage;
Je n'en ai pas troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le Ciel ſçait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'Univers j'honorois vos vertus;
Titus vous chériſſoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me ſuis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'eſt ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus. Je fuis ce nom qui m'inquiéte,
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répéte.
Que vous dirai-je enfin? je fuis des yeux diſtraits,
Qui, me voyant toûjours, ne me voyoient jamais.
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.

Sur-tout, ne craignez point qu'une aveugle douleur
Rempliſſe l'Univers du bruit de mon malheur :
Madame, le ſeul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera ſouvenir que je vivois encore.
Adieu.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.

QUe je le plains! tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de proſpérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BERENICE.

Cette prompte retraite
Me laiſſe, je l'avoue, une douleur ſecrete.

PHENICE.

Je l'aurois retenu.

BERENICE.

Qui, moi, le retenir ?
J'en dois perdre plutôt juſques au ſouvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur inſenſée ?

PHENICE.

Titus n'a point encore expliqué ſa penſée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux ;
La rigueur de ſes Loix m'épouvante pour vous.

L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine :
Rome hait tous les Rois, & Bérénice eſt Reine.

BERENICE.

Le temps n'eſt plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le Sénat m'apporter ſes hommages,
Et le peuple, de fleurs couronner nos images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tous pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceux, ce peuple, cette Armée,
Cette foule de Rois, ces Conſuls, ce Sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or, que réhauſſoit ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts,
Confondre ſeul ſur lui leurs avides regards;
Ce port majeſtueux, cette douce préſence:
Ciel! avec quel reſpect, & quelle complaiſance,
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuroient de leur foi!
Parle. Peut-on le voir ſans penſer comme moi?
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eut fait naître,
Le monde, en le voyant, eut reconnu ſon maître?
Mais, Phénice, où m'emporte un ſouvenir charmant?
Cependant Rome entiere, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus; & par des ſacrifices,
De ſon regne naiſſant conſacre les prémices.
Que tardons-nous? Allons, pour ſon Empire heureux,

Au Ciel qui le protége, offrir auſſi nos vœux.
Auſſi-tôt, ſans l'attendre, & ſans être attendue,
Je reviens le chercher; & dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens,
Inſpirent des tranſports retenus ſi long-temps.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

A-T-on vu de ma part le Roi de Comagéne?
Sçait-il que je l'attends?

PAULIN.

J'ai couru chez la Reine:
Dans ſon appartement ce Prince avoit paru;
Il en étoit ſorti, lorſque j'y ſuis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertiſſe.

TITUS.

Il ſuffit. Et que fait la Reine Bérénice?

PAULIN.

La Reine, en ce moment, ſenſible à vos bontés,
Charge le Ciel de vœux pour vos proſpérités.
Elle ſortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable Princeſſe!
Hélas!

PAULIN.

En ſa faveur d'où naît cette triſteſſe?
L'Orient preſque entier va fléchir ſous ſa Loi;
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laiſſe avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

HÉ bien, de mes deſſeins Rome encore incertaine,
Attend que deviendra le deſtin de la Reine,
Paulin; & les ſecrets de ſon cœur & du mien
Sont de tout l'Univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine & de moi que dit la voix publique?
Parlez. Qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, & ſes beautés.

TITUS.

Que dit-on des ſoupirs que je pouſſe pour elle?
Quel ſuccès attend-on d'un amour ſi fidele?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, ceſſez d'être amoureux,
La Cour ſera toûjours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue auſſi cette Cour peu ſincere,
A ſes maîtres toûjours trop ſoigneuſe de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs:
Je l'ai vue à genoux conſacrer ſes fureurs.
Je ne prends point pour juge une Cour idolâtre,
Paulin. Je me propoſe un plus noble théâtre;
Et ſans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le reſpect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié ſecrete:
J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interprete;
Qu'au travers des flatteurs, votre ſincérité
Fit toûjours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc Que faut-il que Bérénice eſpére?
Rome lui ſera-t-elle indulgente, ou ſévere?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle Reine offenſat ſes regards?

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raiſon, ſoit caprice,
Rome ne l'attend point pour ſon Impératrice.
On ſçait qu'elle eſt charmante; Et de ſi belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle eſt Reine.
Rome, par une loi qui ne ſe peut changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger;

Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naiſſent d'un hymen contraire à ſes maximes.
D'ailleurs, vous le ſçavez, en banniſſant ſes Rois,
Rome à ce nom ſi noble, & ſi ſaint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puiſſante;
Et quoiqu'à ſes Céſars, fidele, obéiſſante,
Cette haine, Seigneur, reſte de ſa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix, dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopatre; & ſans ſe déclarer,
Seule dans l'Orient la laiſſa ſoupirer.
Antoine, qui l'aima juſqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa patrie;
Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux.
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux;
Et ne déſarma point ſa fureur vengereſſe,
Qu'elle n'eut accablé l'amant & la maîtreſſe.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monſtres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conſervant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi ſeule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé ſur-tout d'être ſincere.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frere,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari;
Et s'il faut juſqu'au bout que je vous obéiſſe,
Ces deux Reines étoient du ſang de Bérénice;
Et vous croiriez pouvoir, ſans bleſſer nos regards,

Faire entrer une Reine au lit de nos Céſars!
Tandis que l'Orient, dans le lit de ſes Reines,
Voit paſſer un eſclave au ſortir de nos chaînes?
C'eſt ce que les Romains penſent de votre amour:
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le Sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous rediſe ici ce que je viens de dire;
Et que Rome, avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponſe.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer,
Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de ſecret à tes yeux.
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux Dieux
D'avoir choiſi mon pere au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé ſous lui l'Orient & l'armée;
Et ſoulevant encor le reſte des humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains.
J'ai même ſouhaité la place de mon pere;
Moi, Paulin, qui, cent fois, ſi le ſort moins ſévere
Eut voulu de ſa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les ſiens:
Tout cela, qu'un amant ſçait mal ce qu'il deſire!
Dans l'eſpoir d'élever Bérénice à l'Empire;
De reconnoître un jour ſon amour & ſa foi,
Et de voir à ſes pieds tout le monde avec moi.

Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes,
Après mille ſermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attrais,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais;
Lors qu'un heureux hymen, joignant nos deſtinées,
Peut payer en un jour, les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O Ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, Seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur, en ce moment, ne vient pas de ſe rendre.
Si je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zele achevat en ſecret
De confondre un amour qui ſe tait à regret.
Bérénice a long-temps balancé la victoire;
Et ſi je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimois, je ſoupirois dans une paix profonde.
Un autre étoit chargé de l'Empire du monde.
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes deſirs.
Mais à peine le Ciel eut rappellé mon pere;
Dès que ma triſte main eut fermé ſa paupiere,
De mon aimable erreur je fus déſabuſé:
Je ſentis le fardeau qui m'étoit impoſé.
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,

Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'Univers le reſte de mes jours.
Rome obſerve aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi! quel préſage pour elle
Si, dès le premier pas, renverſant tous ſes droits,
Je fondois mon bonheur ſur le débris des Loix!
Réſolu d'accomplir ce cruel ſacrifice,
J'y voulus préparer la triſte Bérénice.
Mais, par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le diſcours;
Et, dès le premier mot, ma langue embarraſſée,
Dans ma bouche, vingt fois a demeuré glacée:
J'eſpérois que, du moins, mon trouble & ma douleur
Lui feroient préſſentir notre commun malheur.
Mais ſans me ſoupçonner, ſenſible à mes alarmes,
Elle m'offre ſa main pour eſſuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obſcurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin, j'ai ce matin rappellé ma conſtance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le ſilence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Juſques dans l'Orient je veux qu'il la remene.
Demain, Rome, avec lui, verra partir la Reine.
Elle en ſera bientôt inſtruite par ma voix;
Et je vais lui parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.

La Judée asservie, & ses remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient assez que votre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage;
Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Sçauroit bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas, toûjours la renommée,
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse nourrie à la Cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée;
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur!
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang & les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre:
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!

Tout ce que je lui dois va retomber ſur elle.
Pour prix de tant de gloire, & de tant de vertus,
Je lui dirai: Partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, Seigneur, hé quoi? Cette magnificence
Qui va juſqu'à l'Euphrate étendre ſa puiſſance;
Tant d'honneurs, dont l'excès a ſurpris le Sénat,
Vous laiſſent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amuſemens d'une douleur ſi grande!
Je connois Bérénice, & ne ſçais que trop bien
Que ſon cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeſte, hélas, ou fortunée!
Sans avoir, en aimant, d'objet que ſon amour,
Etrangere dans Rome, inconnue à la Cour,
Elle paſſe ſes jours, Paulin, ſans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reſte à m'attendre.
Encor, ſi quelquefois, un peu moins aſſidu,
Je paſſe le moment où je ſuis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée;
Ma main à les ſécher eſt long-temps occupée.
Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſans,
Doux reproches, tranſports, ſans ceſſe renaiſſans,
Soin de plaire ſans art, crainte toûjours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toûjours la voir pour la premiere fois.
N'y ſongeons plus. Allons, cher paulin, plus j'y penſe,

Plus je ſens chanceler ma cruelle conſtance.
Quelle nouvelle! ô Ciel! je lui vais annoncer!
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Je connois mon devoir, c'eſt à moi de le ſuivre.
Je n'examine point ſi j'y pourrai ſurvivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BÉrénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah, Paulin!

PAULIN.

Quoi, déjà vous ſemblez reculer?
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous ſouvienne.
Voici le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-là. Qu'elle vienne.

SCENE IV.

BERENICE, TITUS, PAULIN, PHENICE.

BERENICE.

NE vous offenſez pas ſi mon zele indiſcret,
De votre ſolitude interrompt le ſecret.

Tandis qu'autour de moi votre Cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur ; que seule, en ce moment,
Je demeure sans voix, & sans ressentiment ?
Mais, Seigneur, (car je sçais que cet ami sincere,
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystere.)
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas.
Vous êtes seul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat !
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Sénat ?
Ah, Titus ! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte.)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a t-il que des Etats qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me
touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambiton d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils dévoués à l'Empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,
Seigneur ? Etois-je, au moins, présente à la pensée ?

TITUS.

N'en doutez point, Madame, & j'atteste les Dieux
Que toûjours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence, ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BERENICE.

Hé quoi, vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du Ciel atteſter la puiſſance?
Faut-il par des ſermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai ſur un ſimple ſoupir.

TITUS.

Madame...

BERENICE.

Hé bien, Seigneur? Mais quoi! ſans me répondre,
Vous détournez les yeux, & ſemblez vous confondre?
Ne m'offrirez-vous plus qu'un viſage interdit?
Toûjours la mort d'un Pere occupe votre eſprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plut aux Dieux que mon Pere, hélas, vécut encore!
Que je vivrois heureux!

BERENICE.

Seigneur, tous ces regrets,
De votre piété ſont de juſtes effets.
Mais vos pleurs ont aſſez honoré ſa mémoire.
Vous devez d'autres ſoins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'oſe vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous conſoler.
Avec plus de plaiſir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous perſécutée,
Vous ai-je pour un mot ſacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un Pere. Hélas, foibles douleurs!

Et moi (ce ſouvenir me fait frémir encore,)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore,
Moi, dont vous connoiſſez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment:
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous...

TITUS.

Madame, hélas! que me venez vous dire?
Quel temps choiſiſſez-vous? Ah! de grace, arrêtez.
C'eſt trop, pour un ingrat, prodiguer vos bontés.

BERENICE.

Pour un ingrat, Seigneur! & le pouvez-vous être?
Ainſi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puiſqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne ſe ſentit brûler.
Mais...

BERENICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BERENICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... L'Empire.

BERENICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire,

SCENE

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

QUoi, me quitter ſi-tôt, & ne me dire rien!
Chere Phénice, hélas, quel funeſte entretien!
Qu'ai-je fait? Que veut il? Et que dit ce ſilence?

PHENICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y penſe.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre ſouvenir,
Qui contre vous, Madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BERENICE.

Hélas! tu peux m'en croire,
Plus je veux du paſſé rappeller la mémoire,
Du jour que je le vis, juſqu'à ce triſte jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais, tu nous entendois. Il ne faut rien me taire;
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puiſſe déplaire?
Que ſçais-je? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaiſſé ſes préſens, ou blamé ſa douleur.
N'eſt-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-être, il craint d'épouſer une Reine.
Hélas! s'il étoit vrai... Mais non, il a cent fois
Raſſuré mon amour contre leurs dures loix.

Cent fois ... Ah ! qu'il m'explique un ſilence ſi rude.
Je ne reſpire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, & je pourrois penſer
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenſer ?
Retournons ſur ſes pas Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce déſordre entrevoir l'origine,
Phénice, il aura ſçu tout ce qui s'eſt paſſé :
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offenſé.
Il attend, m'a-t-on dit, le Roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin qui vient de m'alarmer,
N'eſt qu'un léger ſoupçon facile à déſarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah ! plut au Ciel que ſans bleſſer ta gloire,
Un rival plus puiſſant voulut tenter ma foi,
Et put mettre à mes pieds plus d'Empire que toi !
Que de ſceptres ſans nombre il put payer ma flamme !
Que ton amour n'eut rien à donner que ton ame !
C'eſt alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le ſatisfaire.
Raſſurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop-tôt au rang des malheureux :
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

QUoi, Prince, vous partiez? quelle raiſon ſubite
Preſſe votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher juſques à vos adieux?
Eſt-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la Cour, Rome, l'Empire?
Mais, comme votre ami que ne puis-je vous dire?
De quoi m'accuſez-vous? Vous avois-je, ſans choix,
Confondu juſqu'ici dans la foule des Rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon pere.
C'étoit le ſeul préſent que je pouvois vous faire;
Et lorſqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher!
Penſez-vous qu'oubliant ma fortune paſſée,
Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée?
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus beſoin!

Vous-même, à mes regards qui vouliez vous ſouſtraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Moi, Seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un Prince malheureux,
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux!

TITUS.

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de ſa gloire;
Que Rome vit paſſer au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces ſanglans exploits;
Et je veux ſeulement emprunter votre voix.
Je ſçais que Bérénice, à vos ſoins redevable,
Croit poſſéder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur, & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié ſi conſtante & ſi belle,
Employez le pouvoir que vous avez ſur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paroître à ſes yeux!
La Reine, pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah! parlez-lui, Seigneur, la Reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment,
Le plaiſir de lui faire un aveu ſi charmant?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de ſon obéiſſance;
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouſer,
Vous ne la verrez plus que pour l'y diſpoſer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu ſi doux auroit lieu de me plaire!
Que je ſerois heureux, ſi j'avois à le faire!
Mes tranſports aujourd'hui, s'attendoient d'éclater,
Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! vous, Seigneur?

TITUS.

Telle eſt ma deſtinée.
Pour elle & pour Titus, il n'eſt plus d'hyménée.
D'un eſpoir ſi charmant je me flattois envain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je! ô Ciel!

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'Univers je régle ſa fortune.
Je puis faire les Rois; je puis les dépoſer.
Cependant de mon cœur je ne puis diſpoſer.
Rome contre les Rois de tous temps ſoulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée.
L'éclat du diadême, & cent Rois pour ayeux
Déshonorent ma flamme, & bleſſent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, ſans craindre les mur-
mures,

Peut brûler à ſon choix dans des flammes obſcures;
Et Rome, avec plaiſir recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en ſon ſein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.
Sauvons de cet affront mon nom, & ſa mémoire;
Et puiſqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche & mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triſte diſcours.
Et même en ce moment, inquiéte, empreſſée,
Elle veut qu'à ſes yeux j'explique ma penſée.
D'un amant interdit ſoulagez le tourment.
Epargnez à mon cœur cet éclairciſſement.
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon ſilence.
Sur-tout, qu'elle me laiſſe éviter ſa préſence.
Soyez le ſeul témoin de ſes pleurs & des miens.
Portez-lui mes adieux, & recevez les ſiens.
Fuyons tous deux, fuyons un ſpectacle funeſte,
Qui de notre conſtance accableroit le reſte.
Si l'eſpoir de regner, & de vivre en mon cœur,
Peut de ſon infortune adoucir la rigueur;
Ah, Prince! jurez-lui que, toûjours trop fidele,
Gémiſſant dans ma Cour, & plus exilé qu'elle,
Portant juſqu'au tombeau le nom de ſon amant,
Mon regne ne ſera qu'un long banniſſement;
Si le Ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié ſeule attache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur ne l'abandonnez pas.

Que l'Orient vous voie arriver à ſa ſuite ;
Que ce ſoit un triomphe, & non pas une fuite ;
Qu'une amitié ſi belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom ſoit toûjours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos Etats plus voiſins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera ſon Empire & le vôtre.
Je ſçais que le Sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagéne.
Adieu. Ne quittez point ma Princeſſe, ma Reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique deſir,
Tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AInſi le Ciel s'apprête à vous rendre juſtice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe-moi le temps de reſpirer.
Ce changement eſt grand, ma ſurpriſe eſt extrême.
Titus, entre mes mains remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, grands Dieux ! ce que je viens d'ouir !
Et quand je le croirois, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais, moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obſtacle nouveau s'oppoſe à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au ſortir de ces lieux,
Lorſqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir oſé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me comptoit ſon audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faiſoit trembler.
Cet hymen eſt rompu. Quel ſoin peut vous troubler ?
Suivez les doux tranſports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arſace, je me vois chargé de ſa conduite.
Je jouirai long-temps de ſes chers entretiens :
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être ſon cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma perſévérance.
Titus m'accable ici du poids de ſa grandeur :
Tout diſparoît dans Rome auprès de ſa ſplendeur ;
Mais quoique l'Orient ſoit plein de ſa mémoire ;
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout ſuccéde à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaiſons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi, je lui pourrois plaire ?

Bérénice à mes vœux ne feroit plus contraire?
Bérénice, d'un mot flatteroit mes douleurs?
Penſes-tu ſeulement que, parmi ſes malheurs,
Quand l'Univers entier négligeroit ſes charmes,
L'ingrate me permit de lui donner des larmes;
Ou qu'elle s'abaiſſat juſques à recevoir
Des ſoins qu'à mon amour elle croiroit devoir?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous conſoler ſa diſgrace?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ſes pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triſte emploi
De recueillir des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! Ne vous plairez-vous qu'à vous gêner ſans ceſſe?
Jamais dans un grand cœur, vit-on plus de foibleſſe!
Ouvrez les yeux, Seigneur, & ſongeons, entre nous,
Par combien de raiſons Bérénice eſt à vous.
Puiſqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Néceſſaire?

ARSACE.

A ſes pleurs accordez quelques jours;

De ſes premiers ſanglots laiſſez paſſer le cours.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'abſence de Titus, le temps, votre préſence,
Trois ſceptres que ſon bras ne peut ſeul ſoutenir,
Vos deux Etats voiſins, qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raiſon, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah! je reſpire, Arſace, & tu me rends la vie.
J'accepte avec plaiſir un préſage ſi doux.
Que tardons-nous? Faiſons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; & puiſqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faiſois-je? Eſt-ce à moi,
Arſace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, ſoit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne! Ah, Reine! Et qui l'auroit penſé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé!

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entiere.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa priere.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.
Aſſez d'autres viendront lui conter ſon malheur.
Et ne la crois-tu pas aſſez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée
Sans lui donner encor le déplaiſir fatal
D'apprendre ce mépris par ſon propre rival?

Encor un coup, fuyons. Et par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah! la voici, Seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel!

SCENE III.

BERENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHENICE.

BERENICE.

HE quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit Céſar que cherchoit votre vue.
Mais n'accuſez que lui, ſi, malgré mes adieux,
De ma préſence encor j'importune vos yeux.
Peut-être, en ce moment, je ſerois dans Oſtie,
S'il ne m'eut de ſa Cour défendu la ſortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous ſeul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BERENICE.

De moi, Prince?

ANTIOCHUS.

Oui, Madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en inſtruire.

BERENICE.

Quoi, Seigneur...

ANTIOCHUS.

Suſpendez votre reſſentiment.
D'autres, loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheroient peut-être ; & pleins de confiance,
Céderoient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toûjours tremblant, moi, vous le ſçavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colere.
Avant la fin du jour vous me juſtifierez.
Adieu, Madame.

BERENICE.

O Ciel! quel diſcours! Demeurez.
Prince, c'eſt trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une Reine éperdue,
Qui, la mort dans le ſein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dîtes-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colere, ma haine.

Seigneur, ſi mon repos vous eſt ſi précieux,
Si moi-même jamais je fus chere à vos yeux,
Eclairciſſez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS.

Au nom des Dieux, Madame...

BERENICE.

Quoi, vous craignez ſi peu de me déſobéir?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux, quelle violence!
Madame, encore un coup, vous louerez mon ſilence.

BERENICE.

Prince, dès ce moment contentez mes ſouhaits,
Ou ſoyez de ma haine aſſuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'oſez penſer.
Je connois votre cœur. Vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BERENICE.

Quoi?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut ſéparer.

BERENICE.

Nous séparer? Qui? Moi? Titus de Bérénice?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible & généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin, que lui sert de vous aimer encore!
Une Reine est suspecte à l'Empire Romain.
Il faut vous séparer; & vous, partez demain.

BERENICE.

Nous séparer! Hélas, Phenice!

PHENICE.

Hé bien, Madame?
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup, sans doute, est rude, il doit vous étonner.

BERENICE.

Après tant de sermens, Titus m'abandonner!
Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire:
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piege n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous pourriez ici me regarder!..

BERENICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,

Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.
[*à Phénice.*]
Ne m'abandonne pas dans l'état où je ſuis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

NE me trompai-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paroître à ſa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas
Si Titus, malgré moi n'eut arrêté mes pas?
Sans doute, il faut partir. Continuons, Arſace.
Elle croit m'affliger. Sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré;
Je partois amoureux, jaloux, déſeſpéré;
Et maintenant, Arſace, après cette défenſe,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il vous faut éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner!
Des froideurs de Titus je ſerai reſponſable!
Je me verrai puni, parce qu'il eſt coupable!
Avec quelle injuſtice, & quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma ſincérité!
Titus l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.

L'ingrate ! m'accuſer de cette perfidie !
Et dans quel temps encor ! Dans le moment fatal
Que j'étale à ſes yeux les pleurs de mon rival ;
Que pour la conſoler, je le faiſois paroître
Amoureux & conſtant, plus qu'il ne l'eſt peut-être.

ARSACE.

Et de quel ſoin, Seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laiſſez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il paſſe.
Demeurez ſeulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arſace.
Je ſens qu'à ſa douleur je pourrois compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons ; & de ſi loin évitons la cruelle,
Que de long-temps, Arſace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reſte encore aſſez de jour.
Je vais dans mon Palais attendre ton retour.
Va voir ſi ſa douleur ne l'a point trop ſaiſie.
Cours ; Et partons du moins aſſurés de ſa vie.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE *seule.*

PHénice ne vient point! Momens trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux!
Je m'agite, je cours, languissante, abattue;
La force m'abandonne, & le repos me tue.
Phénice ne vient point! Ah! que cette longueur,
D'un présage funeste épouvante mon cœur!
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCENE II.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

CHere Phénice! hé bien, as-tu vu l'Empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHENICE

Oui, je l'ai vu, Madame,
Et j'ai peint à ſes yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BERENICE.

Vient-il?

PHENICE.

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais, voulez-vous paroître en ce déſordre extrême?
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Laiſſez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux ſont câchés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BERENICE.

Laiſſe, laiſſe, Phénice, il verra ſon ouvrage.
Et que m'importe, hélas! de ces vains ornemens?
Si ma foi, ſi mes pleurs, ſi mes gémiſſemens;
Mais, que dis-je, mes pleurs? Si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramene?
Dis-moi, que produiront tes ſecours ſuperflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus?

PHENICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuſte reproche?
J'entends du bruit, Madame, & l'Empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule; & rentrons ptomptement.
Vous l'entretiendrez ſeul dans votre appartement.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

DE la Reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de ſolitude.
Que l'on me laiſſe.

PAULIN, *à part.*

O Ciel ! que je crains ce combat.
Grands Dieux ! ſauvez ſa gloire, & l'honneur de l'Etat !
Voyons la Reine.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

HÉ bien, Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire ?
Tes adieux ſont-ils prêts ? T'es-tu bien conſulté ?
Ton cœur te promet-il aſſez de cruauté ?
Car enfin, au combat qui pour toi ſe prépare,
C'eſt peu d'être conſtant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sçait ſi bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,

Attachés ſur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me ſouviendrai-je alors de mon triſte devoir?
Pourrai-je dire, enfin, je ne veux plus vous voir?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t-elle expliqué ſes ſouhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce Palais?
Vois-je l'Etat penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je ſauver que par ce ſacrifice?
Tout ſe tait, & moi ſeul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui ſçait ſi, ſenſible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par ſon choix juſtifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ſes Loix, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perſévérance:
Rome ſera pour nous. Titus ouvre les yeux.
Quel air reſpires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des Rois, avec le lait ſucée,
Par crainte, ou par amour, ne peut être effacée?
Rome jugea ta Reine en condamnant ſes Rois.
N'as-tu pas, en naiſſant, entendu cette voix?
Et n'as-tu pas encore oui la Renommée
T'annoncer ton devoir juſques dans ton Armée?
Et lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah, lâche! fais l'amour & renonce à l'Empire.
Au bout de l'Univers, va, cours te confiner,

Et fais place à des cœurs plus dignes de regner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire
Qui devoient dans les cœurs conſacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je regne ; Et juſques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps ſi précieux quel compte puis-je rendre?
Où ſont ces heureux jours que je faiſois attendre ?
Quels pleurs ai-je ſéchés ? Dans quels yeux ſatisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'Univers a-t-il vu changer ſes deſtinées ?
Sçais-je combien le Ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours, ſi long-temps attendus,
Ah, malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !
Ne tardons plus. Faiſons ce que l'honneur exige.
Rompons le ſeul lien . . .

SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE, *en entrant.*

NOn, laiſſez-moi, vous dis-je ;
Envain tous vos conſeils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah, Seigneur ! vous voici ?
Hé bien, il eſt donc vrai que Titus m'abandonne !
Il faut nous ſéparer ; & c'eſt lui qui l'ordonne.

TITUS.

N'accablez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble aſſez cruel m'agite & me dévore,
Sans que des pleurs ſi chers me déchirent encore.
Rappellez bien plutôt ce cœur, qui, tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en eſt temps. Forcez votre amour à ſe taire;
Et d'un œil que la gloire & la raiſon éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute ſa rigueur.
Vous même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il ſe peut, à vaincre ſa foibleſſe,
A retenir des pleurs qui m'échappent ſans ceſſe.
Ou, ſi nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins, ſoutienne nos douleurs;
Et que tout l'Univers reconnoiſſe ſans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine.
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſéparer.

BERENICE.

Ah, cruel! Eſt-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait? Hélas! je me ſuis crue aimée.
Au plaiſir de vous voir mon ame accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos Loix,
Quand je vous l'avouai pour la premiere fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée?
Que ne me diſiez-vous; Princeſſe infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel eſt ton eſpoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel! que pour le rendre,

Quand de vos ſeules mains ce cœur voudroit dépendre ?
Tout l'Empire a ving fois conſpiré contre nous.
Il étoit temps encor. Que ne me quittiez-vous ?
Mille raiſons alors conſoloient ma miſere.
Je pouvois de ma mort accuſer votre Pere,
Le peuple, le Sénat, tout l'Empire Romain,
Tout l'Univers, plutôt qu'une ſi chere main.
Leur haine dès long-temps, contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur, dès long-temps préparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, reçu ce coup cruel,
Dans le temps que j'eſpére un bonheur immortel ;
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il deſire ;
Lorſque Rome ſe tait, quand votre Pere expire ;
Lorſque tout l'Univers fléchit à vos genoux ;
Enfin, quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'eſt moi ſeul auſſi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors, & me laiſſer ſéduire.
Mon cœur ſe gardoit bien d'aller dans l'avenir ;
Chercher ce qui pouvoit un jour nous déſunir ;
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fut invincible ;
Je n'examinois rien, j'eſpérois l'impoſſible.
Que ſçais-je ? J'eſpérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obſtacles ſembloient renouveller ma flamme.
Tout l'Empire parloit. Mais ma gloire, Madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.
Je ſçais tous les tourmens où ce deſſein me livre,

Je ſens bien que ſans vous, je ne ſçaurois plus vivre ;
Que mon cœur de moi-même eſt prêt à s'éloigner :
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

BERENICE.

Hé bien, regnez, cruel, contentez votre gloire.
Je ne diſpute plus. J'attendois pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche, à mes yeux, s'avouant infidelle,
M'ordonnat elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu ;
Je n'écoute plus rien, & pour jamais, adieu.
Pour jamais ! ah ! Seigneur, ſongez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel eſt affreux quand on aime !
Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous ?
Que le jour recommence, & que le jour finiſſe,
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice ?
Sans que, de tout le jour je puiſſe voir Titus ?
Mais quelle eſt mon erreur, & que de ſoins perdus !
L'ingrat, de mon départ conſolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon abſence ?
Ces jours ſi longs pour moi, lui ſembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurois pas, Madame, à compter tant de jours,
J'eſpére que bientôt la triſte Renommée
Vous fera confeſſer que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, ſans expirer...

BERENICE.

Ah! Seigneur, s'il eſt vrai, pourquoi nous ſéparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée:
Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous reſpirez?

TITUS.

Hélas! vous pouvez tout, Madame; demeurez;
Je n'y réſiſte point. Mais je ſens ma foibleſſe,
Il faudra vous combattre, & vous vaincre ſans ceſſe;
Et ſans ceſſe veiller à retenir mes pas
Que vers vous, à toute heure, entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment, mon cœur hors de lui-même
S'oublie, & ſe ſouvient ſeulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à ſe ſoulever?

TITUS.

Et qui ſçait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, ſi les cris ſuccédent au murmure,
Faudra-t-il par le ſang, juſtifier mon choix?
S'il ſe taiſent, Madame, & me vendent leurs Loix,
A quoi m'expoſez-vous? Par quelle complaiſance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oſeront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des Loix que je ne puis garder?

BERENICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice!

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah, Ciel! quelle injuſtice!

BERENICE.

Quoi, pour d'injuſtes Loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ſes droits, Seigneur, n'avez vous pas les vôtres?
Ses intérêts ſont-ils plus ſacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas! que vous me déchirez!

BERENICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez?

TITUS.

Oui, Madame, il eſt vrai, je pleure, & je ſoupire,
Je frémis: mais enfin, quand j'acceptai l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ſes droits.
Il les faut maintenir. Déjà, plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah! ſi vous remontiez juſques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toûjours à ſes ordres ſoumis.
L'un, jaloux de ſa foi, va chez les ennemis
Chercher avec la mort, la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proſcrit la tête.
L'autre avec des yeux ſecs, & preſque indifférens,
Voit mourir ſes deux fils, par ſon ordre expirans.
Malheureux! Mais toûjours la Patrie & la gloire
Ont parmi les Romains, remporté la victoire.
Je ſçais qu'en vous quittant, le malheureux Titus
Paſſe l'auſtérité de toutes leurs vertus;
Qu'elle n'approche point de cet effort inſigne.

Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laiſſer une exemple à la poſtérité,
Qui, ſans de grands efforts, ne puiſſe être imité?

BERENICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie;
De tous vos ſentimens mon cœur eſt éclairci.
Je ne vous parle plus de me laiſſer ici.
Qui, moi? J'aurois voulu, honteuſe & mépriſée,
D'un peuple qui me hait ſoutenir la riſée?
J'ai voulu vous pouſſer juſques à ce refus.
C'en eſt fait; & bientôt vous ne me craindrez plus;
N'attendez pas ici que j'éclate en injures;
Que j'atteſte le Ciel ennemi des parjures.
Non, ſi le Ciel encore eſt touché de mes pleurs;
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injuſtice,
Si, devant que mourir, la triſte Bérénice
Vous veut de ſon trépas laiſſer quelque vengeur;
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je ſçais que tant d'amour n'en peut être effacée;
Que ma douleur préſente, & ma bonté paſſée,
Mon ſang, qu'en ce Palais je veux même verſer,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laiſſer.
Et ſans me repentir de ma perſévérance,
Je me remets ſur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

DAns quel deſſein vient-elle de ſortir, Seigneur ? Eſt-elle enfin diſpoſée à partir ?

TITUS.

Paulin, je ſuis perdu, je n'y pourrai ſurvivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la ſuivre.
Courons à ſon ſecours.

PAULIN.

Hé quoi ! n'avez-vous pas
Ordonné, dès tantôt, qu'on obſerve ſes pas ?
Ses femmes, à toute heure, autour d'elle empreſſées,
Sçauront la détourner de ces triſtes penſées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur ; continuez, la victoire eſt à vous.
Je ſçais que ſans pitié, vous n'avez pu l'entendre :
Moi-même en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va ſuivre un moment de douleur,
Quels applaudiſſemens l'Univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je ſuis un barbare ;

Moi-même je me hais. Néron, tant déteſté,
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.
Allons; Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, Seigneur!

TITUS.

Je ne ſçais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de ma douleur accable mes eſprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée,
Seigneur. De vos adieux la nouvelle eſt ſemée.
Rome qui gémiſſoit, triomphe avec raiſon.
Tous les temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple, élevant vos vertus juſqu'aux nues,
Va par-tout de lauriers couronner vos ſtatues.

TITUS.

Ah, Rome! Ah, Bérénice! Ah, Prince malheureux!
Pourquoi ſuis-je Empereur! Pourquoi ſuis-je amoureux!

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conſeil, ni raiſon.

Elle implore à grands cris le fer & le poiſon.
Vous ſeul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toûjours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis réſiſter, ce ſpectacle me tue.
Allez, Seigneur, allez vous montrer à ſa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même, en ce moment, ſçais-je ſi je reſpire?

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

SEigneur, tous les Tribuns, les Conſuls, le Sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Etat.
Un grand peuple les ſuit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre préſence.

TITUS.

Je vous entends, grands Dieux! vous voulez raſſurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, Seigneur, paſſons dans la chambre prochaine ;
Allons voir le Sénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la Reine.

PAULIN.

Quoi, vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'Empire à vos pieds fouler la majeſté ?
Rome...

TITUS.

Il ſuffit, Paulin, nous allons les entendre.
(à Antiochus.)
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez, j'eſpére à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE.

OU' pourrai-je trouver ce Prince trop fidele ?
Ciel! conduiſez mes pas, & ſecondez mon zele.
Faites qu'en ce moment je lui puiſſe annoncer
Un bonheur, où peut-être il n'oſe plus penſer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH! quel heureux deſtin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arſace, rends-en grace à mon ſeul déſeſpoir.

ARSACE.

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce ſoir.
Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt offenſée
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi long-temps laiſſée.
Un généreux dépit ſuccéde à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur;
Et même veut partir, avant que Rome inſtruite
Puiſſe voir ſon déſordre, & jouir de ſa fuite.
Elle écrit à Céſar.

ANTIOCHUS.

O Ciel! qui l'auroit cru!
Et Titus?

ARSACE.

A ſes yeux Titus n'a point paru.

Le

Le peuple, avec tranſport, l'arrête, l'environne,
Applaudiſſant aux noms que le Sénat lui donne;
Et ces noms, ces reſpects, ces applaudiſſemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ſes ſoupirs, & les pleurs de la Reine,
Fixent dans ſon devoir ſes vœux irréſolus.
C'en eſt fait : Et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de ſujets d'eſpoir, Arſace, je l'avoue!
Mais d'un ſoin ſi cruel la fortune me joue;
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute, en tremblant, tout ce que tu me dis;
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en eſpérant, irriter la fortune.
Mais, que vois-je? Titus porte vers nous ſes pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *à ſa ſuite.*

DEmeurez, qu'on ne me ſuive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promeſſe.
Bérénice m'occupe, & m'afflige ſans ceſſe.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs & des ſiens,
Calmer des déplaiſirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez, je veux bien que vous-même,
Pour la derniere fois vous voyiez ſi je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

HÉ bien, voilà l'eſpoir que tu m'avois rendu!
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu.
Bérénice paroit juſtement irritée.
Pour ne la plus revoir Titus l'avoit quittée.
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux! Quel cours infortuné
A ma funeſte vie aviez-vous deſtiné!
Tous ces momens ne ſont qu'un éternel paſſage
De la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage.
Et je reſpire encor? Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

NOn, je n'écoute rien. Me voilà réſolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon déſeſpoir?
N'êtes vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grace, écoutez.

BERENICE.

Il n'eſt plus temps.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BERENICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma Princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain?

BERENICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi, j'ai réſolu de partir tout à l'heure:
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat, que je demeure!
Et pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi ſeule je me noie?
Quel crime, quelle offenſe a pu les animer?
Hélas! Et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

TITUS.

Ecoutez-vous, Madame, une foule inſenſée?

BERENICE.

Je ne vois rien ici dont je ne ſois bleſſée.
Tout cet appartement préparé pas vos ſoins,
Ces lieux, de mon amour ſi long-temps les témoins,

Qui ſembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces feſtons, où nos noms enlaſſés l'un dans l'autre,
A mes triſtes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'impoſteurs que je ne puis ſouffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O Ciel! que vous êtes injuſte!

BERENICE.

Retournez, retournez vers ce Sénat auguſte
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaiſir l'avez-vous écouté?
Etes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'eſt pas aſſez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toûjours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïſſe!
Que je puiſſe jamais oublier Bérénice!
Ah, Dieux! Dans quel moment ſon injuſte rigueur,
De ce cruel ſoupçon vient affliger mon cœur!
Connoiſſez-moi, Madame, & depuis cinq années,
Comptez tous les momens, & toutes les journées,
Où par plus de tranſports, & par plus de ſoupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les deſirs;
Ce jour ſurpaſſe tout. Jamais, je le confeſſe,
Vous ne futes aimée avec tant de tendreſſe;
Et jamais...

BERENICE.

Vous m'aimez, vous me le ſoutenez,
Et cependant je pars, & vous me l'ordonnez?
Quoi! Dans mon déſeſpoir trouvez-vous tant de charmes?

Craignez-vous que mes yeux verſent trop peu de larmes ?
Que me ſert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah, cruel ! Par pitié, montrez-moi moins d'amour !
Ne me rappellez point une trop chere idée ;
Et laiſſez-moi du moins, partir perſuadée
Que déjà de votre ame exilée en ſecret,
J'abandonne un ingrat qui me perd ſans regret.
(*Titus lit une lettre.*)
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je deſire.
Liſez, ingrat, liſez & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.
Quoi, ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratageme ?
Vous cherchez à mourir ! Et de tout ce que j'aime,
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir !
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.
(*Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiege.*)

SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

MAdame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageai le moment redoutable,
Où, preſſé par les Loix d'un auſtere devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir ;

Quand de ce triſte adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je m'attendis, Madame, à toutes les douleurs
Que peut faire ſentir le plus grand des malheurs.
Mais, quoique je craigniſſe, il faut que je le die,
Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à ſuccomber;
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entiere aſſemblée.
Le Sénat m'a parlé; Mais mon ame accablée
Ecoutoit ſans entendre, & ne leur a laiſſé,
Pour prix de leurs tranſports, qu'un ſilence glacé.
Rome, de votre ſort eſt encore incertaine.
Moi-même, à tous momens, je me ſouviens à peine
Si je ſuis Empereur, ou ſi je ſuis Romain.
Je ſuis venu vers vous, ſans ſçavoir mon deſſein.
Mon amour m'entraînoit, & je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnoître.
Qu'ai-je trouvé! Je vois la mort peinte en vos yeux.
Je vois, pour la chercher, que vous quittez ces lieux;
C'en eſt trop. Ma douleur, à cette triſte vue,
A ſon dernier excès eſt enfin parvenue.
Je reſſens tous les maux que je puis reſſentir;
Mais je vois le chemin par où j'en puis ſortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrêmité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée

L'Empire incompatible avec votre hyménée ;
Me dit qu'après l'éclat & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, Madame. Et je dois moins encore vous dire
Que je ſuis prêt, pour vous, d'abandonner l'Empire,
De vous ſuivre ; & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'Univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite
Un indigne Empereur ſans Empire, ſans Cour,
Vil ſpectacle aux humains des foibleſſes d'amour.
Pour ſortir des tourmens, dont mon ame eſt la proie,
Il eſt, vous le ſçavez, une plus noble voie.
Je me ſuis vu, Madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un Héros, & par plus d'un Romain.
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,
Ils ont tous expliqué cette perſévérance,
Dont le ſort s'attachoit à les perſécuter,
Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.
Si vos pleurs, plus long-temps viennent frapper ma vue,
Si toûjours à mourir je vous vois réſolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en reſpecter le cours,
Madame ; à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je ſuis, je puis tout entreprendre ;
Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,
N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.

BERENICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant reſponſable.
Songez-y bien, Madame: Et ſi je vous ſuis cher...

SCÈNE VII. & Derniere.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

VEnez, Prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foibleſſe.
Voyez ſi c'eſt aimer avec peu de tendreſſe.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je connois votre amour.
Mais, vous, connoiſſez-moi, Seigneur, à votre tour.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre eſtime;
Et moi, je puis ici vous le jurer ſans crime,
A vos plus chers amis j'ai diſputé ce rang.
Je l'ai diſputé même aux dépens de mon ſang.
Vous m'avez, malgre moi, confié l'un & l'autre,
La Reine, ſon amour; & vous, Seigneur, le vôtre.
La Reine qui m'entend peut me déſavouer:
Elle m'a vu toûjours ardent à vous louer,

Répondre par mes ſoins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoiſſance.
Mais, croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal,
Qu'un ami ſi fidele étoit votre rival ?

TITUS.

Mon rival ?

ANTIOCHUS.

Il eſt temps que je vous éclairciſſe.
Oui, Seigneur, j'ai toûjours adoré Bérénice ;
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier, au moins, je me ſuis tû.
De votre changement la flatteuſe apparence
M'avoit rendu tantôt quelque foible eſpérance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet eſpoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir.
Je ſuis venu, Seigneur, vous appeller moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime ;
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la derniere fois je me ſuis conſulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve derniere.
Je viens de rappeller ma raiſon toute entiere.
Jamais je ne me ſuis ſenti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds.
Ce n'eſt qu'en expirant que je puis les détruire.
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappellé ſes pas.
Mes ſoins ont réuſſi, je ne m'en repens pas.
Puiſſe le Ciel verſer ſur toutes vos années
Mille proſpérités l'une à l'autre enchaînées ;
Ou, s'il vous garde encore un reſte de courroux,

Je conjure les Dieux d'épuiſer tous les coups,
Qui pourroient menacer une ſi belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous ſacrifie.

BERENICE, *ſe levant.*

Arrêtez, arrêtez, Prince trop généreux !
En quelle extrêmité me jettez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'enviſage,
Par-tout du déſeſpoir je rencontre l'image :
Je ne vois que des pleurs ; & je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de ſang prêt à couler.
[*à Titus*]
Mon cœur vous eſt connu, Seigneur, & je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu ſoupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romanis, la pourpre des Céſars,
N'a point, vous le ſçavez, attiré mes regards.
J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me ſuis alarmée.
J'ai cru que votre amour alloit finir ſon cours.
Je connois mon erreur, & vous m'aimez toûjours :
Votre cœur s'eſt troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes ;
Ni que par votre amour l'Univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ſes vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ſes délices.
Je crois depuis cinq ans, juſqu'à ce dernier jour,
Vous avoir aſſuré d'un véritable amour.
Ce n'eſt pas tout ; je veux en ce moment funeſte,
Par un dernier effort, couronner tout le reſte.
Je vivrai, je ſuivrai vos ordres abſolus.

Adieu, Seigneur, regnez; je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus*)
Prince, après cet adieu vous jugez bien vous-même,
Que je ne conſens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites-vous un effort généreux.
Sur Titus, & ſur moi, réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos ſoupirs & vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'Univers,
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuſe
Dont il puiſſe garder l'hiſtoire douloureuſe.
Tout eſt prêt. On m'attend. Ne ſuivez point mes pas. (*à Titus.*)
Pour la derniere fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas!

FIN.

LA MORT DE POMPÉE

TRAGÉDIE.

Par Monſieur P. CORNEILLE.

ACTEURS.

JULES CE'SAR.
MARC ANTOINE.
LE'PIDE.
CORNE'LIE, *Femme de Pompée.*
PTOLOME'E, *Roi d'Egypte.*
CLE'OPATRE, *Sœur de Ptolomée.*
PHOTIN, *Chef du Conſeil d'Egypte.*
ACHILLAS, *Lieutenant-Général des Armées du Roi d'Egypte.*
SEPTIME, *Tribun Romain, à la ſolde du Roi d'Egypte.*
CHARMION, *Dame d'honneur de Cléopatre.*
ACHORE'E, *Ecuyer de Cléopatre.*
PHILIPPE, *affranchi de Pompée.*
TROUPE DE ROMAINS.
TROUPE D'EGYPTIENS.

La Scene eſt à Aléxandrie, dans le Palais de Ptoloméz.

LA MORT DE POMPÉE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

LE deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés ſembloient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſoient juger.
Ses fleuves teints de ſang, & rendus plus rapides

Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empeſtés confuſément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
Dequoi faire la guerre au reſte des vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
Juſtifiant Céſar a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiſſe à la mémoire
Des changemens du ſort une éclatante hiſtoire.
Il fuit, lui qui toûjours triomphant & vainqueur
Vit ſes proſpérités égaler ſon grand cœur;
Il fuit, & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;
Et contre ſon beau-pere ayant beſoin d'aſyles,
Sa déroûte orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux
Où contre les Titans en trouverent les Dieux.
Il croit que ce climat en dépit de la guerre,
Ayant ſauvé le Ciel, ſauvera bien la terre,
Et dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oüi, Pompée avec lui porte le ſort du monde,
Et veut que notre Egypte en miracles féconde,
Serve à ſa liberté de ſépulcre ou d'appui,
Et releve ſa chute ou trébuche ſous lui.
C'eſt dequoi, mes amis, nous avons à réſoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre,
S'il

S'il couronna le pere, il hazarde le fils,
Et nous l'ayant donnée il expoſe Memphis.
Il faut le recevoir ou hâter ſon ſupplice,
Le ſuivre ou le pouſſer dedans le précipice;
L'un me ſemble peu ſûr, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuſte & d'être malheureux:
Quoi que je faſſe enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie.
C'eſt à moi de choiſir, c'eſt à vous d'aviſer
A quel choix vos conſeils me doivent diſpoſer:
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
D'achever de Céſar ou troubler la victoire;
Et je puis dire enfin que jamais Potentat
N'eut à déliberer d'un ſi grand coup d'Etat.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choſes ſont vuidées,
La juſtice & le droit ſont de vaines idées;
Et qui veut être juſte en de telles ſaiſons
Balance le pouvoir & non pas les raiſons.
Voyez donc votre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abattue & ſa valeur trompée.
Céſar n'eſt pas le ſeul qu'il fuye en cet état,
Il fuit & le reproche & les yeux du Sénat
Dont plus de la moitié piteuſement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharſale;
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains
A qui par ſa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le déſeſpoir des peuples & des Princes
Qui vengeroient ſur lui le ſang de leurs provinces,
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuiſés,
Leurs trônes mis en cendre & leurs ſceptres briſés;
Auteur des maux de tous, il eſt à tous en butte,

Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chûte.
Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis?
L'eſpoir de ſon ſalut en lui ſeul étoit mis,
Lui ſeul pouvoit pour ſoi, cédez alors qu'il tombe,
Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe,
Sous qui tout l'univers ſe trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
Quand on veut ſoutenir ceux que le ſort accable,
A force d'être juſte on eſt ſouvent coupable;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers dont les coups invincibles
Pour être glorieux ne ſont pas moins ſenſibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du parti des deſtins & des Dieux,
Et ſans les accuſer d'injuſtice ou d'outrage,
Puiſqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que ſoient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
Preſſé de toutes parts des coleres céleſtes,
Il en vient deſſus vous faire fondre les reſtes;
Et ſa tête qu'à peine il a pu dérober,
Toute prête de choir cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime,
Elle marque ſa haine & non pas ſon eſtime,
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
Et vous pouvez douter s'il eſt digne de mort?
Il devoit mieux remplir nos vœux & notre attente,
Faire voir ſur ſes nefs la victoire flottante;
Il n'eut ici trouvé que joie & que feſtins;

Mais puiſqu'il eſt vaincu, qu'il s'en prenne aux
deſtins.
J'en veux à ſa diſgrace & non à ſa perſonne,
J'exécute à regret ce que le Ciel ordonne;
Et du même poignard pour Céſar deſtiné,
Je perce en ſoupirant ſon cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de ſa tête,
Mettre à l'abri la vôtre & parer la tempête.
Laiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat,
La juſtice n'eſt pas une vertu d'Etat,
Le choix des actions ou mauvaiſes ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes,
Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner,
La timide équité détruit l'art de regner,
Quand on craint d'être injuſte on a toûjours à
craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oſer tout enfreindre,
Fuir comme un deshonneur la vertu qui le perd,
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.
C'eſt-là mon ſentiment; Achillas & Septime
S'attacheront peut être à quelque autre maxime,
Chacun a ſon avis; mais quel que ſoit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai; mais quoique de Pompée
Je vois & la fortune & la valeur trompée,
Je regarde ſon ſang comme un ſang precieux
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,
Mais s'il n'eſt néceſſaire il n'eſt point légitime.
Et quel beſoin ici d'une extrême rigueur?
Qui n'eſt point au vaincu ne craint point le vain-
queur,

Neutre juſqu'à préſent vous pouvez l'être encore,
Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore;
Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime eſt trop pour ſon autel;
Et ſa tête immolée au Dieu de la victoire,
Imprime à votre nom une tache trop noire;
Ne le pas ſecourir ſuffit ſans l'opprimer,
En uſant de la ſorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée
A fait rendre le ſceptre au feu Roi Ptolomée;
Mais la reconnoiſſance & l'hoſpitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un Monarque, & dût-il ſa Couronne,
Il doit à ſes ſujets encor plus qu'à perſonne;
Et ceſſe de devoir, quand la dette eſt d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur ſang.
S'il eſt juſte d'ailleurs que tout ſe conſidére,
Que hazardoit Pompée en ſervant votre pere?
Il ſe voulut par-là faire voir tout-puiſſant;
Et vit croître ſa gloire en le rétabliſſant.
Il le ſervit enfin; Mais ce fut de la langue,
La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue;
Sans ſes mille talens, Pompée & ſes diſcours,
. . . . . .
Qu'il ne vante donc plus ſes mérites frivoles,
Les effets de Céſar valent bien ſes paroles;
Et ſi c'eſt un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainſi vous le pouvez & devez reconnoître,
Le recevoir chez vous c'eſt recevoir un maître
Qui tout vaincu qu'il eſt, bravant le nom de Roi,

Dans vos propres Etats vous donneroit la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.
S'il le faut toutefois, ma main est toute prête,
J'obéis avec joie, & je serois jaloux
Qu'autre bras que le mien portat les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connois l'un & l'autre:
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre;
Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,
Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort:
Des quatre, le premier vous seroit trop funeste,
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.
Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puisque c'est lui laisser & sur mer & sur terre
La suite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également lassés
Se vengeroient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose;
Il lui pardonnera s'il faut qu'il en dispose:
Et s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité;
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,
Et de plaire par-là même à Rome asservie,
Cependant que forcé d'épargner son rival,
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril & du crime,
Assurer sa puissance & sauver son estime,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit,
Prendre sur vous la honte & lui laisser le fruit.
C'est-là mon sentiment, ce doit être le vôtre,

Par-là vous gagnez l'un & ne craignez plus l'autre;
Mais ſuivant d'Achillas le conſeil haſardeux,
Vous n'en gagnez aucun & les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choſes.
Je paſſe au plus de voix, & de mon ſentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Aſſez & trop long-temps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme,
Abattons ſa ſuperbe avec ſa liberté,
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté,
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde,
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde;
Secondons le deſtin qui le veut mettre aux fers,
Et prêtons lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu ſerviras, & ces Rois que tu braves
Et que ton inſolence oſe traiter d'eſclaves,
Adoreront Céſar avec moins de douleur,
Puiſqu'il ſera ton maître auſſi bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliſer par cet illuſtre crime;
Qu'il plaiſe au Ciel ou non, laiſſez m'en le ſouci,
Je crois qu'il veut ſa mort puiſqu'il l'amene ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juſte alors qu'un Roi l'ordonne.

PTOLOMEE.

Allez & hâtez-vous d'aſſurer ma Couronne,
Et vous reſſouvenez que je mets en vos mains
Le deſtin de l'Egypte & celui des Romains.

SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

PHotin, ou je me trompe, ou ma ſœur eſt déçue,
De l'abord de Pompée elle eſpére autre iſſue:
Sçachant que de mon Pere il a le teſtament,
Elle ne doute point de ſon couronnement,
Elle ſe croit déjà ſouveraine maîtreſſe
D'un ſceptre partagé que ſa bonté lui laiſſe;
Et ſe promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en ſon ame elle prend la moitié,
Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées
Pouſſent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'eſt un motif que je ne diſois pas,
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la ſœur & du frere
Suivant le teſtament du feu Roi votre pere,
Son hôte & ſon ami qui l'en daigna ſaiſir;
Jugez après cela de votre déplaiſir.
Ce n'eſt pas que je veuille en vous parlant contre elle,
Rompre les ſacrés nœuds d'une amour fraternelle,
Du Trône & non du cœur je la veux éloigner;
Car c'eſt ne regner pas qu'être deux à regner.

Un Roi qui s'y réfout eſt mauvais politique;
Il détruit ſon pouvoir quand il le communique;
Et les raiſons d'Etat... Mais, Seigneur, la voici.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, PHOTIN.

CLEOPATRE.

SEigneur, Pompée arrive, & vous êtes ici?

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime;
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLEOPATRE.

Quoi! Septime à Pompée! A Pompée Achillas!

PTOLOMÉE.

Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc pour le recevoir, c'eſt trop que de vous-même?

PTOLOMÉE.

Ma ſœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un ſi grand homme.

PTOLOMÉE.

Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme!

CLEOPATRE.

Fût-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toûjours Pompée & vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en eſt plus que l'ombre, & couronna mon pere
Dont l'ombre, & non pas moi, lui doit ce qu'il eſpére.
Il peut aller, s'il veut, deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs & ſon remerciment.

CLEOPATRE.

Aprés un tel bienfait c'eſt ainſi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en ſouviens, ma ſœur, & je vois ſa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque choſe ordonne & fait le prix;
Vous qui l'eſtimez tant, allez lui rendre hommage;
Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage & même dans le port!
Quoi, vous auriez oſé lui préparer la mort?

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les Dieux m'ont inſpiré de faire;
Et que pour mon état j'ai jugé néceſſaire.

CLEOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin & ſes pareils
Vous ont empoiſonné de leurs lâches conſeils;
Ces ames que le Ciel ne forma que de boue...

PHOTIN.

Ce ſont de nos conſeils, oui, Madame, & j'avoue...

CLEOPATRE.

Photin, je parle au Roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaiſſerai juſqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, *à Photin.*

Il faut un peu ſouffrir de cette humeur hautaine,
Je ſçais votre innocence, & je connois ſa haine;
Après tout, c'eſt ma ſœur, oyez ſans répartir.

CLEOPATRE.

Ah! s'il eſt encor temps de vous en repentir,
Affranchiſſez-vous d'eux & de leur tyrannie,
Rappellez la vertu par leurs conſeils bannie
Cette haute vertu dont le Ciel & le ſang
Enflent toûjours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi! D'un frivole eſpoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée?
Et d'un faux zele ainſi votre orgueil revêtu
Fait aigir l'intérêt ſous le nom de vertu?
Confeſſez-le, ma ſœur, vous ſçauriez vous en taire,
N'étoit le teſtament du feu Roi notre pere,
Vous ſçavez qu'il le garde.

CLEOPATRE.

Et vous ſçaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi;
Et que ſi l'intérêt m'avoit préoccupée,
J'agirois pour Céſar & non pas pour Pompée.
Apprenez un ſecret que je voulois cacher,
Et ceſſez déſormais de me rien reprocher.

Quand ce peuple inſolent qu'enferme Aléxandrie,
Fit quitter au feu Roi ſon Trône & ſa patrie,
Et que juſques dans Rome il alla au Sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher ſon courage,
Vous, aſſez jeune encor, moi, déjà dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux,
D'un aſſez vif éclat faiſoit briller mes yeux.
Céſar en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le Sénat irrité,
Il fit agir Pompée & ſon autorité.
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule priere,
Qui de leur amitié fut la preuve derniere;
Vous en ſçavez l'effet & vous en jouiſſez,
Mais pour un tel amant ce ne fut pas aſſez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut ſeconder les efforts,
Et nous ouvrant ſon cœur, nous ouvrit ſes tréſors.
Nous eumes de ſes feux, encore en leur naiſſance,
Et les nerfs de la guerre & ceux de la puiſſance;
Et les mille talens qui lui ſont encor dûs,
Remirent en nos mains tous nos Etats perdus.
Le Roi qui s'en ſouvint à ſon heure fatale,
Me laiſſa comme à vous la dignité Royale;
Et par ſon teſtament il vous fit cette loi,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'eſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appellez faveur ce qui n'eſt que juſtice,
Et l'oſez accuſer d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLEOPATRE.

César viendra bien-tôt, & j'en ai lettre expresse;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
De ce que votre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlois en Reine;
Je n'ai reçu de vous que mépris & que haine,
Et de ma part du sceptre indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur;
Même pour éviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flatter vos insolens ministres
Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison;
Mais Pompée ou César m'en va faire raison;
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma Couronne:
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
Quel étoit l'intérêt qui me faisoit parler.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUe dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuse?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse,
Je n'en sçais que penser, & mon cœur étonné
D'un secret que jamais il n'auroit soupçonné,

Inconſtant & confus dans ſon incertitude,
Ne ſe réſout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions ſauvé, pour conclure ſa mort;
Cléopatre vous hait, elle eſt fiere, elle eſt belle,
Et ſi l'heureux Céſar a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée eſt l'unique préſent
Qui vous faſſe contre elle un rempart ſuffiſant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux eſprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.

PTOLOMÉE.

Mais ſi tout grand qu'il eſt, il céde à ſes appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas,
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Conſultez-en encore Achillas & Septime.

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, & montons à la Tour,
Et nous en réſoudrons enſemble à leur retour.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE l'aime, mais l'éclat d'une ſi belle flamme,
Quelque brillant qu'il ſoit, n'éblouit point mon ame,
Et toûjours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Auſſi qui l'oſe aimer porte une ame trop haute
Pour ſouffrir ſeulement le ſoupçon d'une faute;
Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aſpirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! Vous aimez Céſar; & ſi vous étiez crue,
L'Egypte pour Pompée armeroit à ſa vue;
En prendroit la défenſe, & par un prompt ſecours
Du deſtin de Pharſale arrêteroit le cours.
L'amour certes ſur vous a bien peu de puiſſance.

CLEOPATRE.

Les Princes ont cela de leur haute naiſſance:
Leur ame dans leur ſang prend des impreſſions
Qui deſſous leur vertu rangent leurs paſſions,
Leur généroſité ſoumet tout à leur gloire,

Tout eſt illuſtre en eux quand ils daignent ſe croire;
Et ſi le peuple y voit quelques déréglemens,
C'eſt quand l'avis d'autrui corrompt leurs ſentimens.
Ce malheur de Pompée acheve la ruine;
Le Roi l'eut ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine:
Il croit cette ame baſſe & ſe montre ſans foi,
Mais s'il croyoit la ſienne il agiroit en Roi.

CHARMION.

Ainſi donc de Céſar l'amant & l'ennemie...

CLEOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous poſſédez le ſien?

CLEOPATRE.

Je crois le poſſéder.

CHARMION.

Mais le ſçavez-vous bien?

CLEOPATRE.

Apprens qu'une Princeſſe aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée,
Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeroient l'expoſer aux hontes du mépris.
Notre ſéjour à Rome enflamma ſon courage;
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage,
Et depuis, juſqu'ici, chaque jour ſes courriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Par-tout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
La fortune le ſuit & l'amour l'accompagne;

Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux;
Et de la même main dont il quitte l'épée
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
Il trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharſale,
Et ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,
Ou plutôt ſi la mer ne s'oppoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me préſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles
Chercher auprès de moi le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoumettre à mes loix
Ce cœur & cette main qui commandent aux Rois;
Et ma rigueur mêlée aux fureurs de la guerre,
Feroit un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oſerois bien juger que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas,
Et que le grand Céſar n'a rien qui l'importune,
Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.
Mais quelle eſt votre attente, & que prétendez-vous,
Puiſque d'une autre femme il eſt déjà l'époux?
Et qu'avec Calphurnie un paiſible hyménée,
Par des liens ſacrés tient ſon ame enchaînée?

CLEOPATRE.

Le divorce aujourd'hui ſi commun aux Romains,
Peut rendre en ma faveur tous ces obſtacles vains;
Céſar en ſçait l'uſage & la céremonie,
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-être mon bonheur ſçaura mieux l'arrêter,
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui ſçaura mieux que moi ménager ſon courage.
Mais laiſſons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen s'il ſe peut achever,
Ne dura-t-il qu'un jour, ma gloire eſt ſans ſeconde
D'être du moins un jour la maîtreſſe du monde.
J'ai de l'ambition, & ſoit vice ou vertu,
Mon cœur ſous ſon fardeau veut bien être abattu,
J'en aime la chaleur, & la nomme ſans ceſſe
La ſeule paſſion digne d'une Princeſſe.
Mais je veux que la gloire anime ſes ardeurs,
Qu'elle mene ſans honte au faîte des grandeurs;
Et déjà déſavoue, alors que ſa manie
Nous préſente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée & ſuivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite,
Dans mon ame en ſecret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrois qu'un orage écartant ſes vaiſſeaux,
Malgré lui l'enlevat aux mains de ſes bourreaux.
Mais voici de retour le fidele Achorée
Par qui j'en apprendrai la nouvelle aſſurée.

SCENE II.

CLEOPATRE, ACHORE'E, CHARMION.

CLEOPATRE.

EN eſt-ce déjà fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déjà ſouillés d'un ſang ſi généreux?

ACHORE'E.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vu la trahiſon, j'ai vu toute ſa rage,
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le ſort,
J'ai vu dans ſon malheur la gloire de ſa mort;
Et puiſque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez ſon trépas.
Ses trois vaiſſeaux en rade avoient mis voiles bas,
Et voyant dans le port préparer nos galeres,
Il croyoit que le Roi touché de ſes miſeres,
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa Cour le venoit recevoir;
Mais voyant que ce Prince ingrat à ſes mérites,
N'envoyoit qu'un eſquif rempli de Satellites,
Il ſoupçonne auſſi-tôt ſon manquement de foi,
Et ſe laiſſe ſurprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & notre flotte en armes,
Il condamne en ſon cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les ſoins d'un ſi preſſant ennui
A ne hazarder pas Cornélie avec lui.

N'exposons lui dit-il, *que cette seule tête*
A la réception que l'Egypte m'apprête:
Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le Roi Juba nous garde une foi plus sincere,
Chez lui tu trouveras & mes fils & ton pere;
Mais quand tu les verrois descendre chez Pluton,
Ne désespére point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste,
Septime se présente, & lui tendant la main,
Le salue Empereur en langage Romain;
Et comme député de ce jeune Monarque,
Passez, Seigneur, dit-il, *passez dans cette barque,*
Les sables & les bancs cachés dessous les eaux,
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux.
Ce héros voit la fourbe & s'en moque dans l'ame,
Il reçoit les adieux des siens & de sa femme,
Leur défend de le suivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même majesté sur son visage empreinte,
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte;
Sa vertu toute entiere à la mort le conduit;
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit,
C'est de lui que j'ai sçu ce que je viens de dire;
Mes yeux ont vu le reste & mon cœur en soupire,
Et croit que César même, à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs & des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez point les miens, achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORE'E.

On l'amene, & du port nous le voyons venir
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre;
Si-tôt qu'on a pris terre on l'invite à deſcendre,
Il ſe leve, & ſoudain pour ſignal, Achillas
Derriere ce héros tirant ſon coutelas,
Septime & trois des ſiens, lâches enfans de Rome,
Perçent à coups preſſés les flancs de ce grand homme;
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragés admire la fureur.

CLEOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux diſcordes civiles,
Si vous vengez ſa mort, Dieux! épargnez nos villes,
N'imputez rien aux lieux, reconnoiſſez les mains,
Le crime de l'Egypte eſt fait par des Romains.
Mais, que fait & que dit ce généreux courage?

ACHORE'E.

D'un des pans de ſa robe il couvre ſon viſage.
A ſon mauvais deſtin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offenſe
Il ne ſemble implorer ſon aide ou ſa vengeance.
Aucun gémiſſement à ſon cœur échappé,
Ne le montre en mourant digne d'être frappé.
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie & ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahiſon que le Roi leur preſcrit,
Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.

Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon luſtre;
Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre
Qui de cette grande ame achevant les deſtins,
Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.
Sur les bords de l'eſquif ſa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas
Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats.
On deſcend, & pour comble à ſa noire aventure,
On donne à ce héros la mer pour ſépulture;
Et le tronc ſous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, & de l'onde, & du vent.
La triſte Cornélie à cet affreux ſpectacle,
Par de long cris aigus tâche d'y mettre obſtacle,
Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Puis, n'eſpérant plus rien, leve les mains aux Cieux;
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galere évanouie ou morte.
Les ſiens en ce déſaſtre, à force de ramer
L'éloignent de la rive & regagnent la mer;
Mais ſa fuite eſt mal ſûre, & l'infame Septime
Qui ſe voit dérober la moitié de ſon crime,
Afin de l'achever prend ſix vaiſſeaux au port,
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.
Cependant Achillas porte au Roi ſa conquête,
Tout le peuple tremblant en détourne la tête,
Un effroi général offre à l'un ſous ſes pas,
Des abymes ouverts pour venger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, & chacun ſe figure
Un déſordre ſoudain de toute la nature;
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens
Préſente à leurs terreurs l'excès des châtimens.

Philippe d'autre part, montrant ſur le rivage
Dans une ame ſervile un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un ſoin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre,
Et d'un peu de pouſſiere élever un tombeau
A celui qui du monde eut le ſort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourſuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Céſar venir de Theſſalie,
Une flotte paroît qu'on a peine à compter...

CLEOPATRE.

C'eſt lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voici venir la foudre,
Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre;
Céſar vient, elle eſt Reine, & Pompée eſt vengé;
La tyrannie eſt bas, & le ſort eſt changé;
Admirons cependant le deſtin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous ſommes.

Ce Prince d'un Sénat maître de l'univers,
Dont le bonheur ſembloit au-deſſus du revers,
Lui que ſa Rome a vu plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
Et qui voyoit encore en ces derniers hazards
L'un & l'autre conſul ſuivre les étendards,
Si-tôt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie:
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble deſtin;

Un Roi qui de ſes mains a reçu la Couronne,
A ces peſtes de Cour lâchement l'abandonne:
Ainſi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
Céſar éprouvera même ſort à ſon tour.
Rendez l'augure faux, Dieux qui voyez mes larmes!
Et ſecondez par-tout & mes vœux & ſes armes.

CHARMION.

Madame, le Roi vient qui pourra vous ouir.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

Sçavez-vous le bonheur dont nous allons jouir,
Ma ſœur?

CLEOPATRE.

Oui, je le ſçais, le grand Céſar arrive;
Sous les loix de Photin je ne ſuis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïſſez toûjours ce fidele ſujet.

CLEOPATRE.

Non, mais en liberté je ris de ſon projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faiſoit-il dont vous puſſiez vous plaindre?

CLEOPATRE.

J'en ai ſouffert beaucoup, & j'avois plus à craindre.
Un ſi grand politique eſt capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il réſout.

PTOLOMÉE.

Si je ſuis ſes conſeils, j'en connois la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'Etat tout eſt juſte en un Roi.

CLEOPATRE.

Ce genre de juſtice eſt à craindre pour moi,
Après ma part du ſceptre; à ce titre uſurpée,
Il en coûte la vie & la tête à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris,
Le voulant ſecourir Céſar nous eut ſurpris,
Vous voyez ſa viteſſe, & l'Egypte troublée
Avant qu'être en défenſe en ſeroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur,
Offrir en ſûreté, mon Trône & votre cœur.

CLEOPATRE.

Je ferai mes préſens, n'ayez ſoin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vôtres ſont les miens, étant de même ſang.

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encore étant de même rang,
Etant Rois l'un & l'autre; & toutefois je penſe
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma ſœur; car l'Etat dont mon cœur eſt content,
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend;
Mais Ceſar à vos loix ſoumettant ſon courage,
Vous va faire regner ſur le Gange & le Tage.

CLEOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la ſçais régler,
Elle peut m'éblouir & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage ni du Gange,
Je connois ma portée & ne prens point le change.

PTOLOMÉE.

L'occaſion vous rit & vous en uſerez.

CLEOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.

PTOLOMÉE.

J'en eſpére beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage.
Mais quelque occaſion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui,
Je ne garde pour vous ni haine ni colere,
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous n'êtes bon frere.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLEOPATRE.

Le temps de chaque choſe ordonne & fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait aſſez connoître.

CLEOPATRE.

Le grand Céſar arrive, & vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'eſt de tout le monde, & je l'ai fait le mien.

CLEOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le ſien;
Allez, ce n'eſt pas trop pour lui que de vous-même.

Je garderai pour vous l'honneur du diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Conſultez avec lui quel eſt votre devoir.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'Ai ſuivi tes conſeils, mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
Je m'allois emporter dans les extrêmités;
Mon bras dont ſes mépris forçoient la retenue,
N'eut plus conſidéré Céſar ni ſa venue,
Et l'eut miſe en état, malgré tout ſon appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante! A l'ouir, elle eſt déjà ma Reine;
Et ſi Céſar en croit ſon orgueil & ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle eſt ſon cher objet,
De ſon frere & ſon Roi je deviens ſon ſujet.
Non, non, prévenons-la, c'eſt foibleſſe d'attendre
Le mal qu'on voit venir ſans vouloir s'en défendre,
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
Otons-lui les moyens de plaire & de regner;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades,
Mon ſceptre ſoit le prix d'une de ſes œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à Céſar

Pour attacher l'Egypte aux pompes de ſon char.
Ce cœur ambitieux qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'eſclavage & la guerre,
Enflé de ſa victoire & des reſſentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoique vous ne rendiez que juſtice à vous-même,
Prendroit l'occaſion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'aſſujettir & vos Etats & vous,
Imputeroit à crime un ſi juſte courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle eſt Reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, votre perte eſt certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me ſauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conſerver.

PTOLOMÉE.

Quoi, pour voir ſur ſa tête éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Paſſe, paſſe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une ſœur.
Quelques feux que d'abord il lui faſſe paroître,
Il partira bien-tôt, & vous ſerez le maître.
L'amour à ſes pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne céde aiſément aux ſoins de leur grandeur,
Il voit encor l'Afrique & l'Eſpagne occupées
Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées;
Et le monde à ſes loix n'eſt point aſſujetti,
Tant qu'il verra durer ces reſtes du parti.
Au ſortir de Pharſale un ſi grand Capitaine

Sçauroit mal ſon métier, s'il laiſſoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loiſir à des cœurs ſi hardis
De relever du coup dont ils ſont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient ou ſon deſir aſpire,
Il faut qu'il aille à Rome établir ſon Empire,
Jouir de ſa fortune & de ſon attentat,
Et changer à ſon gré la forme de l'Etat:
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez Céſar, forcez-vous à lui plaire,
En lui déférant tout, veuillez vous ſouvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
Remettez en ſes mains, trône, ſceptre, couronne,
Et ſans en murmurer ſouffrez qu'il en ordonne;
Il en croira ſans doute ordonner juſtement
En ſuivant du feu Roi l'ordre & le teſtament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier ſervice,
Ne permet pas d'en craindre une entiere injuſtice:
Quoi qu'il en faſſe enfin, feignez d'y conſentir,
Louez ſon jugement, & laiſſez-le partir.
Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
Nous aurons & la force & les intelligences:
Juſques-là réprimez ces tranſports violens
Qu'excitent d'une ſœur les mépris inſolens:
Les bravades enfin ſont des diſcours frivoles,
Et qui ſonge aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rends la vie & le ſceptre à la fois;
Un ſage Conſeiller eſt le bonheur des Rois.
Cher appui de mon trône, allons ſans plus attendre
Offrir tout à Céſar afin de tout reprendre,
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs ſéduire ſon pouvoir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHORE'E.

CHARMION.

OUi, tandis que le Roi va lui-même en perſonne
Juſqu'aux pieds de Céſar proſterner ſa couronne,
Cléopatre s'enferme en ſon appartement,
Et ſans s'en émouvoir attend ſon compliment.
Comment nommerez-vous une humeur ſi hautaine?

ACHORE'E.

Un orgueil noble & juſte, & digne d'une Reine,
Qui ſoutient avec cœur & magnanimité
L'honneur de ſa naiſſance & de ſa dignité.
Lui pourrai-je parler?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie
Sçavoir à cet abord ce qu'on a vu de joie,
Ce qu'à ce beau préſent Céſar a témoigné,
S'il a paru content, où s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire;
Ce qu'à nos aſſaſſins enfin il a pu dire.

ACHORE'E.

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas ſujet d'être fort ſatisfaits.

Je ne ſçais ſi Céſar prendroit plaiſir à feindre,
Mais pour eux juſqu'ici je trouve lieu de craindre,
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal ſervi.
Vous l'avez vu partir, & moi je l'ai ſuivi.
Ses vaiſſeaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre Céſar n'ont avancé qu'un mille.
Il vint à pleine voile, & ſi dans les hazards
Il éprouva toûjours pleine faveur de Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favoriſoit Neptune,
Avoit le vent en poupe ainſi que ſa fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné
Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné;
Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allégreſſe,
Toutes ſes actions ont ſenti la baſſeſſe,
J'en ai rougi moi même, & me ſuis plaint à moi
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roi,
Et Céſar qui liſoit ſa peur ſur ſon viſage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de rival*;
Ce que n'ont pû les Dieux dans votre Theſſalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie,
En voici déjà l'un, & pour l'autre elle fuit,
Mais avec ſix vaiſſeaux un des miens la pourſuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête,
Il ſemble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reſte de chaleur
En ſanglots mal formés exhale ſa douleur.
Sa bouche encore ouverte & ſa vue égarée
Rappellent ſa grande ame à peine ſéparée;
Et ſon courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux ſa défaite & ſa mort.

Céſar à cet aſpect comme frappé du foudre,
Et comme ne ſçachant que croire ou que réſoudre,
Immobile, & les yeux ſur l'objet attachés,
Nous tient aſſez long-temps ſes ſentimens cachés;
Et je dirai, ſi j'oſe en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en ſon cœur s'élevoit,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvoit.
L'aiſe de voir la terre à ſon pouvoir ſoumiſe,
Chatouilloit malgré lui ſon ame avec ſurpriſe;
Et de cette douceur ſon eſprit combattu,
Avec un peu d'effort raſſuroit ſa vertu.
S'il aime ſa grandeur, il hait la perfidie.
Il ſe juge en autrui, ſe tâte, s'étudie,
Examine en ſecret ſa joie & ſes douleurs,
Les balance, choiſit, laiſſe couler des pleurs;
Et forçant ſa vertu d'être encor la maîtreſſe,
Se montre généreux par un trait de foibleſſe.
Enſuite il fait ôter ce préſent de ſes yeux,
Leve les mains enſemble & les regards aux Cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette inſolence;
Puis, tout triſte & penſif il s'obſtine au ſilence,
Et même à ſes Romains ne daigne répartir
Que d'un regard farouche & d'un profond ſoupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il ſe ſaiſit du port, il ſe ſaiſit des portes,
Met des gardes par-tout & des ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets,
Parle d'Egypte en maître & de ſon adverſaire,
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau-
pere.
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juſte Oſiris la reine demandoit.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle,
Vous, continuez-lui ce ſervice fidele.

ACHORE'E.

Qu'elle n'en doute point. Mais Céſar vient, allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles & déſolés,
Et moi, ſoit que l'iſſue en ſoit douce ou funeſte,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reſte.

SCENE II.

CESAR, PTOLOME'E, LEPIDE, PHOTIN, ACHORE'E, Soldats Romains, Soldats Egyptiens.

PTOLOME'E.

SEigneur, montez au Trône & commandez ici.

CESAR.

Connoiſſez vous Céſar de lui parler ainſi ?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le Trône égal à l'infamie ?
Certes, Rome à ce coup pourroit bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me perſécuter,
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Roix qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame & le ſang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.

C'eſt

C'eſt ce que de Pompée il vous falloit apprendre ;
S'il en eut aimé l'offre, il eut ſçu s'en defendre,
Et le Trône & le Roi ſe ſeroient ennoblis
A ſoutenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pu tomber, mais tout couvert de gloire,
Votre chûte eut valu la plus haute victoire ;
Et ſi votre deſtin n'eut pu vous en ſauver,
Céſar eut pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une ſi noble envie ;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie ?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains ?
Ai-je vaincu pour vous dans les camps de Pharſale ?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis ſur eux en ce dernier effort,
La puiſſance abſolue & de vie & de mort ?
Moi qui n'ai jamais pu la ſouffrir à Pompée,
La ſouffrirai-je en vous ſur lui-même uſurpée ?
Et que de mon bonheur vous ayez abuſé
Juſqu'à plus attenter que je n'aurois oſé ?
De quel nom après tout penſez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du Souverain de Rome ?
Et qui ſur un ſeul chef lui fait bien plus d'affront,
Que ſur tant de milliers ne fit le Roi de Pont ?
Penſez-vous que j'ignore, ou que je diſſimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de ſcrupule,
Et que s'il m'eut vaincu, votre eſprit complaiſant
Lui faiſoit de ma tête un ſemblable préſent ?
Graces à ma victoire on me rend des hommages

Où ma fuite eut reçu toutes sortes d'outrages;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur,
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse & redoutable zele,
Que régle la fortune & qui tourne avec elle!
Mais parlez, c'est trop être interdit & confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus;
Et vous même avouerez que j'ai sujet de l'être.
Etant né Souverain, je vois ici mon maître,
Ici, dis je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre Cour sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
De votre seul aspect je me suis vu surpris,
Jugez si vos discours rassurent mes esprits,
Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
De voir tant de colere & tant de Majesté.
Dans ces étonnemens dont mon ame est frappée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la premiere,
Tout ce qu'il fit après fut à votre priere:
Il émut le Sénat pour des Rois outragés,
Que sans cette priere il auroit négligés.
Mais de ce grand Sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances;

Par-là de nos mutins le feu Roi vint à bout,
Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Juſqu'à ce qu'à vous-même il ait oſé ſe prendre;
Mais voyant ſon pouvoir de vos ſuccès jaloux,
Paſſer en tyrannie & s'armer contre vous...

CESAR.

Tout beau, que votre haine en ſon ſang aſſouvie
N'aille point à ſa gloire, il ſuffit de ſa vie.
N'avancez rien ici que Rome oſe nier,
Et juſtifiez-vous ſans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laiſſe donc aux Dieux à juger ſes penſées,
Et dirai ſeulement qu'en vos guerres paſſées
Où vous futes forcé par tant d'indignités,
Tout nos vœux ont été pour vos proſpérités:
Que comme il vous traîtoit en mortel adverſaire,
J'ai cru ſa mort pour vous un malheur néceſſaire,
Et que ſa haine injuſte augmentant tous les jours,
Juſques dans les enfers chercheroit du ſecours;
Ou qu'enfin, s'il tomboit deſſous votre puiſſance,
Il nous falloit pour vous craindre votre clémence,
Et que le ſentiment d'un cœur trop généreux,
Uſant mal de vos droits vous rendit malheureux.
J'ai donc conſidéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, Seigneur, ſervir malgré vous-même;
Et ſans attendre d'ordre en cette occaſion,
Mon zele ardent l'a priſe à ma confuſion.
Vous m'en déſavouez, vous l'imputez à crime;
Mais pour ſervir Céſar rien n'eſt illégitime,
J'en ai ſouillé mes mains pour vous en préſerver,

Vous pouvez en jouir & le déſapprouver ;
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action eſt noire,
Puiſque c'eſt d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce ſacrifice offert par mon devoir,
Vous aſſure le vôtre avec votre pouvoir.

CESAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruſes,
De mauvaiſes couleurs & de froides excuſes.
Votre zele étoit faux, ſi ſeul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux ſouhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop ſubtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer,
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner ;
Où mes plus dangereux & plus grands adverſaires,
Si-tôt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes freres ;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre & m'embraſſer.
O combien d'allégreſſe une ſi triſte guerre
Auroit-elle laiſſé deſſus toute la terre,
Si Rome avoit pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur diſcorde & Pompée & Céſar!
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zele.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clémence? Ah! n'ayez plus ce ſoin.
Souhaitez-la plutôt, vous en avez beſoin.
Si je n'avois egard qu'aux loix de la juſtice,
Je m'appaiſerois Rome avec votre ſupplice,
Sans que ni vos reſpects, ni votre repentir,

Ni votre dignité vous puſſent garantir;
Votre trône lui-même en ſeroit le Théâtre:
Mais voulant épargner le ſang de Cléopatre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous en ferez raiſon;
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable,
Je ſçaurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels,
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels.
Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes,
Et ſur tout penſez bien au choix de vos victimes.
Allez y donner ordre, & me laiſſez ici
Entretenir les miens ſur quelqu'autre ſouci.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

ANtoine, avez-vous vu cette Reine adorable?

ANTOINE.

Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle eſt incomparable,
Le Ciel n'a point encor par de ſi doux accords,
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps;
Une Majeſté douce épand ſur ſon viſage
De quoi s'aſſujettir le plus noble courage,
Ses yeux ſçavent ravir, ſon diſcours ſçait charmer,
Et ſi j'étois Céſar je la voudrois aimer.

CESAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

ANTOINE.

Comme n'oſant la croire & la croyant dans l'ame,
Par un refus modeſte & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & la croit mériter.

CESAR.

En pourrai-je être aimé?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime;
Elle qui de vous ſeul attend ſon diadême,
Qui n'eſpére qu'en vous! douter de ſes ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faîte des grandeurs!
Que votre amour ſans crainte à ſon amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois,
Et ſur-tout elle craint l'amour de Calphurnie,
Mais l'une & l'autre crainte à votre aſpect bannie,
Vous ferez ſuccéder un eſpoir aſſez doux,
Lorſque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les ſenſibles atteintes;
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sçachez que Cornélie eſt en votre pouvoir,
Septime vous l'amene, orgueilleux de ſon crime,
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime.
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs par vous inſtruits,

Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CESAR.

Qu'elle entre. Ah, l'importune & fâcheuſe nouvelle!
Qu'à mon impatience elle ſemble cruelle!
O Ciel! & ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour?

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEigneur...

CESAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître,
Céſar ne peut ſouffrir la préſence d'un traître,
D'un Romain lâche aſſez pour ſervir ſous un Roi,
Après avoir ſervi ſous Pompée & ſous moi.

SCENE V.

CORNELIE, CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CORNELIE.

CEſar, car le deſtin que dans tes fers je brave,
Me fait ta priſonniere, & non pas ton eſclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur

Juſqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'oſe avoir frappée,
Veuve du jeune Craſſe, & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encor au-deſſus;
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée & ne l'ai pas ſuivi,
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes,
M'ait ôté le ſecours & du fer & des ondes,
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le deſtin m'en prive
Pour croître mes malheurs & me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas! & ſous quel aſtre, ô Ciel! m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux ſon trône & ſa province!
Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit;
Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Craſſe,
Deux fois du monde entier j'ai cauſé la diſgrace,
Deux fois de mon hymen le nœud mal aſſorti
A chaſſé tous les Dieux du plus juſte parti.
Heureuſe en mes malheurs, ſi ce triſte hyménée
Pour le bonheur de Rome à Céſar m'eut donnée,

Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon,
D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.
Car enfin n'attens pas que j'abaiſſe ma haine,
Je te l'ai déjà dit, Céſar, je ſuis Romaine;
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & ſans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi ſeulement que je ſuis Cornélie.

CESAR.

O d'un illuſtre époux noble & digne moitié
Dont le courage étonne & le ſort fait pitié!
Certes vos ſentimens font aſſez reconnoître
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être,
Et l'on juge aiſément au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez.
L'ame du jeune Craſſe & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le ſang des Scipions protecteurs de nos Dieux,
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux:
Et Rome dans ſes murs ne voit point de famille
Qui ſoit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plut au grand Jupiter, plut à ces mêmes Dieux,
Qu'Annibal eut bravé jadis ſans vos ayeux,
Que ce Héros ſi cher dont le Ciel vous ſépare,
N'eut pas ſi mal connu la Cour d'un Roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
Que la vieille amitié qu'il eut trouvée en moi,
Qu'il eut voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes
Eut vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes alarmes;
Et qu'enfin m'attendant, ſans plus ſe défier,

Il m'eut donné moyen de me juſtifier.
Alors foulant aux pieds la diſcorde & l'envie,
Je l'euſſe conjuré de ſe donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre ſon égal.
J'euſſe alors regagné ſon ame ſatisfaite,
Juſqu'à lui faire aux Dieux pardonner ſa défaite;
Il eut fait à ſon tour, en me rendant ſon cœur,
Que Rome eut pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puiſque par ſa perte à jamais ſans ſeconde,
Le ſort a dérobé cette allégreſſe au monde,
Céſar s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illuſtre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere,
Seulement pour deux jours ſoyez ma priſonniere,
Afin d'être témoin comme après nos débats
Je chéris ſa mémoire & venge ſon trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie,
De quel orgueil nouveau m'enfle la Theſſalie.
Je vous laiſſe à vous-même, & vous quitte un moment.
Choiſiſſez-lui, Lépide, un digne appartement;
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
C'eſt-à-dire, un peu plus qu'on honore la Reine.
Commandez, & chacun aura ſoin d'obéir.

CORNELIE.

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr!

* * *
* *
*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUoi ! de la même main & de la même épée
Dont il vient immoler le malheureux Pompée,
Septime par Céſar indignement chaſſé,
Dans un tel déſeſpoir à nos yeux a paſſé ?

ACHILLAS.

Oui, Seigneur, & ſa mort a de quoi vous apprendre
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut attendre.
Jugez quel eſt Céſar à ce courroux ſi lent.
Un moment pouſſe & rompt un tranſport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le temps & porte un coup plus rude.
Ainſi n'eſpérez pas de le voir modéré,
Par adreſſe il ſe fâche après s'être aſſuré,
Sa Puiſſance établie, il a ſoin de ſa gloire,
Il pourſuivoit Pompée & chérit ſa mémoire,
Et veut tirer à ſoi par un courroux accort,
L'honneur de ſa vengeance & le fruit de ſa mort.

PTOLOMÉE.

Ah ! ſi je t'avois cru, je n'aurois pas de maître ;
Je ſerois dans le Trône où le Ciel m'a fait naître ;
Mais c'eſt une imprudence aſſez commune aux Rois,
D'écouter trop d'avis & ſe tromper au choix.
Le deſtin les aveugle au bord du précipice,
Ou ſi quelque lumiere en leur ame ſe gliſſe,
Cette fauſſe clarté dont il les éblouit,
Les plonge dans un gouffre & puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu Céſar ; mais puiſqu'en ſon eſtime
Un ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Il porte dans ſon flanc de quoi nous en laver,
C'eſt-là qu'eſt notre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de ſouffrir ſans murmure ;
D'attendre ſon départ pour venger cette injure,
Je ſçais mieux conformer les remedes au mal.
Juſtifions ſur lui la mort de ſon rival,
Et notre main alors également trompée
Et du ſang de Céſar & du ſang de Pompée,
Rome, ſans leur donner des titres différens,
Se croira par vous ſeul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui, par-là ſeulement ma perte eſt évitable,
C'eſt trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable,
Montrons que ſa fortune eſt l'œuvre de nos mains,
Deux fois en même jour diſpoſons des Romains,
Faiſons leur liberté comme leur eſclavage
Céſar, que tes exploits n'enflent plus ton courage,
Conſidére les miens, tes yeux en ſont témoins,

Pompée étoit mortel, & tu ne l'es pas moins,
Il pouvoit plus que toi, tu lui portois envie,
Tu n'as non plus que lui qu'une ame & qu'une vie;
Et ſon ſort que tu plains te doit faire penſer
Que ton cœur eſt ſenſible & qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta juſtice,
C'eſt à moi d'appaiſer Rome par ton ſupplice,
C'eſt à moi de punir ta cruelle douceur
Qui n'épargne en un Roi que le ſang de ſa ſœur,
Je n'abandonne plus ma vie & ma puiſſance
Au hazard de ſa haine ou de ton inconſtance;
Ne crois pas que jamais tu puiſſes à ce prix
Récompenſer ſa flamme ou punir ſes mépris.
J'emploierai contre toi de plus nobles maximes,
Tu m'as preſcrit tantôt de choiſir des victimes,
De bien penſer au choix, j'obéis, & je vois
Que je n'en puis choiſir de plus digne que toi,
Ni dont le ſang offert, la fumée, & la cendre,
Puiſſent mieux ſatisfaire aux manes de ton gendre.
Mais ce n'eſt pas aſſez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter,
Toute cette chaleur eſt peut-être inutile,
Les ſoldats du tyran ſont maîtres de la ville,
Que pouvons-nous contr'eux? & pour le prévenir,
Quel temps devons-nous prendre, & quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous ſommes.
A deux mille d'ici vous avez ſix mille hommes
Que depuis quelques jours craignant des remuemens,

Je faiſois tenir prêts à tous événemens.
Quelques ſoins qu'ait Céſar, ſa prudence eſt déçue.
Cette ville a ſous terre une ſecrete iſſue,
Par où fort aiſément on les peut cette nuit,
Juſques dans le Palais introduire ſans bruit:
Car contre ſa fortune aller à force ouverte,
Ce ſeroit trop courir vous-même à votre perte;
Il nous le faut ſurprendre au milieu du feſtin,
Enivré des douceurs de l'amour & du vin.
Tout le peuple eſt pour nous; tantôt à ſon entrée
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée;
Lors qu'avec tant de faſte il a vu ſes faiſceaux
Marcher arrogamment & braver nos drapeaux.
Au ſpectacle inſolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Je voyois ſa fureur à peine ſe dompter;
Et pour peu qu'on le pouſſe, il eſt prêt d'éclater.
Mais ſur-tout les Romains que commandoit Septime,
Preſſés de leur terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa garde l'environne?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déjà reconnu des freres, des germains
Dont l'âpre déplaiſir leur a laiſſé paroître
Une ſoif d'immoler leur tyran à leur maître.
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous,
Dans les flancs de Céſar porter les premiers coups.

Son faux art de clémence ou plutôt ſa folie
Qui penſe gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès,
Pour de ce grand deſſein aſſurer le ſuccès.
Mais voici Cléopatre, agiſſez avec feinte,
Seigneur, & ne montrez que foibleſſe & que crainte,
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aſpect importun offenſeroit ſes yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCENE II.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

J'Ai vu Céſar, mon frere,
Et de tout mon pouvoir combattu ſa colere.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuſe, & j'avois attendu
Cet office de ſœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illuſtre amant vous a bientôt quittée.

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même appaiſer les débats
Qu'avec nos citoyens ont eu quelques ſoldats;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre Empire,

Et que le grand Céſar blâme votre action
Avec moins de courroux que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques
Qui n'inſpirent aux Rois que des mœurs tyranniques;
Ainſi que la naiſſance ils ont les eſprits bas,
Envain on les éleve à régir des Etats,
Un cœur né pour ſervir ſçait mal comme on commande,
Sa puiſſance l'accable alors qu'elle eſt trop grande,
Et ſa main que le crime envain fait redouter,
Laiſſe choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma ſœur, & ces effets ſiniſtres
Me font bien voir ma faute au choix de mes Miniſtres,
Si j'avois écouté de plus nobles conſeils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils,
Je mériterois mieux cette amitié ſi pure
Que pour un frere ingrat vous donne la nature,
Céſar embraſſeroit Pompée en ce Palais,
Notre Egypte à la terre auroit rendu la paix,
Et verroit ſon Monarque encore à juſte titre
Ami de tous les deux & peut-être l'arbitre.
Mais puiſque le paſſé ne peut ſe révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'oſe expliquer.
Je vous ai maltraitée, & vous êtes ſi bonne
Que vous me conſervez la vie & la couronne,
Vainquez vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur eſt bien dûe, ils vous ont offenſée;

Mais

Mais ma gloire en leur perte eſt trop intéreſſée.
Si Céſar les punit des crimes de leur Roi,
Toute l'ignominie en rejaillit ſur moi,
Il me punit en eux, leur ſupplice eſt ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juſte haine;
De quoi peut ſatisfaire un cœur ſi généreux
Le ſang abject & vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout, Céſar cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot déſarmer ſa colere.

CLEOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les mépriſe aſſez pour ne me venger pas;
Mais ſur le grand Céſar je puis fort peu de choſe,
Quand le ſang de Pompée à mes deſirs s'oppoſe.
Je ne me vante pas de pouvoir le flechir,
J'en ai déjà parlé, mais il a ſçu gauchir:
Et tournant le diſcours ſur une autre matiere,
Il n'a ni refuſé ni ſouffert ma priere.
Je veux bien toutefois encor m'y haſarder,
Mes efforts redoublés pourront mieux ſuccéder.
Et j'oſe croire...

PTOLOMÉE.

Il vient, ſouffrez que je l'évite,
Je crains que ma préſence à vos yeux ne l'irrite,
Que ſon courroux ému ne s'aigriſſe à me voir;
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.

SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ACHOREE, Romains.

CESAR.

REine, tout eſt paiſible, & la ville calmée,
Qu'un trouble aſſez léger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce inteſtin
Du ſoldat inſolent & du peuple mutin.
Mais, ô Dieux! ce moment que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée;
Et ces ſoins importuns qui m'arrachoient de vous,
Contre ma grandeur même allumoient mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être ſi contraire,
De rendre ma préſence ailleurs ſi néceſſaire;
Mais je lui pardonnois au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes deſirs d'une illuſtre apparence,
Et fait croire à Céſar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'eſt pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juſte conquête,
N'ayant plus que les Dieux au-deſſus de ſa tête.
Oui, Reine, ſi quelqu'un dans ce vaſte univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers;
S'il étoit quelque trône où vous puſſiez paroître
Plus dignement aſſiſe en captivant ſon maître,

J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir
Que pour lui disputer le droit de vous servir,
Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
C'étoit pour acquérir un droit si précieux
Que combattoit par-tout mon bras ambitieux;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des combats
M'y favorisoit moins que vos divins appas,
Ils conduisoient ma main, ils enflоient mon courage,
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier & de Rome & du Monde.
C'est ce glorieux titre à présent effectif,
Que je viens ennoblir par celui de captif.
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre
Qu'il en estime l'un & me permette l'autre!

CLEOPATRE.

Je sçais ce que je dois au souverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur,
Je ne vous tiendrai plus mes passions secretes,
Je sçais ce que je suis, je sçais ce que vous êtes;
Vous daignates m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le sceptre que je porte est un de vos présens,
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême,
J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits

Ni de tant de vertus ni de tant de bienfaits.
Mais, hélas! ce haut rang, cette illuſtre naiſſance,
Cet état de nouveau rangé ſous ma puiſſance,
Ce ſceptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine,
Ils me font mépriſable alors qu'ils me font Reine,
Et ſi Rome eſt encor telle qu'auparavant,
Le trône où je me ſied m'abaiſſe en m'élevant;
Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'oſe encor toûtefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes deſirs un généreux eſpoir.
Après tant de combats, je ſçais qu'un ſi grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuſte horreur qu'elle eut toûjours des Rois,
Peut céder par votre ordre à de plus juſtes loix.
Je ſçais que vous pouvez forcer d'autres obſtacles,
Vous me l'avez promis, & j'attends ces miracles;
Votre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

CESAR.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique,
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire;
Et vos yeux la verront par un ſuperbe accueil,

Immoler à vos pieds ſa haine & ſon orgueil.
Encore une défaite; & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards,
A votre chaſte amour demande des Céſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes deſirs prétendent.
C'eſt le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent;
Heureux, ſi mon deſtin encore un peu plus doux,
Me les faiſoit cueillir ſans m'éloigner de vous.
Mais las! contre mon feu, mon feu me ſollicite,
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte;
En quelques lieux qu'on fuye, il me faut y courir
Pour achever de vaincre & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir & vaincre eſt même choſe en moi.

CLEOPATRE.

C'eſt trop, c'eſt trop, Seigneur, ſouffrez que j'en abuſe,
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuſe.
Vous me rendez le ſceptre, & peut-être le jour:
Mais ſi j'oſe abuſer de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor par ces plus puiſſans charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toûjours vos armes,
Par tout ce que j'eſpére & que vous attendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou ſouffrez que j'en faſſe,
Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place:
Achillas & Photin ſont gens à dédaigner,

Ils ſont aſſez punis en me voyant regner,
Et leur crime...

CESAR.

Ah! prenez d'autres marques de Reine,
Deſſus mes volontés vous êtes ſouveraine;
Mais ſi mes ſentimens peuvent être écoutés,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontés,
Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous j'oſe épargner le Roi,
Et ſi mes feux n'étoient...

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ACHOREE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, Romains.

CORNELIE.

CEſar, prends garde à toi.
Ta mort eſt réſolue, on la jure, on l'apprête,
A celle de Pompée on veut joindre ta tête;
Prends-y garde, Céſar, ou ton ſang répandu,
Bientôt parmi le ſien ſe verra confondu.
Mes eſclaves en ſont, apprends de leurs indices,
L'auteur de l'attentat, & l'ordre, & les complices;
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment Romain,

Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses manes qui du Ciel ont vu de quel courage
Je préparois la mienne à venger ſon outrage,
Mettant leur haine bas, me ſauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laiſſe de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de ſa flamme,
Il parle par ſa bouche, il agit dans ſon ame,
Il la pouſſe & l'oppoſe à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en généroſité.

CORNELIE.

Tu te flattes, Céſar, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoiſſance;
Ne le préſume plus, le ſang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiere à ta perte;
Et je te chercherai par-tout des ennemis,
Si tu m'oſes tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'aſſaſſine,
Et forme des deſirs avec trop de raiſon
Pour en aimer l'effet par une trahiſon.
Qui la ſçait & la ſouffre a part à l'infamie,
Si je veux ton trépas, c'eſt en juſte ennemie;
Mon époux à des fils, il aura des neveux.
Quand ils te combattront, c'eſt-là que je le veux,
Et qu'une digne main par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement & par un digne effort
Aux manes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes ſoins, tous mes vœux hâtent cette vengeance,

Ta perte la recule, & ton ſalut l'avance;
Quelque eſpoir qui d'ailleurs me l'oſe ou puiſſe offrir,
Ma juſte impatience auroit trop à ſouffrir.
La vengeance éloignée eſt à demi perdue,
Et quand il faut l'attendre, elle eſt trop cher vendue.
Je n'irai point chercher ſur les bords Afriquains
Le foudre ſouhaité que je vois en tes mains,
La tête qu'il menace en doit être frappée.
J'ai pu donner la tienne au-lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le choix, mais cette haine enfin
Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le chatiment d'une action ſi noire.
Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix enfin tu crois ſoumis,
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis,
Et tiendroit à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici ſans être ſa victime,
Au-lieu d'un châtiment ta mort ſeroit un crime,
Et ſans que tes pareils en conçuſſent d'effroi,
L'exemple que tu dois périroit avec toi.
Venge-la de l'Egypte à ſon appui fatale,
Et je la vengerai ſi je puis de Pharſale.
Va! ne perds point de temps, il preſſe. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION.

CESAR.

SOn courage m'étonne autant que leur audace,
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLEOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Venger ſur ces méchans tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils reſpirent,
C'eſt contre mon pouvoir que les traitres conſpirent.
Leur rage pour l'abattre attaque mon ſoutien,
Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.
Mais parmi ces tranſports d'une juſte colere
Je ne puis oublier que leur chef eſt mon frere.
Le ſçaurez-vous, Seigneur, & pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en ſouvenir ?

CESAR.

Oui, je me ſouviendrai que ce cœur magnanime,
Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.
Adieu. Ne craignez rien, Achillas & Photin
Ne ſont pas gens à vaincre un ſi puiſſant deſtin.
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des ſupplices,

Et pour ſoldats choiſis envoyer des bourreaux
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*Céſar rentre avec les Romains.*)

CLEOPATRE.

Ne quittez pas Céſar, allez, cher Achorée,
Repouſſer avec lui ma mort qu'on a jurée,
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le ſouvenir de ce qu'il m'a promis,
Ayez l'œil ſur le Roi dans la chaleur des armes,
Et conſervez ſon ſang pour épargner mes larmes.

ACHORE'E.

Madame, aſſurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zele & mes ſoins peuvent le ſecourir.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORNELIE, *tenant une petite urne en ſa main*, PHILIPPE.

CORNELIE.

MEs yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge?
Te revois-je, Philippe, & cet époux ſi cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bucher?
Cette urne que je tiens contient-elle ſa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible & tendre!

Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſte du grand Pompée écoutez ſa moitié!
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes,
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres châr-
mes.
Les foibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.
Moi, je jure des Dieux la puiſſance ſuprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous pouvez bien plus ſur ce cœur affligé,
Que le reſpect des Dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure donc par vous, ô pitoyable reſte!
Ma divinité ſeule après ce coup funeſte,
Par vous qui ſeul ici pouvez me ſoulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger!
Ptolomée a Céſar par un lâche artifice,
Rome de ton Pompée a fait un ſacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
Que le Prêtre & le Dieu ne lui ſoient immolés,
Faites m'en ſouvenir & ſoutenir ma haine,
O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine!
Et pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les cœurs ce que reſſent mon
cœur.
Toi, qui l'as honoré ſur cette infame rive
D'une flamme pieuſe autant comme chétive,
Dis-moi quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funebre devoir?

PHILIPPE.

Tout couvert de ſon ſang, & plus mort que
lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,

Madame, j'ai porté mes pas & mes ſanglots
Du côté que le vent pouſſoit encor les flots.
Je cours long-tems envain, mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc ſur un ſable aſſez proche,
Où la vague en courroux ſembloit prendre plaiſir
A feindre de le rendre & puis s'en réſaïſir.
Je m'y jette, & l'Embraſſe, & le pouſſe au rivage;
Et ramaſſant ſous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dreſſe un bucher à la hâte & ſans art,
Tel que je pus ſur l'heure, & qu'il plut au hazard.
A peine bruloit-il, que le Ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office;
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête eſt coupée,
A cette triſte marque il reconnoît Pompée.
Soudain la larme à l'œil: *O toi' qui que tu ſois,*
A qui le Ciel permet de ſi dignes emplois,
Ton ſort eſt bien, dit-il, *autre que tu ne penſes,*
Tu crains des châtimens, attends des récompenſes,
Céſar eſt en Egypte, & venge hautement
Celui qui pour ton zele a tant de ſentiment.
Tu peux faire éclater les ſoins qu'on t'en voit prendre;
Tu peux même à ſa veuve en remporter la cendre;
Son vainqueur l'a reçue avec tout le reſpect
Qu'un Dieu pourroit ici trouver à ſon aſpect.
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte auſſi-tôt ce vaſe qu'il me donne,
Où ſa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces reſtes d'un Héros par le feu conſumé.

CORNELIE.

O que ſa piété mérite de louanges!

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des déſordres étranges,
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port
Où le Roi, diſoit-on, s'étoit fait le plus fort.
Les Romains pourſuivoient, & Céſar dans la place
Ruiſſelante du ſang de cette populace,
Montroit de la juſtice un exemple aſſez beau,
Faiſant paſſer Photin par les mains d'un bourreau:
Auſſi-tôt qu'il me voit il daigne me connoître,
Et prenant de ma main les cendres de mon maître,
Reſtes d'un demi-Dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traîtres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des Autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont les ſuivre; & toi, cours au Palais
Porter à ſa moitié les dons que je lui fais,
Porte à ſes déplaiſirs cette foible allégeance,
Et dis-lui que je cours achever ſa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en ſoupirant,
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.

CORNELIE.

O ſoupirs! O reſpect! O qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemi, quand il n'eſt plus à craindre!
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lorſqu'on s'y voit forcé par ſon propre danger,
Et quand cet intérêt qu'on prend pour ſa mémoire,
Fait notre ſûreté comme il croît notre gloire!
Céſar eſt généreux, j'en veux être d'accord;
Mais le Roi le veut perdre, & ſon rival eſt mort.

Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle feroit s'il le voyoit en vie;
Pour grand qu'en ſoit le prix, ſon péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat.
L'amour même s'y mêle, & le force à combattre;
Quand il venge Pompée, il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts ſont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par ſoi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger ſa vertu par la nôtre,
Et croire que nous ſeuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il eſt j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juſte à la douleur dont vous êtes atteinte,
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un Héros
Qu'un fidele affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame,
Que j'aurois conſervé ce maître de votre ame,

Si le Ciel qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eut donné la force auſſi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aſpect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs faiſoient place à quelque peu de joie,
Si la vengeance avoit de quoi vous ſoulager;
Je vous dirois auſſi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin ... Vous le ſçavez peut-être?

CORNELIE.

Oui, Princeſſe, je ſçais qu'on a puni ce traître.

CLEOPATRE.

Un ſi prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'eſt que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le ſuccès qu'ils eſpérent.

CORNELIE.

Comme nos intérêts, nos ſentimens différent.
Si Céſar à ſa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes ſatisfaite, & je ne la ſuis pas.
Aux manes de Pompée il faut une autre offrande,
La victime eſt trop baſſe, & l'injure eſt trop grande,
Et ce n'eſt pas un ſang que pour la réparer
Son ombre & ma douleur daignent conſidérer.
L'ardeur de le venger dans mon ame allumée,
En attendant Céſar demande Ptolomée:
Tout indigne qu'il eſt de vivre & de regner,
Je ſçais bien que Céſar ſe force à l'épargner;
Mais quoi que ſon amour ait oſé vous promettre,
Le Ciel plus juſte enfin n'oſera le permettre;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,

Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, ſi le Ciel me l'envoie,
Oubliera mes douleurs pour s'ouvrir à la joie;
Mais ſi ce grand ſouhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel! perdez le Roi.

CLEOPATRE.

Le Ciel ſur nos ſouhaits ne régle point les choſes.

CORNELIE.

Le Ciel régle ſouvent les effets ſur les cauſes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLEOPATRE.

Comme de la juſtice il a de la bonté.

CORNELIE.

Oui, mais il faut juger, à voir comme il commence,
Que ſa juſtice agit & non pas ſa clémence.

CLEOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en ſœur,
Chacun a ſon objet d'aigreur ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du Roi juſtement l'intéreſſe.
Apprenons par le ſang qu'on aura répandu,
A quels ſouhaits le Ciel a le mieux répondu;
Voici votre Achorée.

* * * * *
* * * *

SCENE

SCENE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORE'E, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

HÉlas! ſur ſon viſage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais préſage.
Ne nous déguiſez rien, parlez ſans me flatter,
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter?

ACHORE'E.

Auſſi-tôt que Céſar eut ſçu la perfidie...

CLEOPATRE.

Ce ne ſont pas ces ſoins que je veux qu'on me die;
Je ſçais qu'il fit trancher & clore ce conduit
Par où ce grand ſecours devoit être introduit,
Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſurer la place
Où Photin a reçu le prix de ſon audace,
Que d'un ſi prompt ſupplice Achillas étonné
S'eſt aiſément ſaiſi du port abandonné,
Que le Roi l'a ſuivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ſes vaiſſeaux teſtoit de gens de guerre,
Que Céſar l'a rejoint; & je ne doute pas
Qu'il n'ait ſçu vaincre encore & punir Achillas.

ACHORE'E.

Oui, Madame, on a vu ſon bonheur ordinaire...

CLEOPATRE.

Dites-moi ſeulement s'il a ſauvé mon frere,

S'il ma tenu promeſſe.

ACHORE'E.

Oui, de tout ſon pouvoir,

CLEOPATRE.

C'eſt-là l'unique point que je voulois ſçavoir.
Madame, vous voyez, les Dieux m'ont écoutée,

CORNELIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez ſur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORE'E.

Il faudroit qu'à nos vœux il eut mieux conſenti.

CLEOPATRE.

Que diſiez-vous naguere, & que viens-je d'entendre ?
Accordez ces diſcours que j'ai peine à comprendre.

ACHORE'E.

Aucuns ordres ni ſoins n'ont pu le ſecourir,
Malgré Céſar & nous il a voulu périr ;
Mais il eſt mort, Madame, avec toutes les marques
Que puiſſent laiſſer d'eux les plus dignes Monarques,
Sa vertu rappellée a ſoutenu ſon rang,
Et ſa perte aux Romains a coûté bien du ſang ;
Il combattoit Antoine avec tant de courage
Qu'il emportoit déjà ſur lui quelque avantage,
Mais l'abord de Céſar a changé le deſtin ;
Auſſi-tôt Achillas ſuit le ſort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant ſon maître.
Le vainqueur crie envain qu'on épargne le Roi,

Ces mots au-lieu d'eſpoir lui donnent de l'effroi ;
Son eſprit alarmé les croit un artifice
Pour réſerver ſa tête à l'affront d'un ſupplice.
Il pouſſe dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le déſeſpoir;
Et ſon cœur emporté par l'erreur qui l'abuſe,
Cherche par-tout la mort que chacun lui refuſe.
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ſes meilleurs ſoldats morts,
Il voit quelques fuyards ſauter dans une barque,
Il s'y jette, & des ſiens qui ſuivent leur Monarque,
D'un ſi grand nombre en foule accablent ce vaiſ-
ſeau,
Que la mer l'engloutit avec tout ſon fardeau.
C'eſt ainſi que ſa mort lui rend toute ſa gloire,
A vous toute l'Egypte, à Céſar la victoire,
Il vous proclame Reine; & bien qu'aucun Romain,
Du ſang que vous pleurez n'ait vu rougir ſa main,
Il nous fait voir à tous un déplaiſir extrême,
Il ſoupire, il gémit: mais le voici lui-même
Qui pourra mieux que moi vous montrer la dou-
leur
Que lui donne du Roi l'invincible malheur.

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

CEſar, tiens-moi parole, & me rends mes galeres,
Achillas & Photin ont reçu leurs ſalaires,
Leur Roi n'a pu jouir de ton cœur adouci,
Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici.
Je n'y ſçaurois plus voir qu'un funeſte rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'au changement du Roi pouſſe un peuple inconſtant;
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'eſt d'y revoir toûjours l'ennemi qui m'oblige.
Laiſſe-moi m'affranchir de cette indignité,
Et ſouffre que ma haine agiſſe en liberté.
A cet empreſſement j'ajoute une requête,
Vois l'urne de Pompée, il y manque ſa tête,
Ne me la retiens plus, c'eſt l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CESAR.

Il eſt juſte, & Céſar eſt tout prêt de vous rendre
Ce reſte où vous avez tant de droit de prétendre;
Mais il eſt juſte auſſi qu'après tant de ſanglots,

A ſes manes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main & la vôtre,
Le venge pleinement de la honte de l'autre,
Que ſon ombre s'appaiſe en voyant notre ennui,
Et qu'une urne plus digne & de vous & de lui,
Après la flamme éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu,
Il verra des autels dreſſés à ſa vertu,
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes.
Pour ces juſtes devoirs je ne veux que demain,
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain,
Faites un peu de force à votre inpatience,
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à notre Rome un ſi digne tréſor,
Portez...

CORNELIE.

Non pas, Céſar, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite & que tes funérailles,
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles;
Et quoiqu'elle la tienne auſſi chere que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, & c'eſt-là que j'eſpére
Que les fils de Pompée, & Caton, & mon pere,
Secondés par l'effort d'un Roi plus généreux,
Ainſi que la juſtice auront le ſort pour eux.
C'eſt-là que tu verras ſur la terre & ſur l'onde
Le débris de Pharſale armer un autre monde,
Et c'eſt-là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des regles,

Qu'ils ſuivent au combat des urnes au-lieu d'aigles,
Et que ce triſte objet porte en leur ſouvenir
Les ſoins de le venger & ceux de te punir.
Tu veux a ce héros rendre un devoir ſuprême,
L'honneur que tu lui rends rejaillit ſur toi-même;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur,
Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.
La perte que j'ai faite eſt trop irréparable,
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable.
A l'égard de mes jours je la ferai durer,
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avouerai pourtant comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon eſtime eſt égale à ma haine,
Que l'une & l'autre eſt juſte, & montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir;
Que l'une eſt généreuſe & l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée.
Tu vois que ta vertu qu'envain on veut trahir,
Me force de priſer ce que je dois haïr;
Juge ainſi de la haine où mon devoir me lie,
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au ſortir de ces lieux
Soulever contre toi les hommes & les Dieux,
Ces Dieux qui t'ont flatté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger,
Ils connoîtront leur faute, & le voudront venger.
Mon zele a leur refus aidé de ſa mémoire,
Te ſçaura bien ſans eux arracher la victoire;
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu,

Cléopatre fera ce que je n'aurai pu.
Je ſçais quelle eſt ta flamme & quelles ſont ſes forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouſer,
Rome n'a point de loix que tu n'oſes briſer:
Mais ſçache auſſi qu'alors la jeuneſſe Romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une Reine,
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront ſur ton ſang leurs avis dédaignés.
J'empêche ta ruine empêchant tes careſſes,
Adieu. J'attends demain l'effet de tes promeſſes.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION.

CLEOPATRE.

PLutôt qu'à ces périls je vous puiſſe expoſer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut cauſer,
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre,
Le mien ſera trop grand, & je n'en veux point d'autre,
Indigne que je ſuis d'un Céſar pour époux,
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous.

CESAR.

Reine, ces vains projets ſont le ſeul avantage
Qu'un grand cœur impuiſſant a du Ciel en partage,
Comme il a peu de force, il a beaucoup de ſoins,

Et s'il le pouvoit faire, il ſouhaiteroit moins.
Les Dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en ſeront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne ſur vos douleurs
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs,
Et que votre bonté ſenſible à ma priere,
Pour un fidele amant oublie un mauvais frere.
On aura pu vous dire avec quel déplaiſir
J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des panniques terreurs qui l'avoient pu ſurprendre ;
Il s'eſt de mes bontés juſqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre, il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
Tant de ſoins de vous rendre entiere obéiſſance,
Il n'ait pu toutefois en ces événemens,
Obéir au premier de vos commandemens!
Prenez-vous-en au Ciel dont les ordres ſublimes,
Malgré tous nos efforts, ſçavent punir les crimes,
Sa rigueur envers lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLEOPATRE.

Je ſçais que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuſer que les Dieux & lui-même;
Mais comme il eſt, Seigneur, de la fatalité ;
Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité,
Ne vous offenſez pas ſi cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,

Et ſi voyant ſa mort dûe à ſa trahiſon,
Je donne à la nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-tôt à mon cœur mon ſang ne le reproche,
J'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret,
Et ne puis remonter au trône ſans regret.

SCENE VI. & Derniere.

CLEOPATRE, CESAR, ANTOINE, LEPIDE, ACHORE'E.

ACHORE'E.

UN grand peuple, Seigneur, dont cette cour eſt pleine,
Par des cris redoublés demande à voir ſa Reine,
Et tout impatient déjà ſe plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien ſi précieux.

CESAR.

Ne lui refuſons plus le bonheur qu'il deſire,
Princeſſe, allons par-là commencer votre Empire,
Faſſe le juſte Ciel, propice à mes deſirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos ſoupirs,
Et puiſſent ne laiſſer dedans votre penſée
Que l'image des traits dont mon ame eſt bleſſée.
Cependant qu'à l'envi ma ſuite & votre cour

Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une & l'autre occupée,
Couronne Cléopatre, & m'appaiſe Pompée,
Eleve à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des reſpects immortels.

FIN.

ARMINIUS

TRAGÉDIE.

Par Monsieur CAMPISTRON.

ACTEURS.

VARUS, *Gouverneur de la Germanie, pour Auguſte.*

SEGESTE, *Prince des Gattes.*

ARMINIUS, *Prince des Cheruſques, acordé à Iſmenie.*

SIGISMOND, *Fils de Segeſte, accordé avec Polixene.*

ISMENIE, *Fille de Segeſte.*

POLIXENE, *Sœur d'Arminius.*

BARSINE, *Confidente d'Iſmenie.*

TULLUS, *Confident de Varus.*

SUNNON, *Capitaine des Gardes de Segeſte.*

SINORIX.

Suite.

La Scene eſt dans le Camp de Varus, près les Forêts de Teutberg, dans les Tentes de Segeſte..

ARMINIUS

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.

OUi, Sunnon, je le veux: je l'attens de ton zele;
Parle, trace à mes yeux la peinture fidele
Des ſentimens divers du Peuple & des Soldats.

SUNNON.

Seigneur...

SEGESTE.

Parle, te dis-je, & ne me flatte pas.
Je ſais que le Traité que je viens de conclure,

De la plupart des miens excite le murmure;
Qué ne pénétrant point dans mes juſtes deſſeins,
On me voit à regret dans le Camp des Romains.
Je le ſais, dis le reſte, il ne me faut rien taire.

SUNNON.

Puiſque vous m'ordonnez, Seigneur, d'être ſincere,
Je ne vous céle point que de ce changement,
Les Peuples étonnés cherchent le fondement.
Quoi, Segeſte, dit-on, par qui la Germanie,
Juſqu'ici des Romains brava la tyrannie,
Qui de flots de leur ſang couvrit nos champs vingt fois,
Qui fit trembler le Tibre au bruit de ſes exploits,
Ce Segeſte aujourd'hui peut étouffer ſa haine,
Et mêler ſes Drapeaux avec l'Aigle Romaine?

SEGESTE.

Je fais plus. Du Sénat je brigue la faveur;
Son eſtime eſt pour moi le comble du bonheur;
Et c'eſt avec plaiſir que j'entens qu'il me nomme
Allié de l'Empire, & Citoyen de Rome:
Je regarde ces noms comme un illuſtre prix.
Toi-même à ce diſcours tu me parois ſurpris:
Mais apprens les raiſons de ce qu'on m'a vu faire,
Et ne condamne plus une paix néceſſaire.
Les Dieux me ſont témoins que dans tous mes deſſeins,
Me propoſant pour but le ſalut des Germains,
Sans regarder jamais ma grandeur ni ma gloire,
J'ai combattu pour eux, & cherché la victoire.
Pendant plus de vingt ans, par un heureux effort,
Entre l'Empire & moi j'ai ſuſpendu le ſort:

Mais dans ce même tems Rome étoit occupée
A la perte d'Antoine, ou du jeune Pompée;
Et ſes Chefs, diviſez par leurs propres fureurs;
Nous laiſſoient aiſément reculer nos malheurs.
Maintenant que par-tout regne une Paix profonde,
Qu'Auguſte ſous ſes loix fait trembler tout le monde,
Devois-je attendre ici qu'il raſſemblat ſur nous
Tout l'effort, tous les traits de ſon vaſte courroux?
J'ai cru devoir céder, puiſqu'un léger hommage
M'aſſuroit le repos, & détournoit l'orage.
Ce n'eſt pas que ſouvent un reſte de fierté
Ne m'ait preſque contraint de rompre le traité:
Mais de mille Héros la perte encore éclate;
Et qu'ont fait contre Rome, Annibal, Mithridate,
Nicomede, Pyrrhus, tant d'autres Rois fameux?
Etois-je plus puiſſant, étois je plus heureux?
J'ai ſauvé mes Etats en finiſſant la guerre;
Et quand je me ſoumets avec toute la terre,
J'obéis aux décrets des Dieux & du deſtin,
Qui veulent que tout céde à l'Empire Romain.

SUNNON.

Je crois de cette paix les cauſes légitimes;
Des Princes vos voiſins vous ſuivez les maximes:
Cependant ſi je puis en vous obéiſſant,
Vous oppoſer, Seigneur, un interêt puiſſant,
J'oſerai dire encor qu'une immortelle gloire
Auroit à l'avenir tranſmis votre mémoire,
Si voyant l'Univers par les Romains dompté,
Vous ſeul aviez joui de votre liberté.
Pour abattre l'orgueil & le pouvoir de Rome,

Peut-être ne faut-il que le bras d'un ſeul homme.
Vous l'avez dit cent fois. Eh ! qui pouvoit, Seigneur,
Prétendre mieux que vous à ce ſuprême honneur ?
Rome s'aſſure envain ſur la foi des Oracles,
Les mortels quelquefois y mettent des obſtacles ;
Ils relevent un Trône, un Etat abattu,
Et font changer les Dieux à force de vertu.
Mais ſans développer un ſi profond myſtere,
Arminius croit-il ce traité ſalutaire ?
Votre amitié confond vos droits avec les ſiens,
Vous l'allez confirmer par de plus forts liens ;
Bien-tôt en épouſant la Princeſſe Iſmenie,
Il verra ſa famille avec la vôtre unie ;
On dit que cet Hymen ſi long-tems différé,
A ſon retour ici doit être célébré :
Déja tous nos Soldats en préparent la Fête ;
Déja chacun s'attend . . .

SEGESTE.

C'eſt envain qu'on l'apprête.
Cependant garde-toi de parler déſormais
D'un Hymen que les Dieux ont rompu pour jamais.

SUNNON.

Ciel ! Qu'entens-je, Seigneur ? Qui peut être la cauſe . . .

SEGESTE.

Un obſtacle invincible à cet Hymen s'oppoſe.
Je le romps à regret ; je plains Arminius :
Mais enfin j'ai promis Iſmenie à Varus.
Le rang de Gouverneur de ces vaſtes Provinces,
Eleve ce Romain au deſſus de nos Princes ;

Il

Il adore ma fille, & ſon cœur amoureux
Me preſſe chaque jour de les unir tous deux.
Je m'y ſuis engagé; ma parole eſt donnée.

SUNNON.

A ce diſcours, mon ame interdite, étonnée,
De ſoupçons différens ſe laiſſant agiter,
Ne ſait auquel, Seigneur, elle doit s'arrêter.
Eh quoi! par votre choix, dès ſa tendre jeuneſſe
Arminius reçut la foi de la Princeſſe,
Il lui donna la ſienne; & juſques à ce jour
Vous-même avez pris ſoin de nourrir leur amour.
De ce grand changement que faut-il que je penſe?
Croirai-je qu'oubliant une longue alliance,
Par des conſeils flatteurs réglant tous vos deſ-
ſeins,
Vous ſacrifiez tout au pouvoir des Romains?
Pardonnez-moi, Seigneur: mais, Dieux! que
puis-je croire?
Quel ſujet...

SEGESTE.

Ne crois rien de funeſte à ma gloire.
Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le ſeul Arminius en doit être blâmé.
Juges-en. Au moment que l'on m'eut fait enten-
dre
Qu'aux faveurs de Céſar j'avois droit de prétendre,
Sans vouloir ſéparer nos communs intérêts,
J'exigeai que ce Prince entrat dans cette paix;
Je dépêchai vers lui. Je crus qu'en diligence
Il viendroit confirmer cette auguſte Alliance;
Il différa pourtant: Je preſſai; mais envain.
J'ignore s'il revient, s'il s'arrête en chemin;

Mais pendant quatre mois ſans daigner me répondre,
Par ſes retardemens je me ſuis vu confondre.
Les Romains me preſſoient, & j'étois menacé
De voir rompre ſans fruit le traité commencé;
Je l'ai conclu tout ſeul; & ma Fille eſt le gage
Qui de cette union doit aſſurer l'ouvrage.
Le Prince m'a quitté, j'ai fait ma paix ſans lui,
Je ne m'en repens pas. On m'apprend aujourd'hui
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon Sang, mes Amis, ma Patrie;
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vends la Germanie à l'Empereur Romain,
Et je deviens ſuſpect, par ce lâche artifice,
Aux Peuples que mes ſoins ſauvent du précipice.
Je ſuis même averti qu'il conſpire en ſecret.
S'il arrive en ce Camp, il ſe perd; c'en eſt fait.
S'il trame les projets que l'on m'a fait entendre,
De le faire punir je ne puis me défendre.
Je t'avouerai bien plus. Je crois que ſans douleur
Je livrerois ce Prince à ſon dernier malheur.
Sa fortune, ſon nom, la gloire de ſa vie,
Ont verſé dans mon cœur une ſecrete envie
Qui me force à rougir de voir entre ſes mains
Le pouvoir que j'avois jadis ſur les Germains.
Cependant quel que ſoit l'intérêt qui me preſſe,
Sa franchiſe, ſon rang, ſa vertu, ſa jeuneſſe,
Le ſoin de mon honneur, un reſte de pitié,
Enfin le ſouvenir d'une longue amitié,
Me porteroient peut-être à prendre ſa défenſe:
Mais je crains des Romains la haine & la vengeance.

Je voudrois que ce Prince inſpiré par les Dieux,
Bien loin de s'approcher s'éloignat de ces lieux.
Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

SUNNON.

Ah, Seigneur! ſur ſes jours voudroit-on entreprendre?
Il ſe confie à vous, vous l'appellez: Eh quoi?
Vous verroit on pour lui violer votre foi?
Laiſſeriez-vous? ...

SEGESTE.

Varus dans ce Camp eſt le maître:
Arminius ſe perd s'il oſe ici paroître;
A moins que des Romains déſarmant le courroux,
Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux.
Mais le ſoin de ſon ſort me cauſe peu de peine;
Ma fille ſeule, helas! m'inquiéte & me gêne.
Je viens de la mander; je l'attens en ces lieux;
Elle vient; laiſſe nous. Que lui dirai-je, ô Dieux!

SCENE II.

SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

DE votre part, Seigneur, on eſt venu me dire
Que vous aviez ici quelque ordre à me preſcrire:
J'ai d'abord vers ces lieux précipité mes pas:
Que voulez-vous, Seigneur?

SEGESTE.

Ce que je veux ? Hélas !
Que ne puis-je à jamais, ma Fille, vous le taire !

ISMENIE.

Vous ſoupirez, Seigneur, Ciel ! quel eſt ce myſtere ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plongé,
Et ce n'eſt que pour vous que je ſuis affligé.

ISMENIE.

Pour moi ? grands Dieux ! Serois-je aſſez infortunée
Pour troubler le bonheur de votre deſtinée ?
Qu'ai-je pu faire ? helas ! quel crime ai-je commis ?

SEGESTE.

Je ne vous blâme point. Les deſtins ennemis
Vous demandent, ma Fille, un cruel ſacrifice,
Et de votre douleur me rendent le complice ;
Ils contraignent ma main de vous porter les coups.

ISMENIE.

Comment ?

SEGESTE.

Vous l'entendrez ; ſur-tout, conſultez-vous.
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous votre cœur conſtant, inébranlable ?
Répondez-moi.

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir,
Sans foibleſſe au trépas vous me verrez m'offrir.
Votre Fille en mourant aura ſoin de ſa gloire,
Et ne laiſſera point une indigne mémoire.
Expliquez-vous ; le Ciel a-t-il juré ma mort ?

SEGESTE.

Non, vos jours ne ſont point pourſuivis par le ſort;
Mais quand ſes dures loix vous auroient condamnée,
Croyez-vous que mon cœur vous eut abandonnée?

ISMENIE.

Quel eſt donc cet effort?

SEGESTE.

Souvenez-vous au moins
Quels ont été pour vous mon amour & mes ſoins;
Songez que de vos maux j'ai frémi par avance,
Et que vous me devez entiere obéiſſance.
Je crois par ce diſcours vous devoir préparer
Au ſecret que je vais enfin vous déclarer.
Dès vos plus jeunes ans vous eſpérez, ma Fille,
De voir Arminius entrer dans ma Famille:
Cependant à ce Prince il ne faut plus penſer.

ISMENIE.

Ah! quel projet, Seigneur, venez-vous m'annoncer?
Dans quel tems...

SEGESTE.

Je vous plains; comme vous, je ſoupire:
Mais Rome le défend, je ne puis l'en dédire.
D'autres raiſons encor s'oppoſent à vos vœux,
Et me forcent de rompre un Hymen malheureux.

ISMENIE.

De ce coup imprévu juſtement confondue,
Dieux! quelle horreur je ſens dans mon âme éperdue!
Ah! Seigneur, pardonnez dans cet te extrêmité

Si j'oſe m'expliquer avec ſincérité.
Votre bonté pour moi banniſſant la contrainte,
M'a permis de tout tems de vous parler ſans crainte.
Vous diſiez que le ſort n'attaquoit point mes jours.
Eh! cet arrêt funeſte en termine le cours...

SEGESTE.

Qu'entens-je? vous cédez à l'ardeur qui vous preſſe?
Ma Fille s'abandonne à toute ſa foibleſſe,
Quoi? loin de m'obéir, votre devoir trahi...

ISMENIE.

Eh! mon malheur ne vient que d'avoir obéi.
Arminius courant de victoire en victoire,
Envain pour m'enflammer faiſoit parler ſa gloire:
Ses ſoins pour moi, ſes feux & ſes heureux combats
Lui gagnoient mon eſtime, & ne m'engageoient pas.
Souvenez-vous, Seigneur, que vous vintes vous-même
Joindre à ſes vœux ardens votre pouvoir ſuprême;
Et par les juſtes droits que vous avez ſur moi,
A ce jeune Héros vous promites ma foi;
J'obéis ſans effort: cet ordre légitime
Fit alors ſuccéder la tendreſſe à l'eſtime:
Mais pourrai-je étouffer, Seigneur, ſans déſeſpoir,
Des feux qu'ont allumé l'eſtime & le devoir?

SEGESTE.

Recevez mieux des loix preſcrites par un pere;
Et bien loin de frémir d'un effort néceſſaire,
Montrez...

ISMENIE.

C'en eſt donc fait! & vous ne penſez plus
A vos engagemens avec Arminius;
Vous avez oublié qu'avec mon Hyménée,
A mon Frere, ſa Sœur fut auſſi deſtinée.
Des yeux de Polixene il a ſenti les coups.
Elle vient en ces lieux le prendre pour Epoux.
Verra-t-elle?...

SEGESTE.

Je ſais que Sigiſmond l'adore:
Mais il faut qu'il immole un feu que Rome abhorre;
Et mon Fils par Céſar fait Chevalier Romain,
Ne peut ſans ſon aveu diſpoſer de ſa main.
Mais ne penſons qu'à vous. Ce que je viens de dire
N'eſt pas la ſeule loi que je dois vous preſcrire,
Et vous devez encore...

ISMENIE.

Eh! que dois-je, Seigneur?
Quoi, ne ſuffit-il pas de bannir de mon cœur...

SEGESTE.

Non, il ne ſuffit pas, & vous l'allez apprendre.
C'eſt peu pour vous de rompre une union ſi tendre,
Il faut encor ſentir en faveur de Varus,
Tout ce que votre cœur ſent pour Arminius.
Ce Romain déſormais ne ſonge qu'à vous plaire;
Voilà l'Epoux enfin que vous deſtine un Pere.
Fuiez Arminius; & pour mieux m'obéir,
Portez-vous, s'il le faut, juſques à le haïr.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juſte murmure

Qui s'éleve en mon cœur contre une loi ſi dure.
Quoi donc ? vous prétendez forcer des ſentimens
Qu'ont aſſuré vos ſoins, l'habitude & le tems ?
Dès que j'ouvris les yeux, vos diſcours, votre zele
M'inſpirerent pour Rome une haine immortelle ;
Et moi, pour ſatisfaire à vos premiers deſſeins,
Aimant Arminius, j'ai haï les Romains.
Seigneur, c'eſt bien aſſez de contraindre mon ame
De s'attacher ſans ceſſe à combattre ma flamme ;
De perdre pour jamais un légitime eſpoir
Que j'avois trop conçu ſur la foi du devoir :
Daignez vous contenter de cette obéiſſance ;
Ne forcez point mon cœur à plus de violence ;
Et croyez que c'eſt trop de vouloir en un jour
Changer l'amour en haine, & la haine en amour.

SEGESTE.

Pour vous faire obéir à cette loi ſi dure,
D'un effort généreux votre vertu m'aſſure.
Varus vient. Vous ſavez quel eſt votre devoir.
Préparez-vous, ma Fille, à le bien recevoir.

ISMENIE.

Quelle gêne !

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

SEGESTE.

JE viens d'annoncer à ma Fille
L'honneur dont votre Amour veut combler ma Famille ;

Seigneur, elle eſt toûjours prête à ſubir mes loix;
Ses plus tendres deſirs ſe réglent par mon choix.
Vous pouvez ſans contrainte expliquer votre flâme.
Je vous laiſſe, Seigneur.

SCENE IV.

VARUS, ISMENIE, BARSINE.

VARUS.

VOus vous troublez, Madame;
J'en connois les raiſons; on veut vous arracher
Un Amant dès l'enfance à vos deſirs ſi cher,
Un Amant ſi long-tems avoué par un Pere,
Jeune, charmant, enfin trop digne de vous plaire.
Mais c'eſt peu: l'on vous offre encor un autre Epoux
Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous.
Je ſerai le premier à me rendre juſtice;
Mes ſoupirs ſont pour vous un triſte ſacrifice:
Un Amant tel que moi ne doit point ſe flatter.
D'autres s'attacheroient à vous repréſenter,
Traçant de leurs travaux une brillante hiſtoire,
Qu'un front ne vieillit point environné de gloire,
Qu'un long amas d'honneur, des exploits éclatans
Réparent quelquefois les injures des ans;
Que c'eſt même à vos yeux un plus grand avantage

De charger de vos fers un captif de mon âge,
Et d'embraſer un cœur que les ans, la raiſon
Sembloient devoir ſauver de ce fatal poiſon.
Cependant aujourd'hui je ne veux point, Madame,
Prêter auprès de vous ces ſecours à ma flamme.
Je ſais que dans un cœur plein de ſa paſſion,
De ſemblables diſcours font peu d'impreſſion:
Mais je crois qu'à mes vœux votre ame inacceſſible,
Au bonheur des Germains ſe montrera ſenſible;
Que le juſte deſir d'aſſurer pour jamais
A votre Pere, aux ſiens, l'abondance & la paix,
A l'offre de ma main vous rendra moins contraire:
C'eſt par là ſeulement que je prétens vous plaire.
Faites pour la Patrie, en donnant votre foi,
Ce que je n'oſe encor vous demander pour moi.

ISMENIE.

Hélas! puis je, Seigneur?...

VARUS.

Non, arrêtez, Madame;
Et ſuſpendez encor le deſtin de ma flamme.
Avant que me l'apprendre, attendez pour le moins
Que mes profonds reſpects, que le tems, que mes ſoins,
Que mes ſinceres vœux, mes ardens ſacrifices
Puiſſent de mon Rival balancer les ſervices.
Sur-tout ne craignez point que j'aille contre vous
Solliciter un Pere, allumer ſon courroux.
Je ne veux employer ſa puiſſance abſolue
Qu'à me faire accorder l'honneur de votre vue;

Et je vais déformais borner tous mes plaiſirs
A prévenir vos vœux & vos moindres deſirs.
Des graces de Céſar j'ai comblé votre Pere;
Et des bienfaits nouveaux vont chercher votre Frere:
Tout vous retracera mon amour, mes tranſports.
Vous pourrez ſur mon ſort vous expliquer alors.
Adieu, Madame.

SCENE V.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

O Coup! ô diſgrace imprévue!
Malheureuſe!

BARSINE.

Quoi donc?

ISMENIE.

Ma mort eſt réſolue.
Mon Pere me condamne, il m'ôte Arminius.
Barſine, c'eſt vouloir que je ne vive plus.
Pere injuſte! pourquoi tyranniſer ma vie?
Puis-je aimer ou haïr au gré de votre envie?
Ne concevez-vous point, en m'impoſant ces loix,
Qu'un cœur comme le mien ne ſe rend qu'une fois?
Déplorables effets de l'amitié Romaine!
Périſſe Rome, objet trop digne de ma haine.
Toi, cher Arminius, qu'on arrache à ma foi,

Tu ſais que je ne vis qu'autant que je te vois!
Reçois de mon amour mes jours que je t'immole:
Mais fuis loin de ces lieux, écarte-toi, cours, vole.
Si toûjours à te voir j'ai borné mes ſouhaits,
Maintenant je les borne à ne te voir jamais.
Viendrois-tu dans ce Camp pour ſervir de victime
Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime!
C'eſt le dernier malheur que j'aie à redouter,
Courons, hazardons tout afin de l'éviter.
Faiſons partir vers lui quelque ami plein de zele.
Viens, Barſine.

SCENE VI.

ISMENIE, BARSINE, SINORIX.

SINORIX.

APprenez une heureuſe nouvelle,
Madame; Arminius va paroître à vos yeux;
Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux.
Sigiſmond s'avançant dans la forêt prochaine,
Eſt allé hors du Camp recevoir Polixene,
Que le Prince ſon Frere a voulu devancer.
J'ai cru que je devois venir vous l'annoncer,
Pour être le premier à vous marquer mon zele.
Madame, en d'autres lieux mon devoir me rappelle;
J'y cours.

SCENE VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

QU'ai-je entendu? Dans quel tems, juſtes Dieux!
Allez vous préſenter mon amant à mes yeux?
Quels malheurs, quels combats, quel ſpectacle barbare
Ce funeſte retour aujourd'hui me prépare?
De quel œil ſe verront mon Pere & mon Amant?
Ah! pouvois-je prévoir cet affreux changement?
Juſqu'ici les Deſtins propices & fideles
Marquoient tous mes momens par des faveurs nouvelles:
Mais dans un ſeul inſtant leurs tyranniques loix
Ont fait tomber ſur moi tous les maux à la fois.
Je reſſens en un jour plus d'ennuis, plus d'alarmes
Qu'en dix ans de bonheur je n'ai trouvé de charmes.
C'en eſt trop, juſtes Dieux! & ſi votre rigueur
Condamnoit les tranſports d'une innocente ardeur,
Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des ſenſibles douceurs d'aimer & d'être aimée,
Helas! pour me punir n'étoit-ce point aſſez
D'égaler mes douleurs à mes plaiſirs paſſés!

Digitized by Google

BARSINE.

Ah! Madame, eſpérez...

ISMENIE.

Que veux-tu que j'eſpére?
Tu le vois mieux que moi, tout me devient contraire.
Mais c'eſt trop m'attendrir. Mes ſoupirs & mes pleurs
M'arrêtent en ces lieux ſans parer mes malheurs.
Courons donc à mon Frere apprendre ma diſgrace:
Il m'aime; un ſort pareil aujourd'hui le menace.
Cherchons-le; puiſſions-nous accorder en ce jour
Les devoirs oppoſés du ſang & de l'amour!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

QUe fait Arminius? dis, l'as-tu vu, Barſine?
Attendra-t-il ici le ſort qu'on lui deſtine?
De ces lieux ennemis ne veut-il point ſortir?

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut conſentir.
Envain de votre part, à vos ordres fidele,
J'ai peint votre douleur, votre crainte mortelle;

Envain à ce héros j'ai prédit, j'ai tracé
Les périls, les malheurs dont il eſt menacé:
Conſtant dans ſes projets, & toûjours intrépide,
Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide,
Et croit que de Segeſte ayant reçu la foi,
Il peut paroître ici ſans danger, ſans effroi,
Qu'on reſpecte toûjours, pendant même la guerre,
Ce fameux droit des gens ſaint par toute la terre:
Mais à l'heureux Ceſar dût il être immolé,
Il ne veut point partir ſans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Hélas! à quels tourmens ſa fermeté m'expoſe!
Il périra, Barſine, & j'en ſerai la cauſe.
Vas, retourne vers lui; qu'il parte en ce moment.
Je le veux, je l'ordonne; & s'il m'aime ardemment,
De ſon amour pour moi, la marque la plus chere
C'eſt de fuir les Romains, & Varus, & mon Pere.
Qu'il ne s'obſtine plus à demeurer ici,
Cours, redouble tes pas.

BARSINE.

Madame, le voici.

SCENE II.

ARMINIUS, ISMENIE, BARSINE.

ARMINIUS.

MAdame, malgré vous, malgré votre défenſe,

J'oſe juſqu'en ces lieux chercher votre préſence.
Quand Segeſte s'obſtine à me manquer de foi,
Je viens voir ſi ſa Fille eſt plus juſte pour moi:
Enfin, pour diſpoſer de ma funeſte vie,
Je viens lire mon ſort dans les yeux d'Iſmenie.
S'ils peuvent ſans regret conſentir à me voir,
Je n'abandonne point un légitime eſpoir:
S'ils daignent me montrer leur tendreſſe ordinaire,
Envain à mon amour tout le reſte eſt contraire,
Mais ſi d'intelligence avec mes ennemis,
Ils détruiſent l'eſpoir qu'ils m'ont toûjours permis;
Sans laiſſer aux Romains le ſoin de me pourſuivre,
Madame, avec plaiſir je vais ceſſer de vivre.

ISMENIE.

Dans un tems moins cruel, vous le ſavez, Seigneur,
J'aurois à vous revoir borné tout mon bonheur:
Mais, hélas! la douceur d'une ſi chere vue,
Par une juſte crainte eſt ici ſuſpendue.
Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,
Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux;
Où de votre Rival la puiſſance m'alarme;
Où pour vous perdre enfin, tout conſpire, tout s'arme.
Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas?
Que venez-vous chercher?

ARMINIUS.

Ne le ſavez vous pas?
Abſent depuis ſix mois de tout ce que j'adore,
J'ai

J'ai volé vers ce Camp, plein d'amour & d'eſpoir.
Eh! qui jamais, Madame, auroit oſé prévoir
Le funeſte deſſein qu'à formé votre Pere?
Je ſavois qu'engagé dans un Parti contraire,
Ce Prince s'étoit joint avec mes Ennemis:
Mais devois je penſer, qu'indignement ſoumis,
Il n'eut point conſervé des droits ſur une armée
A vaincre les Romains long-tems accoutumée?
Qu'il reconnut ici Varus pour Souverain,
Et voulut vous forcer de lui donner la main?
Pouvois-je ſoupçonner...

ISMENIE.

Oui, vous deviez tout croire
Des fureurs des Romais jaloux de votre gloire,
Et ne deviez-vous pas ſur-tout vous défier
D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer?
Faloit-il s'expoſer à la pourſuite injuſte...

ARMINIUS.

Eh! Madame, l'Amour raiſonne-t-il ſi juſte?
J'eſpérois, & j'eſpére encore en ce moment,
De ramener Segeſte à ſon premier ſerment.
Vous le voyez; ce Prince évite mes approches;
Il ne ſoutiendra point ma vue & mes reproches;
Raſſurons-nous: bien-tôt, par un effort heureux...

ISMENIE.

Hélas! Seigneur, ceſſons de nous tromper tous deux.
Envain vous vous flattez de regagner mon Pere:
Mais quand il changeroit, que prétendez-vous faire?
Seul contre les Romains armés contre vos jours;
Sans forces, ſans ſoldats...

ARMINIUS.

Nous aurons du ſecours.
Oui, Madame, apprenez que toute mon armée,
Dans les bois de Teutberg par mon ordre enfermée,
Prête à tout entreprendre en ce même moment,
N'attend que ma préſence & mon commandement.
En divers petits corps ces troupes diviſées,
Ont fait dans nos Etats cent marches oppoſées:
Et paſſant par des lieux inconnus aux Romains,
Dans les eaux, dans les bois ſe traçant des chemins,
Après trois mois de ſoins, de périls, & de peines,
Se ſont jointes enfin dans les forêts prochaines.
Madame, tout eſt prêt à marcher ſous ma loi,
Votre frere conſpire, & s'unit avec moi.
Je viens de lui parler: il ne voit qu'avec peine
Segeſte adorateur de la grandeur Romaine,
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux
Refuſe Polixene à ſon cœur amoureux.
Un intérêt commun dans mes deſſeins l'engage;
Et nous allons tous deux...

ISMENIE.

Ah! quittez ce langage.
Un ſeul mot peut vous perdre, & ces funeſtes lieux,
Pour obſerver vos pas ont peut-être des yeux.
Ne vous aſſurez point ſur votre Rang ſuprême.
Segeſte prévenu, Seigneur, n'eſt plus le même;
Il ne connoît que Rome; & les droits les plus ſaints,

Contre elle dans ſon cœur n'ont que des titres vains.
Cher Prince, épargnez-moi les tourmens que j'endure.
Fuiez ce camp fatal; l'Amour vous en conjure.
Le plaiſir que je ſens tandis que je vous vois,
Céde à votre péril qui me glace d'effroi.
Partez, je vous l'ordonne, & ne puis m'en défendre.
Les larmes que m'arrache un intérêt ſi tendre,
Prince, tant de ſoupirs ne vous font que trop voir
Que votre cœur faiſoit ma joie & mon eſpoir;
Et je vous perds auſſi, dans ma douleur profonde
Je ne compte pour rien tout le reſte du monde;
Tout eſt perdu pour moi. Si pourtant, déſormais
Je puis juſqu'à la mort former quelques ſouhaits,
Je demande à l'amour qu'il conſerve en votre ame
L'éternel ſouvenir du feu qui nous enflamme;
Que tandis que je vais vous tout ſacrifier,
Il vous empêche au moins, Prince, de m'oublier;
Non juſqu'à vous cauſer un ſupplice trop rude,
C'eſt aſſez qu'il vous donne un peu d'inquiétude;
Hélas! ce n'eſt pas trop. Allez, quittez ces lieux;
Dans ce dernier ſoupir, recevez mes adieux.

ARMINIUS.

Non, je ne reçois point un adieu ſi funeſte.
S'il faut vous perdre, hélas! que m'importe du reſte?
Madame, quelque ſort qui me ſoit préparé,
Je dois l'attendre ici d'un viſage aſſuré.
Voulez-vous que montrant une indigne foibleſſe,
J'aille loin de vos yeux expirer de triſteſſe?

Vous livrer à Varus? Ah! s'il me faut mourir,
Que ce ſoit pour la gloire, & pour vous conquérir.
Quel ordre! quel départ! Dieux! quand je l'enviſage,
Je frémis, & je ſens chanceler mon courage.
Quoi? j'irois, pour ſauver de miſérables jours,
Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le cours,
Errer déſéſperé de contrée en contrée,
Et portant dans mon cœur votre image adorée,
Sans ceſſe dévoré d'inutiles ſouhaits,
Vous chercher en tous lieux, & ne vous voir jamais?
Quoi? j'irois loin de vous languir ſans eſpérance,
Sans trouver un moment d'intervalle à l'abſence;
Tandis que mon Rival, content, favoriſé,
Jouiroit du bonheur qu'on m'auroit refuſé?
M'en préſerve le Ciel; qu'ici plutôt je meure:
Vivre dans ces horreurs, c'eſt mourir à toute heure.
Vous le connoiſſez trop; retenez donc vos pleurs;
Epargnons nous tous deux d'inutiles douleurs.
Laiſſez-moi voir Segeſte, il doit ici ſe rendre;
Je vais frapper ſon cœur par l'endroit le plus tendre;
Je vais l'encourager, rappeller à ſes yeux
Sa parole, ſon ſang, ſes exploits glorieux.
Il ſe rendra peut-être, & me fera juſtice.
Mais, dût-il de mon ſang hâter le ſacrifice,
Fidele à mon amour, fidele à mon pays,
L'un & l'autre par moi ne ſeront point trahis.
Que Segeſte en fureur s'arme contre ma vie,
Je n'aime fortement que vous, & ma patrie.
J'en atteſte les Dieux: le coup me ſera doux,

Qui me fera périr & pour elle, & pour vous.

ISMENIE.

Hélas! à quels malheurs. Mais j'apperçois mon Pere.
Ah! Prince, gardez-vous d'allumer ſa colere.
Sur-tout ſouvenez vous durant votre entretien,
Qu'aujourd'hui votre ſort décidera du mien.
Adieu.

ARMINIUS, *appercevant Segeſte.*

Fais moi fléchir ce courage barbare,
O Ciel!

SCENE III.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON, SINORIX.

SEGESTE, *à Sunnon, & à Sinorix.*

AM'obéir, Gardes, qu'on ſe prépare;
Exécutez mon ordre, & ne balancez pas;
Cependant laiſſez-moi, ne ſuivez point mes pas.

SCENE IV.

SEGESTE, ARMINIUS, *aſſis.*

ARMINIUS.

ENfin je vous rejoins après ſix mois d'abſence,
Seigneur; le ſort répond à mon impatience.

Je n'avois pas penſé que juſques à ce jour
Il dût auprès de vous reculer mon retour:
Mais depuis ces forêts où l'Elbe prend ſa ſource,
Tant d'obſtacles divers ont retardé ma courſe
Que, malgré mes efforts & mon empreſſement,
Je n'ai pu l'avancer, Seigneur, d'un ſeul moment.

SEGESTE.

Seigneur, de vos deſſeins vous ſeul êtes le maître,
Et pour vos interêts vous avez cru peut-être
Qu'il falloit négliger mes utiles avis:
Mais tout autre que vous les auroit mieux ſuivis.
Je n'examine point quelle raiſon puiſſante
Vous a fait refuſer une paix importante;
Cependant, je l'avoue, après vos longs refus,
Segeſte dans ce Camp ne vous attendoit plus.

ARMINIUS.

Vous ne m'attendiez plus! O Ciel! pouviez-vous croire
Qu'un ſerment ſolemnel ſortit de ma mémoire?
Que je puſſe le rompre, & vous manquer de foi?
Mais, vous juſtifiez l'état où je vous vois.
Quel vous laiſſai-je, hélas! quel aujourd'hui vous êtes!
Ma raiſon ſe confond, a voir ce que vous faites.
Segeſte, ce Héros que nous admirons tous,
Dont la valeur, le nom, faiſoit tant de jaloux,
Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illuſtres
Qu'il avoit moiſſonnés pendant plus de ſix luſtres.
Vit-on jamais, grands Dieux! un ſemblable retour,
Et nos neveux, Seigneur, le croiront ils un jour?

SEGESTE.

De tout ce que j'ai fait j'ai peſé l'importance,

Seigneur, & j'ai ſuivi les loix de la prudence.
Ce ſont des changemens où les Princes, les Rois
Se portent par raiſon plutôt que par leur choix.
Ils conſidérent peu quel ſerment les engage;
Ils conſultent leur foi moins que leur avantage,
Et réglant leur parole aux caprices du ſort,
Fléchiſſent ſous les loix qu'impoſe le plus fort.
Ces maximes d'Etat n'ont rien qui déshonore,
Et ſi vous l'ignorez, vous êtes jeune encore,
Vous l'apprendrez, Seigneur; & peut-être qu'un jour
Vous vous en ſervirez vous-même à votre tour.

ARMINIUS.

Ah! pour me détourner de ce funeſte exemple,
Il ſuffit qu'aujourd'hui, Seigneur, je vous contemple.
Où ſont tous vos emplois, votre Cour, vos grandeurs,
On vous commande ici, vous commandiez ailleurs;
Vous faiſiez le deſtin de toutes nos Provinces;
Vous ſerviez de modele à nos Chefs, à nos Princes;
Vous êtiez aimé, craint, renommé, ſouverain;
Vous n'êtes aujourd'hui qu'un Citoyen Romain;
Et vous ſacrifiez à ce titre ſans gloire,
Ces noms toûjours ſuivis d'une longue mémoire.

SEGESTE.

Et cet abaiſſement doit me combler d'honneur.
Tous ces noms éclatans ne flattent point mon cœur.
Ma puiſſance me gêne, & ceſſe de me plaire,
Lors que de mes ſujets elle fait la miſere;
Et pour leur aſſurer un ſort, des jours heureux,

J'embraſſe leur deſtin, & ſuis ſujet comme eux;
Voilà ce qu'on apelle amour de la patrie,
Et non de vos pareils l'indiſcrette furie.
Vous ſacrifiez tout au ſoin de votre rang;
Des peuples malheureux vous prodiguez le ſang;
Et votre ambition d'un faux zele animée,
Achete de leur vie un peu de renommée.
Quel bonheur dans la Guerre ont trouvé nos Etats?
De quoi leur ont ſervi nos ſieges, nos combats?
Ah! j'ai donné cent fois des larmes à nos pertes.
Les Temples ruinés, les Provinces deſertes,
Les Princes moiſſonnés à la fleur de leurs ans,
Les Maſſacres cruels des Femmes, des Enfans.
Les campagnes par-tout languiſſantes, ſtériles,
La faim, les fers, la mort, le pillage des Villes;
Ce ſont là les effets par la Guerre produits,
Et de votre fierté les déplorables fruits.
Les peuples cependant ne reſpirent qu'à peine,
Et votre amour pour eux eſt ſemblable à la haine.
Pour moi, je ne veux plus de victoire à ce prix;
Je préfére la paix à ces triſtes débris.
La Paix rend un Etat floriſſant, riche, illuſtre;
La victoire avec ſoi ne porte qu'un faux luſtre.
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers,
Elle les fait gémir ſous leurs propres lauriers.
Ici le Frere en pleurs redemande ſon Frere,
Là le Pere, ſon Fils, ici le Fils, ſon Pere;
Et dans le Camp vainqueur il eſt ſouvent douteux
Lequel des deux partis eſt le plus malheureux.

ARMINIUS.

Oui, Seigneur, j'avouerai que ſouvent la Victoire

Nous vend cher ſes faveurs, empoiſonne ſa gloire;
Que la Paix a des biens plus ſolides, plus doux,
Je l'aurois recherchée enfin autant que vous,
Avec un ennemi moins fier & moins terrible:
Mais la Paix avec Rome eſt un joug infaillible;
Et ſous les noms flatteurs d'Amis, ou d'Alliés,
Elle aſſervit les Rois, & les foule à ſes pieds.
Du moment qu'avec elle un Traité nous engage,
Nos enfans dans ſes murs envoyés en otage,
Et dès leurs jeunes ans arrachés de nos bras,
Contre tous ſes ſoupçons ne la raſſurent pas.
Sur le moindre projet de quelqu'autre Alliance,
Ne voit-on pas ſur nous tomber ſa défiance?
Avant que rien réſoudre, il faut prendre ſa voix,
Et juſqu'à notre Hymen tout dépend de ſon choix.
Mais c'eſt peu. De nos jours Arbitre ſouveraine,
Lors qu'elle nous proſcrit, notre perte eſt certaine.
Son barbare Sénat, ſans foi, ſans amitié,
Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié,
Des Princes qu'elle craint la plus légére offenſe
Attire ſans retour les traits de ſa vengeance;
Et ſa fauſſe clémence, en de grands attentats,
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
Ah! la Paix ſous ſes Loix eſt un bonheur funeſte;
Elle me fait horreur, le Peuple la déteſte.
Les Germains, des tréſors fuyant la vanité,
Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté.
Pour ſe la conſerver, & tout Sexe, & tout Age,
De tout tems parmi nous a prouvé ſon courage.
Les Femmes dans les Camps, auprès de leurs Epoux,
Mépriſent les dangers, & s'expoſent aux coups.

Sans foibleſſe, ſans art, ſans parure éclatante,
Leur pompe eſt leur vertu, leur Palais une Tente;
Leurs Fils dans le travail, dans la guerre formés,
Dès le ſanc de leur Mere y ſont accoutumés.
Ces Enfans nés Guerriers au milieu des alarmes,
A peine ouvrent les yeux qu'ils demandent des armes:
Ils en font tous leurs jeux. Ah! pouvez-vous, Seigneur,
Sous un joug odieux enchaîner leur valeur?

SEGESTE.

Eh! qu'à-t-il d'odieux, ce joug où je l'enchaîne?
Rome n'a plus pour nous de mépris ni de haine;
Elle nous traite en Fils, & ne diſtingue plus
Nos peuples & les ſiens unis & confondus.
Elle régle nos Mœurs; ſa prudence en ſépare
Ce qu'elles ont d'affreux, de rude, & de barbare,
Elle enſeigne à chérir, à reſpecter les Loix,
A faire des vertus le véritable choix,
Elle épanche pour nous ces tréſors que la Guerre
A portés dans ſon ſein des deux bouts de la Terre;
Ses bontés envers nous éclatent chaque jour,
Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

ARMINIUS.

Eh quoi? vous rendez-vous à ſes fauſſes tendreſſes?
Voyez, voyez les fers cachés ſous ſes careſſes,
Pour impoſer le joug au grand cœur des Germains,
Rome change à préſent de route & de deſſeins.
Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes,
De ſes puiſſans efforts ils n'ont point pris d'alarmes;
Elle a toûjours trouvé, quand on a combattu,

Valeur contre valeur, vertu contre vertu;
Elle veut aujourd'hui, par un chemin contraire,
Achever ce qu'encor la force n'a pu faire,
Et cherche le ſecours de ces feintes douceurs
Qui ne manquent jamais d'abuſer les grands cœurs.
Mais, Seigneur, c'eſt aſſez conteſté l'un & l'autre;
Vous blamez mon parti, je condamne le vôtre;
Il eſt tems de finir ce fâcheux entretien,
Qui porteroit trop loin votre eſprit & le mien.
Permettez ſeulement qu'un heureux Hyménée,
D'Iſmenie à mon ſort joigne la deſtinée;
Vous me l'avez promiſe, & dès nos jeunes ans
Nous ſommes engagés par de communs ſermens.

SEGESTE.

Ma Fille! Quoi, Seigneur, y penſez-vous encore?
Se peut-il ...

ARMINIUS.

Si j'y penſe! Ah, Seigneur! je l'adore.
Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

SEGESTE.

Elle n'eſt pas pour vous, Seigneur, d'aſſez haut prix.
Songez que cet Hymen bleſſeroit votre gloire.
Vous, épouſer ma Fille! ah! pourroit-on le croire?
Voulez-vous juſques-là profaner votre main,
Vous qui mépriſez tant un Citoyen Romain?
Je le ſuis, & de plus je fais gloire de l'être.
Vous êtes Souverain, je reconnois un Maître.
Seigneur, portez ailleurs vos ſoupirs & vos feux;
Cent Reines brigueront votre main & vos vœux.

ARMINIUS.

Seigneur, n'inſultez point au malheur qui m'ac-
cable;

Ne déſeſpérez point un Prince déplorable.
Qui peut vous obliger à me manquer de foi ?

SEGESTE.

Je vous ſers en effet, & fais ce que je dois.
Seigneur, à d'autres Nœuds ma Fille eſt deſtinée;
L'état où je me vois régle ſon Hyménée ;
Enfin, pour ſon Epoux j'ai fait choix d'un Romain ;
Et Varus dans ce Camp doit l'épouſer demain.

ARMINIUS.

Avant que mon Rival épouſe ce que j'aime,
Ce Rival périra, fut-ce Céſar lui-même.

SEGESTE.

Nous n'appréhendons point vos funeſtes projets.

ARMINIUS.

Que Varus pour le moins en craigne les effets.
Je ne vous dis plus rien. Adieu, Seigneur ; peut-être
Le tems & le ſuccès vous le feront connoître.

SCENE V.

SEGESTE *ſeul.*

LE ſuccès ne ſera que malheureux pour toi !
Tu ne porteras point tes fureurs loin de moi.

SCENE VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que doit-on attendre?...
Mais, quoi? quel eſt ce bruit que je ne puis comprendre?
Qui cauſe ce tumulte & ces cris confondus?

SEGESTE.

Ma Garde par mon ordre arrête Arminius.
A notre ſûreté ſa perte eſt néceſſaire.
Hâtons-nous, ou craignons ſa fureur téméraire;
Perdons ſans balancer ce mortel Ennemi;
On ne doit jamais nuire & haïr à demi.
Seigneur, je ſuis inſtruit de toutes ſes penſées,
Par des Lettres des ſiens à lui même adreſſées;
Sinorix a ſurpris celui qui les portoit;
Elles ſont en mes mains. Ce Prince ſe flattoit
D'attaquer notre Camp, d'enlever Iſmenie;
Aſſurons-nous la Paix aux dépens de ſa vie.

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, ARMINIUS, *se défendant au milieu des Gardes*, SUNNON, SINORIX.

ARMINIUS.

AH! Traîtres! achevez, percez, percez mon ſein.
Pourquoi m'arrachez-vous les armes de la main?
Et n'eſt-ce point aſſez que vous preniez ma vie,
Sans m'expoſer encore à tant d'ignominie?
(*voyant Segeſte.*)
Te voilà? Tu n'as plus ni parole, ni foi,
Segeſte, par ton ordre on attente ſur moi.
Les Droits les plus ſacrés n'ont donc rien qui t'arrête,
Et tu veux aux Romains faire un don de ma tête?
Digne emploi d'un Héros qui, durant quarante ans,
A rempli l'Univers de ſes faits éclatans!
(*à Varus.*) Mais toi qui viens jouir de toute ma diſgrace,
Toi, dont le front déjà du trépas me menace,
Magnanime Varus, penſes-tu m'étonner?
J'avois juré ta mort, tu peux me la donner;
J'entendrai ſans frémir l'Arrêt le plus ſévere;
Je crains plus ta pitié que toute ta colere.

VARUS.

Non, non, je ne viens point jouir de ta douleur,

Je reſpecte ton rang, ton nom, & ton malheur.
Je fais plus; de tes jours arbitre volontaire,
Je veux que de ton ſort le Sénat délibére;
Lui ſeul te jugera. Cependant ne crois pas
Que la pitié me touche, & retienne mon bras.
Ce que je fais pour toi, je le fais pour moi-même.
Iſmenie a ta foi, tu l'adores, je l'aime;
Comme chef des Romains je te dois condamner,
Mais comme ton Rival je te veux épargner
Pour aſſurer ma gloire; & confondre l'envie
Qui pourroit m'accuſer d'en vouloir à ta vie.

ARMINIUS.

Détrompe-toi, Varus, & ſois moins généreux;
Précipite ma mort ſi tu veux être heureux.
D'un Rival tel que moi la vie eſt importune,
Et l'on peut entre nous voir changer la fortune,
L'exemple en eſt commun; mais ſois ſûr qu'à mon tour
Je balancerai moins à te priver du jour.

VARUS.

Si de mon ſort jamais les Dieux te rendent maître,
A tes yeux ſans ſecours me forcent de paroître,
Tu pourras ou me perdre, ou me ſauver; & moi,
Sans prévoir l'avenir, je fais ce que je dois.

SEGESTE.

Je ne ſaurois ſouffrir, Seigneur, qu'il vous outrage.
Qu'on l'ôte.

ARMINIUS.

De Segeſte eſt-ce là le langage?
Regarde en quels malheurs tu t'es précipité,
Vois de nous deux enfin qui doit être imité.
Tu reſpectes Varus, tu le crains; je le brave:

Je ne parle qu'en Roi, tu parles en Eſclave;
Et captif, déſarmé, je ſuis plus Souverain
Que tu ne l'as été les Armes à la main.

VARUS.

Laiſſons un libre cours à ſa douleur mortelle;
Seigneur, un ſoin preſſant en d'autres lieux m'appelle.
Qu'on le garde.

SEGESTE.

Sunnon, appliquez-y vos ſoins;
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins.
Sur-tout ſouvenez-vous qu'il y va de la tête.

ARMINIUS.

Où faut-il me conduire? allons; quoi qu'on m'apprête.
Je défie à la fois le ſort & les Romains.
Juſtes Dieux! vous ſavez les malheurs que je crains.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE.

POLIXENE.

APprens-moi donc, Barſine, où l'on garde mon Frere?
Que j'aille lui prouver une amitié ſincere,
Et m'acquitter vers lui du plus juſte devoir...

BARSINE.

BARSINE.

Vous ſera-t-il permis, Madame, de le voir?
Pour vous plaire, Sunnon oſera-t-il enfreindre
L'ordre exprès...

POLIXENE.

De ma part Sunnon n'a rien à craindre.
Etrangere en ce Camp, ſans ſecours, ſans ſoldats,
Je ne puis que pleurer, voilà mes attentats.
Loin de pouvoir défendre un prince qu'on opprime,
Je cours offrir à Rome une double victime,
Suivre le ſort d'un Frere, adoucir ſon ennui;
Le plaindre, le ſervir, & mourir avec lui.

BARSINE.

O Ciel! auriez-vous pris un deſſein ſi funeſte?

POLIXENE.

En puis-je former d'autre; & quel eſpoir me reſte?
Du ſein de nos Etats on m'amene en ces lieux,
Sous l'appas, ſous la foi d'un Hymen glorieux;
Je me flatte qu'ici dès long-tems attendue,
La joie en tous les cœurs doit regner à ma vue,
Que j'y dois trouver même une pompeuſe Cour;
Qu'ai je trouvé? Je vois que dès le premier jour,
Segeſte me traitant en mortelle ennemie,
Par le dernier mépris me couvre d'infamie;
Pour un trône promis me prépare des fers,
Et jouit de ma peine aux yeux de l'Univers.
Mais, hélas! ce n'eſt point ce qui me déſeſpére,
Je ſens moins mes malheurs que les périls d'un Frere;
Et de quel Frere encor! Pour louer ſes exploits
La Renommée à peine a-t-elle aſſez de voix.
Lui ſeul a des Germains fait revivre la gloire,

Et ſous leurs Etendards ramene la victoire.
On le livre aux Romains, ſans doute il va périr.
Dieux! n'eſt il point de bras prompts à le ſecourir?
Laiſſerez-vous tomber cette tête proſcrite,
Vous, Soldats, tant de fois triomphant à ſa ſuite?
Et vous, Peuples, du joug ſauvés par ſa valeur,
Ne défendrez-vous point votre heureux défenſeur?

BARSINE.

Oui, Madame; eſpérez qu'un ſecours favorable...

POLIXENE.

Eh! qui voudroit ſervir ce Prince déplorable?
Qui voudroit de ſes maux avoir quelque pitié,
Quand ceux qui lui juroient une étroite amitié,
Quand ceux que l'amour même engage à ſa défenſe,
Semblent paſſer pour lui juſqu'à l'indifférence?
Sigiſmond, Iſmenie, ont oublié tous deux
Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux,
Leur voit-on rien tenter pour aſſurer ſa vie?
Ah! de leur ſouvenir je ſuis auſſi bannie.
Prennent-ils quelques ſoins de flatter ma douleur?
L'infortune du Frere eſt commune à la Sœur.
Hélas! dans tous les cœurs quel changement je trouve?
Par quel deſſein fatal, Dieux! faut-il que j'éprouve
Que nos cruels malheurs glacent dans un ſeul jour
L'Amitié la plus forte, & le plus tendre Amour!

BARSINE.

Cet injuſte ſoupçon offenſe l'un & l'autre,
Madame; leur douleur eſt égale à la vôtre;
Les larmes d Iſmenie en ce même moment,

A ſon Pere irrité parlent pour ſon Amant;
Sigiſmond a juré de ſauver votre Frere...
Mais il vient; apprenez ſi ſon cœur eſt ſincere.

SCENE II.

SIGISMOND, POLIXENE, BARSINE.

SIGISMOND.

QUel eſt votre deſſein? venez-vous dans ces lieux,
Madame, pour cacher vos plaintes à mes yeux?
Je n'oſe me flatter que ma ſeule préſence
Puiſſe de vos ennuis calmer la violence.
Si pourtant votre Amour étoit égal au mien...

POLIXENE.

Ah! Seigneur, finiſſez cet étrange entretien.
Quel tems choiſiſſez-vous? La triſte Polixene
N'a le cœur pénétré que de crainte & de haine;
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour;
Il n'eſt plus dans ce cœur de place pour l'Amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous? ô Ciel!

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire;
Je déteſte Varus, je tremble pour mon Frere.
Je vois l'un Souverain, l'autre perſécuté.
Jugez de ma douleur dans cette extrêmité;
Si je dois m'occuper d'une inutile flamme.

Mais quand l'Amour encor regneroit dans mon ame ;
De quoi me ſerviroit ce vain amuſement,
Seigneur ? doit-on aimer lorſqu'on n'a plus d'Amant ?

SIGISMOND.

De ce fatal diſcours que faut-il que je penſe ?
Me ſoupçonneriez-vous ?... Mon eſprit en balance,
Ne ſauroit...

POLIXENE.

Non, Seigneur, je ne vous connois plus.
Je n'ai jamais aimé l'Eſclave de Varus.

SIGISMOND.

Juſte Ciel ! votre cœur me peut-il méconnoître ?

POLIXENE.

Vous m'y forcez, Seigneur, quand vous ſouffrez un Maître.
Oui, lorſque je vous vois, envain je veux chercher
Ce Prince qui m'aimoit & qui m'étoit ſi cher.
L'Amour m'aſſure envain que vous êtes le même ;
Ah ! j'en vois malgré lui la différence extrême.
Je trouve encor en vous cet air grand, glorieux,
Cette grace, ces traits qui charmerent mes yeux ;
Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque
Qui ſoutenoit jadis la fierté Germanique,
Ce courage élevé, cette noble grandeur,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon cœur.

SIGISMOND.

Ah ! vous deviez me rendre un peu plus de juſtice,
Sans avoir attendu que je vous éclairciſſe
De tout...

POLIXENE.

Hélas! Seigneur, pendant ce vain diſcours,
De mon Frere peut-être on va trancher les jours.
Peut-être la fureur d'un Rival qui l'abhorre...

SIGISMOND.

Calmez votre douleur; ne craignez rien encore,
Madame; & permettez que je vous faſſe voir
Si d'un fidele Amant j'ai rempli le devoir;
Si je balance enfin entre vous & mon Pere;
Mais j'en laiſſe le ſoin au Prince votre Frere;
Il parlera, Madame, & vous convaincra mieux.

SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND, POLIXENE, SUNNON, BARSINE.

POLIXENE.

Ciel! que vois-je? eſt-ce vous? en croirai-je mes yeux,
Seigneur? & quel ſecours, quelle main pitoyable
Finit en vous ſauvant le tourment qui m'accable?
A qui dois-je mon Frere, & qui me l'a rendu?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moi même étonné, confondu,
Gardé près de ces lieux, tout plein de mes diſgraces,
De mes fiers Ennemis rappellant les menaces,
Préparé par avance aux cruautés du ſort,
J'attendois à toute heure une ſanglante mort;

Lorſque Sunnon entrant, j'ai lu ſur ſon viſage;
De quelque grand deſſein l'infaillible préſage:
Hâtons-nous, m'a-t-il dit; Seigneur, & ſuivez-moi,
Du ſalut de vos jours fiez-vous à ma foi.
Je le ſuis. Nous trouvons une route ſecrete,
Qui juſques dans ces lieux guide notre retraite:
De la nuit qui ſurvient l'heureuſe obſcurité
A ſi bien ſecondé notre témérité,
Que je vous vois, enfin; le reſte je l'ignore...

SIGISMOND.

J'ai tout oſé pour vous, Seigneur, je dois encore
Remettre entre vos mains l'inſtrument glorieux
(*Il prend l'Epée d'Arminius des mains de Sunnon, & la lui rend.*)
Des exploits tant de fois achevés à nos yeux.
Ce n'eſt pas tout. Du Camp ſortez en diligence;
Prenez en lui, Seigneur, une entiere aſſurance;
Il eſt inſtruit de l'ordre, & connu des Soldats.
Allez, ne craignez rien; & bien-tôt ſur ſes pas
Vous gagnerez les bois, & joindrez votre Armée.

ARMINIUS.

De quel zele pour moi votre ame eſt enflammée!
Puis-je jamais payer des ſoins ſi généreux?

POLIXENE.

Le Ciel en ce moment a rempli tous mes vœux;
Prince, puiſque c'eſt vous qui me rendez mon Frere.

SIGISMOND.

Partez, Seigneur, fuyez l'implacable colere
De Segeſte aveuglé, des Romains furieux...

SUNNON.

Il n'eſt pas tems encor de ſortir de ces lieux ;
Les Soldats dans le Camp errans à l'aventure,
Rendent en cet inſtant votre fuite moins ſûre.
Attendons qu'oubliant leurs pénibles travaux,
Dans les bras du ſommeil ils cherchent le repos ;
Et que la nuit, Seigneur, un peu plus avancée ...

SIGISMOND.

Oui, par votre conſeil je change de penſée ;
Et je vais avec ſoin obſerver le moment
Où vous pourrez, Seigneur, vous ſauver ſûrement.
Moi-même dans ces lieux je viendrai vous reprendre.
(*à Polixene.*) Vous, auprès de mon Pere il eſt tems de vous rendre,
Madame ; par vos pleurs vous ſaurez l'abuſer.

POLIXENE.

J'y cours ; vous, pour leur fuite allez tout diſpoſer.
Adieu, Seigneur ; le Ciel ſecondant mon envie,
Puiſſe-t-il par nos ſoins aſſurer votre vie !

SCENE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS.

VOus, qui pour mon ſalut travaillez avec eux,

Qui plaignez le deſtin d'un Prince malheureux ;
Ami, de qui le zele à ma perte s'oppoſe,
J'admire vos bontés, & j'en cherche la cauſe.
Quel charme à me ſervir vous a rendu ſi prompt?

SUNNON.

Devois-je moins, Seigneur, au Prince Sigiſmond?
C'eſt lui qui relevant ma naiſſance commune,
Juſqu'au rang que je tiens a porté ma fortune;
Qui pour vous aſſurer mes ſoins, & mon ſecours,
M'a juré que ſon ſort s'attachoit à vos jours.
Déja mon cœur pour vous craignoit un coup funeſte,
J'étois preſque ébranlé, le Prince a fait le reſte;
Et quels que ſoient les noms qu'on me peut impoſer,
Vos vertus, vos exploits me ſauront excuſer.
Suivez, Seigneur, ſuivez l'ardeur qui vous anime;
Dans le ſang des Romains courez laver mon crime;
Des Peuples aſſervis courez briſer les fers;
Vengez les des mépris, des maux qu'ils ont ſoufferts;
Forcez tous les Germains enfin de reconnoître
Que ſi Sunnon pour vous devient perfide & traître,
Sa trahiſon ſauvant ſon Pays abattu,
Mérite leur eſtime, & le nom de vertu.

ARMINIUS.

Oui, laiſſez-moi le ſoin d'une juſte vengeance.

SUNNON.

Mais, Seigneur, ſi le Ciel trahit notre eſpérance?
Que ſert de vous flatter? je vois de toutes parts
Mille périls divers s'offrir à mes regards;
La fuite de ce Camp paroît ſi difficile...

ARMINIUS.

N'importe, je mourrai ſatisfait & tranquille
Si je puis expirer les armes à la main,
Et ſi mes derniers coups verſent du ſang Romain.

SCENE V.

ARMINIUS, ISMENIE, SUNNON.

ISMENIE.

VOus êtes libre enfin, Seigneur; & Polixene
M'apprenant votre ſort vient d'adoucir ma peine.
Dieux! de quels traits mon cœur s'eſt-il ſenti percer!
Non, nul autre que moi ne ſauroit le penſer.
A peine je reſpire, abattue, interdite...
Mais, grace au Ciel, je vois tout prêt pour votre fuite;
Vous vivrez... Mais, hélas! plus d'Hymen, plus d'eſpoir!
Pour jamais aujourd'hui je ceſſe de vous voir;
Et le ſort à nos vœux devenu trop contraire...

ARMINIUS.

Non, non, je fléchirai le ſort & votre Pere.
Je vais, puiſqu'il le faut, m'éloigner de vos yeux;
Mais bientôt en Vainqueur je reverrai ces lieux;
La juſtice, l'amour, mon cœur, tout m'en aſſure.
Le ſang de mon rival lavera mon injure:
Varus & les Romains dans ce Camp égorgés,
Serviront de victime à mes feux outragés;

Mon bras...

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colere ?
Voulez-vous dans leur chûte envelopper mon Pere?
Quel eſt votre deſſein? Ah, Ciel! prétendez-vous
Dans un Camp qu'il défend venir porter vos coups?
Vous verrai-je au Combat animés l'un & l'autre?
Peut-être de ſa main, peut-être de la vôtre...
Je frémis. C'eſt aſſez que nous l'oſions trahir,
Voulez-vous me forcer encore à vous haïr?
Epargnez-le, Seigneur, & reſpectez ſa vie.

ARMINIUS.

Le ſoin de ſon ſalut fait ma plus chere envie.
Quels que ſoient les affronts qu'il m'a fait aujourd'hui,
S'il ſe trouve au combat, je veillerai ſur lui:
Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire
Que de ſauver ſes jours aux dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non, Seigneur, tous vos ſoins ne me raſſurent pas;
Pourrez-vous retenir la fureur des Soldats?
Je défens...

ARMINIUS.

Révoquez une loi ſi barbare,
Ou redoutez les maux que Rome nous prépare;
Souffrez...

ISMENIE.

Non, c'en eſt fait, je n'y puis conſentir,
N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moi, je ne veux plus partir.
Je rentre dans les fers de votre injuſte Pere,

J'abandonne ma tête à toute ſa colere;
Ce Prince, les Romains altérés de mon ſang,
De la derniere goutte épuiſeront mon flanc,
Vous le ſavez; déjà ma perte eſt réſolue,
Et du coup qui m'attend vous n'êtes point émue?
Ingrate, vous craignez pour un Pere inhumain,
D'un combat éloigné le péril incertain,
Et vous ne craignez point pour un Amant fidele,
Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle?
Triſte effet de mes ſoins! je ſuis prêt à périr,
Et vous me défendez de m'oſer ſecourir!
Mais, que dis-je? grands Dieux! quel eſpoir eſt le vôtre?
Voulez-vous vous jetter entre les bras d'un autre?
Vous donner à Varus? & que de ſon bonheur,
Pour vous plaire je ſois tranquille ſpectateur?
Non, non, n'eſpérez pas que mon obéiſſance,
Juſques à cet effort porte ma complaiſance;
Votre fauſſe pitié m'éloigne de ces lieux,
Et moi je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux;
J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur, quelle affreuſe menace!
Arrêtez... Tout mon ſang dans mes veines ſe glace.
Amitié, ſang, amour, je céde à votre effort,
Vous déchirez mon cœur, qui ſera le plus fort!
Qui... Je ſens que l'amour plus fort que la nature,
Du ſang qui le combat ſurmonte le murmure;
Je me rends, & je laiſſe agir votre valeur.
Entre mon Pere & vous j'ai partagé mon cœur:
Mais un juſte tranſport le fait pencher, l'entraîne

Du côté de celui dont la perte eſt prochaine ;
Et quand je prens parti, Seigneur, entre vous deux,
C'eſt pour le plus à plaindre & le plus malheureux.

SCENE VI.

ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, SUNNON.

ARMINIUS.

AH! Madame...

SIGISMOND.

Seigneur, fuyez en diligence.
La nuit dans tout le Camp fait regner le ſilence.
Allons; marchez, Sunnon, & ne différons pas.

ARMINIUS.

Adieu, Madame.

ISMENIE.

Allez, Seigneur, hâtez vos pas.
Revenez, triomphez; mais ſauvez-moi mon pere.

SCENE VII.

ISMENIE *ſeule.*

IL part; que fera-t-il? que faut-il que j'eſpére?
Triomphant des Romains & d'un Rival vainqueur,
Reviendra-t-il encor plus digne de mon cœur?
Le verrai-je couvert d'une nouvelle gloire,

Brillant de cet éclat que donne la Victoire,
Plein d'amour, à mes pieds, venir prendre mes loix?
Mais, ſi je l'avois vu pour la derniere fois?
Si du Ciel irrité la colere obſtinée,
Par la fin de ſes jours marquoit cette journée?
Hélas! s'il périſſoit en combattant pour moi?
Que d'horreurs! tout ici redouble mon effroi.
Peut-être ſa Victoire également funeſte,
En épargnant Varus, fera tomber Segeſte.
Non, non, raſſurons-nous. Mon Amant aujourd'hui
N'en veut qu'à ſon Rival, & ne cherche que lui;
Il en triomphera ſans accabler mon Pere.
Pardonne ce ſouhait à tes deſirs contraire,
Segeſte; je t'honore, & les devoirs du ſang
Dans mon cœur agité tiennent le premier rang:
Mais je frémis des nœuds où ton choix me deſtine;
Et l'Etat menacé d'une entiere ruine,
Fait révolter mon cœur contre un joug odieux.
Segeſte avec Varus? quelle union, grands Dieux!
Vous qui les uniſſez, & qui voyez ma peine,
Séparez ces objets & d'amour & de haine!
Que je puiſſe aimer l'un avec fidélité,
Et voir immoler l'autre avec tranquillité.
Mais on vient, c'eſt Barſine; hélas! que me veut-elle?

SCENE VIII.

ISMENIE, BARSINE.

BARSINE.

MAdame, c'en eſt fait; la Fortune cruelle
Retient Arminius dans ce Camp odieux.

ISMENIE.

O Ciel! qu'entens-je?

BARSINE.

A peine il ſortoit de ces lieux,
Qu'il a trouvé d'abord pour obſtacle à ſa fuite,
Que Varus fait du Camp une exacte viſite;
Il va de garde en garde, il court de tous côtés;
Par ſon ordre en cent lieux des Soldats ſont poſtés,
Qui prêts à ſignaler leur zele & leur courage,
Défendent de ce Camp le plus étroit paſſage.
Sigiſmond éperdu, Sunnon épouvanté,
Ne ſachant que réſoudre en cette extrêmité,
Ont conduit votre Amant dans la Tente prochaine;
Mais enfin, déſormais leur entrepriſe eſt vaine.
J'ai vu leur déſeſpoir; ils ne ſe flattent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius;
La fuite cette nuit leur paroît impoſſible.

ISMENIE.

Ainſi de ce Héros la perte eſt infaillible.
A peine un ſeul inſtant un peu d'eſpoir me luit,
Que ma crainte redouble au moment qui le ſuit.
Me faudra-t-il toûjours trembler pour ce que j'aime?

Grands Dieux! ah! que plutôt je périſſe moi même!
Ne ménageons plus rien: l'Amour au déſeſpoir
Se fait de ſes tranſports un ſouverain devoir.
Allons trouver ce Prince, allons; dans mes alarmes,
Dans les pleurs que je verſe il trouvera des charmes;
Et je ſentirai moins mes mortelles douleurs,
Si je puis partager ſon ſort & ſes malheurs.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VARUS *ſeul.*

JE ne ſais que réſoudre, & comment me conduire;
Des ordres de Céſar j'aurois voulu m'inſtruire.
Tullus, que dès long-tems j'ai dépêché vers lui,
De Rome auprès de moi doit ſe rendre aujourd'hui.
Qu'un moment paroît long à mon impatience!
Mais on vient, & je crois.. Oui, c'eſt lui qui s'avance.

SCENE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS.

EH bien, Tullus, eh bien; qu'eſt-ce qu'on
me preſcrit?
Qu'ai-je à faire!

TULLUS, *lui préſentant une Lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit:
Des ordres de Céſar inſtruiſez vous vous même,
Liſez, & connoiſſez ſa volonté ſuprême.

VARUS, *lit.*

Je ſuis content des ſoins que vous prenez
Pour ranger les Germains ſous mon obéiſſance;
Continuez, Varus, & vous reſſouvenez
Que ce qu'on fait pour moi n'eſt pas ſans récompenſe.
Je n'ai qu'un ordre à vous donner;
Qu'Arminius par vous ſoit pourſuivi ſans ceſſe;
Employez pour le perdre & la force & l'adreſſe,
Je vous défens de l'épargner.
O Ciel!

TULLUS.

Qu'a donc pour vous cet ordre de funeſte?
Plaignez-vous l'Ennemi que l'Empereur déteſte?

VARUS.

Je fonde ſur ſa mort le bonheur de mes jours,
Et je n'oſe des ſiens faire trancher le cours.
Arminius eſt cher à l'Objet que j'adore:

J'en

J'en ſuis haï ; faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Lui donneroit pour moi juſqu'au dernier moment?
De quel front oſerois-je aborder Iſmenie,
Du ſang d'Arminius ma main encor rougie?
Teint d'un ſang ſi chéri voudroit-elle épouſer
Celui qu'innocent même elle oſe refuſer?
Ah! ſans trahir Auguſte & la cauſe publique,
Acordons ma tendreſſe avec ma politique;
En aſſurant ici les loix de l'Empereur,
Aſſurons, s'il ſe peut, le repos de mon cœur;
Que par la main d'un autre Arminius périſſe;
Qu'Iſmenie, en pleurant ce ſanglant ſacrifice,
Ne me reproche point la ſource de ſes pleurs,
Et porte ſon courroux & ſa vengeance ailleurs.

TULLUS.

Eh! qui l'immolera, ſi vous lui faites grace?
Qui punira, Seigneur, ſa criminelle audace?

VARUS.

Segeſte avec plaiſir prendra ce triſte emploi;
Arminius lui fait plus d'ombrage qu'à moi:
Ce jeune Chef par-tout ſuivi de la victoire,
Des exploits de Segeſte a ſurpaſſé la gloire;
Les Peuples, les Soldats charmés de ſa valeur,
L'ont honoré du nom de leur Libérateur;
Tous couroient le chercher d'une ardeur empreſſée;
Et Segeſte déchu de ſa grandeur paſſée,
S'eſt rangé parmi nous pour s'épargner l'ennui
De le voir plus illuſtre & plus aimé que lui.
Mais, le voici.

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, TULLUS, SINORIX.

SEGESTE.

SEigneur, ſur de juſtes alarmes
Tout le camp ſe prépare, & chacun prend les armes.
On vient de m'avertir que ſur la fin du jour
Nos Ennemis ſortoient des forêts d'alentour;
Qu'ils s'avançoient vers nous: ils ont appris peut-être
Les extrêmes périls, la priſon de leur Maître:
Ils craignent en ces lieux de voir trancher ſes jours,
Et pleins d'amour pour lui volent à ſon ſecours.
Je ne le céle point, Arminius me gêne.
Que pouvons-nous réſoudre?

VARUS, *à Sinorix.*

Allez; qu'on me l'amene.
Vous, Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas;
Que chacun au combat diſpoſe ſes Soldats.
Je vous ſuivrai de près. Si l'Ennemi s'avance,
Vous reviendrez de tout m'inſtruire en diligence.

SCENE IV.

VARUS, SEGESTE.

SEGESTE.

QU'avez-vous réſolu, Seigneur? vous flattez-vous
De vaincre Arminius, de l'attacher à nous?

VARUS.

Je ne ſais, mais je vais du moins lui faire entendre
Le deſtin qu'en ces lieux ſa fierté doit attendre;
Je vais lui préſenter les ſupplices tous prêts;
Peut-être qu'à ſes yeux paroiſſant de plus près,
Leur funeſte appareil, malgré toute ſa haine,
Donnera quelque crainte à ſon ame hautaine.

SEGESTE.

Ah! ne l'eſpérez pas. Ce farouche Ennemi,
A mépriſer la mort n'eſt que trop affermi;
Vous-même l'avez vu dans la Guerre paſſée...

VARUS.

Seigneur, les tems divers font changer de penſée,
Le plus grand cœur s'effraye aux apprêts du trépas:
Tel l'a bravé cent fois au milieu des Combats,
Et vu d'un front ſerein la mort preſque infaillible,
Qui n'a jamais connu tout ce qu'elle a d'horrible.
Un eſprit enflâmé d'une noble chaleur,
Pouſſé par la vengeance ou flatté par l'honneur,
Occupé des moyens d'emporter la victoire,
Ne laiſſe alors les yeux ouverts que pour la gloire.

Et fait que le Guerrier jaloux de l'acquérir,
Vole après les dangers & s'expoſe à mourir.
Mais ce même Guerrier dans un état tranquille,
Menacé d'une mort à ſa gloire inutile,
D'une mort odieuſe, & qu'il ne cherche pas,
N'eſt plus tel qu'il étoit au milieu des Combats;
Il fait voir ſa foibleſſe, il frémit, il murmure;
L'eſprit moins prévenu laiſſer agir la nature,
Et le trépas alors lui devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'eſt en effet.

SEGESTE.

Non, non, Arminius à tout ce qu'on prépare,
Oppoſera, Seigneur, ſa conſtance barbare.
Mais, s'il ne ſe rend point, ceſſez de ménager
Un ennemi toûjours prompt à vous outrager;
Et repouſſant d'un coup tous ceux qu'il nous apprête,
A ſes Troupes, Seigneur, faites porter ſa tête.
Alors tout fléchira, rien ne peut réſiſter.
Qu'attendez-vous, faut-il encore conſulter?

VARUS.

Non, ne différons plus une vengeance juſte;
Allons, exécutons les volontés d'Auguſte;
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux,
Et laiſſons l'avenir entre les mains des Dieux.

SEGESTE.

Prononcez donc, Seigneur, l'Arrêt de ſon ſupplice,
De ſon ſang à Céſar offrez le ſacrifice;
Commandez. Un ſeul mot... Mais ſachons...

SCENE V.

VARUS, SEGESTE, SINORIX.

SINORIX.

AH, Seigneur!

SEGESTE.

Eh bien? Arminius...

SINORIX.

Apprenez un malheur
Dont je frémis encore, & qui va vous ſurprendre:
Sunnon vous a trahi.

SEGESTE.

Dieux!

VARUS.

Que viens-je d'entendre!

SINORIX.

On ne le trouve plus. Dans l'ombre de la nuit,
Avec Arminius il s'eſt coulé ſans bruit.
Tous ceux qu'il commandoit, interdits & timides,
Abuſés par ſes ſoins, ignorent...

SEGESTE.

Les perfides!
Tous m'ont manqué de foi, je vais les punir tous;
A peine tout leur ſang ſuffit à mon courroux;
Mille morts...

SCENE VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, SINORIX.

SIGISMOND.

NOn, Seigneur, connoiſſez le coupable;
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable;
Dans le ſang innocent ne trempez point vos mains,
Perdez-moi; j'ai tout fait, j'ai trompé vos deſſeins,
J'ai fait partir Sunnon, je l'ai preſſé...

SEGESTE.

Toi, Traître!
Tu trahis les Romains, & ton Pere, & ton Maître?
Tu ſers un Ennemi par nos ſoins abattu?
Qui te le fait ſervir contre nous?

SIGISMOND.

Sa vertu,
Sa valeur, ſes exploits qu'en tous lieux on renomme,
L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Rome,
Le ſoin de votre honneur, mon amitié pour lui:
Tout m'a ſollicité de lui ſervir d'appui.
Eh quoi! pouvois-je voir ce Prince magnanime,
Des Romains, de Varus, devenir la victime?
Et vos mains ſe ſouiller de ſon ſang précieux,
Conſacré par les loix, par ſon rang, par les Dieux?
Pouvois-je voir, Seigneur, la triſte Germanie
Perdre ſon Défenſeur contre la Tyrannie?

Et Polixene en proie à ſes vives douleurs,
Me demander ſon Frere, & m'accabler de pleurs?
J'ai rempli mon devoir; Seigneur, faites le vôtre;
Je ſauve une victime, & vous en livre une autre.
Si par ce que j'ai fait vous êtes outragé,
Il ne tient plus qu'à vous d'être bien-tôt vengé.
Verſez, verſez du ſang: mais changez de victime;
Répandez tout le mien ſans ſcrupule & ſans crime.
Si j'avois craint la peine, & l'horreur du trépas,
Du Prince Arminius j'aurois ſuivi les pas:
Mais je n'ai pas voulu que vos coups redoutables
Tombaſſent ſur des cœurs qui ne ſont point coupables.
Au gré de votre haine ordonnez de mon ſort;
Je ne m'en plaindrai pas: trop heureux ſi ma mort,
D'un reproche honteux ſauvant votre mémoire,
Aux dépens de ma vie aſſure votre gloire.

SEGESTE.

Oui, lâche, tu mourras, puiſque tu me trahis.

VARUS.

Ingrat! quelle fureur agite vos eſprits?
Où puiſez vous l'excès de cette haine injuſte?
Vous, de tant de bienfaits honoré par Auguſte?
Comblé par le Sénat de graces & d'honneurs?

SIGISMOND.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs.
Lorſqu'à m'en accabler votre Sénat s'applique,
Dans ſes fauſſes bontés je vois ſa politique;
Et ſes fiers Ennemis devenus complaiſans,
Me font, plus que leurs coups, redouter leurs préſens.
Eh! qu'ai-je affaire, ô Dieux! de la grandeur Romaine?

Que me ſert-elle, hélas! ſi je pers Polixene?
Oui, Céſar, ſi par toi je m'en voyois priver,
Quand ſa perte à ton rang me devroit élever,
Dans mon cœur indigné de cette récompenſe,
La haine tiendroit lieu de la reconnoiſſance.
Eh quoi! tous tes préſens, ta libéralité,
Me pourroient-ils jamais payer ma Liberté?
J'aurois des fers dorés; mais je ſerois Eſclave.
Je ne puis rien ſouffrir qui me gêne, ou me brave,
Et ne connois pour Maître, en Terre, & dans les Cieux,
Que la vertu, l'honneur, la juſtice & les Dieux.

VARUS.

Pourquoi veniez-vous donc, Ame ingrate & perfide,
Suivre depuis deux mois notre Aigle qui vous guide?
Quel charme, quel deſſein vous conduit parmi nous?

SIGISMOND.

Le glorieux deſir de m'inſtruire avec vous,
D'apprendre de plus près ce grand Art de la Guerre
Qui vous a fait dompter preſque toute la Terre;
D'en joindre la pratique à ce que nous ſavons,
Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons.

VARUS.

Juſte Ciel! puis-je encor retenir ma colere?
Saurois-je aſſez punir ce diſcours téméraire?
Rendez graces au ſang dont vous êtes ſorti.

SEGESTE.

Il n'eſt plus de mon ſang s'il quitte mon parti.
Fait Citoyen Romain, j'en ai pris les maximes.

Mon Fils n'eſt plus mon Fils, traître, couvert de crimes.
Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin;
Je le ſuivrai, Seigneur; & de ma propre main,
Immolant ſans pitié ce Fils lâche & rebelle,
Je ſaurai me couvrir d'une gloire immortelle,
Venger l'honneur de Rome à mes yeux profané,
Et mériter le nom que vous m'avez donné.

VARUS.

Quoi, Seigneur....

SEGESTE.

Puniſſons ma coupable Famille.
Dans ce fatal moment je hais juſqu'à ma Fille;
Sans doute elle eſt complice, & du moins, de ſes vœux
Elle a favoriſé ſon Amant malheureux.
Je veux que l'Univers étonné du ſupplice...

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, SINORIX, BARSINE.

POLIXENE.

ARrête, Pere aveugle, & vois ton injuſtice.
Epargne tes Enfans, & de ton fier courroux,
Sur Polixene ſeule épuiſe tous les coups.
L'amour dans Sigiſmond a vaincu la nature;
Et ſi tu veux punir l'auteur de ton injure,
C'eſt moi: vois dans mes yeux le ſouverain pouvoir

Par qui ton fils forcé s'oppoſe à ton eſpoir.
Ne delibére plus, me voilà toute prête;
Je m'offre à ta fureur. Mais, qu'eſt-ce qui t'arrête?
A me donner la mort faut-il t'encourager?
N'oſes-tu te baigner dans un ſang étranger,
Toi qui voulois verſer celui de ta Famille?
Ou peut-être crains-tu de punir une Fille?
Mais ceſſe d'épargner la ſœur d'Arminius:
Segeſte, ſouviens-t-en; toi, penſes-y, Varus;
J'ai mêmes ſentimens, même cœur que mon Frere;
Je ferai contre vous plus qu'il n'a voulu faire:
Si je ne puis verſer du ſang dans les Combats,
Je puis par mes diſcours animer les Soldats;
Et ſuivant les tranſports de l'ardeur qui m'entraîne,
Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine,
L'inſpirer à cent Rois abuſés ou ſoumis,
Et vous faire par-tout de nouveaux Ennemis.

SIGISMOND.

Hélas! que faites-vous? Eh! voulez-vous, Madame,
Ebranler mon courage, intimider mon ame?
Je m'offrois à la mort ſans trouble, ſans douleur;
Ah! venez-vous...

POLIXENE.

Je viens partager ton malheur.
Puiſqu'un ſaint nœud n'a pu lier nos deſtinées,
Que par la mort au moins elles ſoient enchaînées,
Que tu ne vives pas un inſtant après moi,
Que je ne pouſſe pas un ſoupir après toi.

VARUS.

Quel diſcours! quel deſſein! enfin, que puis-je faire?
Faut-il...

SCENE VIII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, POLIXENE, SINORIX, TULLUS.

TULLUS.

VOtre préſence eſt au Camp néceſſaire
On entend dans les airs mille cris confondus
Qui pouſſent juſqu'ici le nom d'Arminius.
Il vient fondre ſur nous, & malgré la nuit ſombre,
De ſes Troupes, Seigneur, on découvre le nombre:
Nos Chefs & nos Soldats au Combat préparés,
N'attendent que l'emploi que vous leur donnerez;
Tous à l'envi...

VARUS.

Marchons; venez punir l'audace
De ce jeune orgueilleux qui court à ſa diſgrace.

SEGESTE.

Je vous ſuis. Sinorix, gardez ce criminel,
Ce rebelle chargé du courroux paternel.
Me puniſſent les Dieux que ma fureur atteſte,
Si je l'épargne après ſa trahiſon funeſte!

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, GARDES.

SIGISMOND.

NE ſaurons-nous jamais quel ſera notre ſort!
Cet état incertain eſt pire que la mort.
Hélas! chacun de nous, tremblant pour ce qu'il aime,
A peine en ce moment ſe ſouvient de lui même.
De ce fatal Combat que je crains le ſuccès!
J'y vois de toutes parts de ſiniſtres effets:
Ou mon Pere expirant, ou mon Ami ſans vie,
Et peut-être ſa mort de la vôtre ſuivie.
Quel ſupplice grands Dieux! où me vois-je réduit!

ISMENIE.

O courroux! ô rigueur du Ciel qui nous pourſuit!
Que de ſoupirs perdus! que d'inutiles plaintes!
Toûjours des ſoins nouveaux & de nouvelles craintes:
Eſt-ce là le bonheur que j'avois attendu!
Mais, Barſine revient.

SCENE II.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE.

ISMENIE.

PArle; n'as-tu rien vu?
Ne nous déguiſe rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire entendre.
J'étois près de ces lieux où j'ai de toutes parts
Promené vainement mes curieux regards;
Je n'ai pu rien connoître; & ma timide vue,
Dans mille objets affreux s'eſt d'abord confondue.
Les clameurs des Soldats mourans, ou renverſés,
Les cris des combattans, les plaintes des bleſſés,
Le carnage, le ſang, l'horreur, le bruit des armes,
Ont étonné mon cœur, & fait couler mes larmes;
Je n'ai pu ſoutenir ce ſpectacle ſanglant,
J'ai frémi, j'ai couru vers ces lieux en tremblant,
Où des Soldats Romains la joie & le langage
M'ont appris que Varus avoit tout l'avantage,
Et que l'injuſte ſort ſecondant ſes deſſeins,
Se déclaroit, Madame, en faveur des Romains.

POLIXENE.

Ne nous flattons donc plus, notre perte eſt certaine;

Votre Pere & Varus vont aſſouvir leur haine.

SIGISMOND.

Hélas, Madame!

POLIXENE.

Eh quoi! Prince, vous ſoupirez?
Juſte Ciel! eſt ce ainſi que vous me raſſurez?
Penſez-vous que frappé du péril qui nous preſſe,
Mon cœur en ce moment ſoit exempt de foibleſſe?
Je la cache à vos yeux, pour ne pas redoubler
Des tourmens aſſez grands pour vous faire trembler;
Je vous cache la mienne, ah! cachez-moi la vôtre;
Raſſurons-nous plutôt, aidons-nous l'un & l'autre.
Je ſens qu'il eſt cruel d'être privé du jour,
Lorſqu'on fait ſon bonheur d'un mutuel amour!
Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoie,
Nos cœurs doivent trouver quelque ſujet de joie:
Nous mourrons ſatisfaits: vous, de moi; moi, de vous;
Nous n'avons ni ſoupçons, ni mouvemens jaloux.
Cher Prince, notre ſort eſt plus doux qu'il ne ſemble;
Nous mourrons l'un pour l'autre, & nous mourrons enſemble.

ISMENIE.

Oui, dans votre malheur vous êtes trop heureux.
Un ſemblable deſtin attire tous mes vœux:
Mais moi, de mon Amant abſente, ſéparée,
Des maux que vous ſouffrez, comme vous déchirée,
Je ne ſaurois, hélas! pour flatter mon ennui,
Le voir, ni lui parler, ni mourir avec lui.
Et quoique chez les morts je m'apprête à le ſuivre,

J'aurai le déplaiſir d'avoir pu lui ſurvivre.
O Dieux! en cet inſtant peut-être que Varus
Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius.
Peut-être de Soldats une troupe barbare
Foule ſa tête auguſte, ou du corps la ſépare;
Et portant ſur un Dard ce tréſor précieux,
En fait à tout le Camp un trophée odieux.
Juſte Ciel! quel objet! Mais j'apperçois mon Pere,
Et je vois dans ſes yeux éclater ſa colere,
C'en eſt fait; n'attendons qu'un trépas rigoureux.

SCENE III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

TRaîtres, les Dieux cruels ont exaucé vos vœux.
Du ſang de mes Soldats & des Troupes Romaines,
Le fier Arminius vient de couvrir nos plaines;
Mais de ce grand ſuccès vous ne jouirez pas;
Et loin que ſon triomphe ait pour lui des appas,
Lui-même il pleurera, du moins j'oſe le croire,
L'avantage fatal de ſa triſte Victoire,
Puiſqu'il perd aujourd'hui, pour nous avoir défaits,
Le plaiſir & l'eſpoir de vous revoir jamais.
Varus encor ſuivi des reſtes de l'Armée,
Soutient d'Arminius la valeur enflâmée;

Il l'arrête, & je viens pour vous enlever tous
Aux vœux d'un Ennemi qui ne cherche que vous.
Venez, venez à Rome, où Varus vous envoie :
Je vais vous y mener, & je ſens quelque joie
A penſer que le Chef de nos heureux Vainqueurs
Honorera bientôt ma fuite de ſes pleurs.
Gardes, qu'on les conduiſe : allons, c'eſt trop attendre ;
Marchons.

SCENE IV.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, TULLUS, GARDES.

TULLUS.

IL n'eſt plus tems, & ſongez à vous rendre, Seigneur ; tous mes Soldats ſont diſperſés, ou morts.
Arminius me ſuit, tout céde à ſes efforts,
Et Varus animé d'un généreux courage,
Vient de mêler ſon ſang au reſte du carnage.

SEGESTE.

Il eſt mort !

TULLUS.

Oui, Seigneur, en Héros, en Romain ;
Et bravant l'injuſtice, & les coups du deſtin ;
Après avoir trois fois, par des faits incroyables,
Soutenu des Germains les aſſauts redoutables,

De

De ruiſſeaux de leur ſang inondé les ſillons,
Et preſque renverſé leurs épais Bataillons,
Il voit de toutes parts ſes Troupes fugitives,
Et ne peut raſſembler ſes Légions craintives;
Alors demeuré ſeul, encore il ſe défend,
Et fait ſentir la crainte aux Vainqueurs qu'il attend:
Ils n'oſent l'aborder, ſa fierté les étonne;
Toutefois à grands flots leur troupe l'environne,
Et honteux de ſe voir par lui ſeul arrêtés,
Lui pouſſent à l'envi cent coups précipités;
Son ſang coule auſſitôt; il le voit, & rappelle
De ſa force épuiſée une force nouvelle:
C'eſt aſſez, a-t-il dit; ah! ne permettons pas
Que mes jours ſoient tranchés par d'indignes Soldats:
Sur-tout, épargnons-nous la rage & l'infamie
De devoir au Vainqueur le reſte de ma vie.
Il ſe frappe à ces mots; mortellement bleſſé,
Sur un monceau de corps il tombe renverſé;
Et ce coup à jamais conſacrant ſa mémoire,
Dans ſa défaite même il ſe couvre de gloire.

SEGESTE.

Ah! Varus; que je plains, que j'admire ton ſort!
Je brûle de te ſuivre, & d'imiter ta mort;
Je jure, ainſi que toi, de fuir l'ignominie
De tenir du Vainqueur une importune vie.
Mais, avant qu'achever le deſſein que je prens,
Faiſons un ſacrifice à tes Manes errans:
Que ces perfides cœurs, que le deſtin me livre,
Dans la nuit du tombeau ſoient forcés de te ſuivre:
Que ſans égard enfin du ſexe ni du rang,

De tous trois à mes yeux on répande le sang;
Que j'y mêle le mien; qu'Arminius ne trouve
Que les sanglans effets des fureurs que j'éprouve;
Qu'il ne rencontre ici, pour fruit de ses Exploits,
Que son Ami, sa Sœur, sa Maîtresse aux abois;
Et pour venger les maux où son bonheur m'expose,
Qu'il plaigne mon trépas par les horreurs qu'il cause.
Frappez, Gardes. Mais, Dieux! le voici ce Vainqueur;
Ah! que mon bras du moins seconde ma fureur.
Que je meure.

SIGISMOND.

Ah, Seigneur! quel dessein? quelle envie?

ISMENIE.

Arrêtez.

SEGESTE.

Quoi, cruels! vous ménagez ma vie?
Vous m'osez désarmer; & vous voulez enfin
Qu'Arminius soit seul maître de mon destin?

SCENE V.

SEGESTE, ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, Arminius, par un revers funeſte
La Fortune en tes mains met le ſort de Segeſte!
Tu ſais de quelle ardeur j'ai pourſuivi tes jours;
Tu me vois maintenant ſans eſpoir, ſans ſecours;
Venge-toi ſans ſcrupule, & prens une victime
Dont la perte eſt utile, & la mort légitime.
Frappe, perce ce cœur qui n'attend que tes coups.

ARMINIUS.

Ceſſez de m'animer, & d'aigrir mon courroux.
Vos derniers attentats, vos cruelles injures
Ont laiſſé dans mon cœur d'aſſez vives bleſſures
Pour me porter ſans peine à vous donner la mort;
Et je ne doute point, ſi la rigueur du ſort
Vous eut par ma défaite abandonné ma vie,
Que déja vos fureurs ne me l'euſſent ravie.
Que n'avez-vous point fait aujourd'hui contre moi!
Ce n'étoit pas aſſez de me manquer de foi;
Sans égard pour les droits que ma naiſſance donne,
Vous avez attenté juſques ſur ma perſonne;
Et de vos fers honteux oſant charger mes mains,
Fait de mon eſclavage un triomphe aux Romains.
L'Univers étonné du bruit de mon offenſe,

Ne le ſera pas moins d'apprendre ma vengeance.
D'un mot je puis vous perdre, & je ſuis offenſé ;
N'y penſons plus, Seigneur, oublions le paſſé;
C'eſt moi qui vous en prie. Enfin, de ma Victoire
Je ne veux d'autre prix, je ne veux d'autre gloire
Que le charmant eſpoir d'être de vos Amis,
Et le parfait bonheur de me voir votre Fils.
Craignez moins de Cétar la puiſſance funeſte;
Combattons ſeulement; je vous répons du reſte.
Envain vous avez cru que fidele aux Romains,
La Victoire par-tout ſeconde leurs deſſeins;
Que contre leurs efforts rien ne nous peut défendre;
Pour les vaincre il ſuffit de l'oſer entreprendre.
Vous venez de les voir expirer ſous mes coups;
Et ces Romains enfin ſont hommes comme nous.
Mais duſſions-nous périr, Seigneur, pour la Patrie,
Mourons libres du moins, s'il faut perdre la vie,
Un malheur éclatant eſt toûjours glorieux;
Soutenons notre gloire, & laiſſons faire aux Dieux.

SEGESTE.

Vaincu, déſeſpéré, que pourrois-je répondre?
Prince, tous vos diſcours ne ſont que me confondre.
Je ne m'attendois pas à ces ſoins généreux;
Et ſi vous vous vengiez ſerois-je plus heureux?
Jouiſſez à loiſir des fruits de la Victoire;
Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire.
Quand vous me découvrez vos nobles ſentimens,
Ma honte & ma douleur croiſſent à tous momens.
Epargnez ma foibleſſe; & loin de votre vue
Laiſſez-moi dévorer le chagrin qui me tue.

ARMINIUS.

Suivez le, Sinorix, & veillez ſur ſes jours.
Madame...

ISMENIE.

Non, Seigneur, je vole à ſon ſecours;
Permettez...

SCENE VI. & Derniere.

ARMINIUS, POLIXENE, ISMENIE, SIGISMOND, BARSINE.

ARMINIUS.

JE vous ſuis; venez, allons, Madame,
Remettre par nos ſoins le calme dans ſon ame.
Malgré ſon déſeſpoir, malgré tout ſon courroux,
Le tems & nos reſpects le fléchiront pour nous.
Je m'étois engagé de venger mon outrage,
De m'ouvrir juſqu'à vous un glorieux paſſage,
Varus eſt mort, enfin les Romains ſont défaits;
Graces aux Dieux, l'effet répond à mes ſouhaits:
De mes libérateurs reconnoiſſons le zele,
Et conſacrons à Rome une haine immortelle.

FIN.

Digitized by Google

LES FOLIES AMOUREUSES, COMÉDIE.

Par Monsieur REGNARD.

ACTEURS.

ALBERT, *Jaloux & Tuteur d'Agathe.*

E'RASTE, *Amant d'Agathe.*

AGATHE, *Amante d'Eraſte.*

LISETTE, *Servante de M. Albert.*

CRISPIN, *Valet d'Eraſte.*

La Scene eſt dans une avenue, devant le Château d'Albert.

LES FOLIES AMOUREUSES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorſqu'en un plein repos chacun encor ſommeille,
Quel démon, s'il vous plait, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hazarder de venir ſi matin?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parles bas; tu ſauras mon deſſein.
Eraſte eſt de retour.

LISETTE.

Eraſte?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où ſavez-vous cela, Madame, je vous prie?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paroître dans ces lieux;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'eſt un guide excellent que l'amour!

AGATHE.

J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un eſt ſorti: voyant la porte ouverte,
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'eſpoir
Qui pourroit attirer Eraſte pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre:
Il arrive le ſoir; & vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter ſon amour:
C'eſt perdre peu de tems. Mais ſi, par aventure,
Albert votre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t'il de nous?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux;
J'ai trop long-tems langui ſous ſon cruel empire;

Je leve enfin le maſque; & quoi qu'il puiſſe dire,
Je veux, ſans nul égard, lui montrer déſormais
Comme je prétends vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce deſſein louable!
Pour moi, j'aimerois mieux cent fois ſervir le diable...
Oui, le diable: du moins, quand il tiendroit ſabbat,
J'aurois quelque repos. Mais, dans mon triſte état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni tréve:
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour eſt long, il gronde entre ſes dents:
» Fais ceci, fais cela; va, viens; monte, deſcends;
» Fais bien la guerre à l'œil; ferme porte & fenêtre,
» Avertis, ſi de loin tu vois quelqu'un paroître.
Il s'arrête, il s'agite, il court ſans ſavoir où;
Toute la nuit il rode ainſi qu'un loup-garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait ſentinelle;
Il n'a ri de ſa vie; il eſt jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte
Que ſervir plus long-tems un maître de la ſorte.

AGATHE.

Liſette, tous nos maux vont finir déſormais.
Qu'Eraſte eſt différent du portrait que tu fais!
Dès mes plus tendres ans chez ſa mere nourrie,
Nos cœurs ſe ſont trouvés liés de ſympathie;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,

De nous unir encor par ſes engagemens.
Plutôt que de ſouffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque tems & me gêne & m'accable,
Je ſerois fille à prendre un parti violent ;
Et ſous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert & de ſes loix ſi dures,
J'irois par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh! ſans aller ſi loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous ſuis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne ſçais pas encor quel eſt mon caractere,
Quand on m'impoſe un joug à mon humeur contraire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaiſirs ;
La contrainte où je ſuis irrite mes deſirs.
Préſentement qu'Éraſte à m'épouſer s'apprête,
Mille vivacités me paſſent par la tête,
J'ai du cœur, de l'eſprit, du ſens, de la raiſon,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte eſt-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon! votre vieux Cerbere eſt à la découverte,
Faut-il le demander ? Il rode dans les champs ;
Il fait toute la nuit ſentinelle en dedans ;
Et ſur le point du jour, il va battre l'eſtrade.
S'il pouvoit par bonheur, choir en quelque embuſcade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
Mais, paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient ; écoutons.

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'Ai fait dans mon château, toute la nuit, la ronde;
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrete,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiéte.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence;
Et pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sage les filles,
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles;
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit; & dans le crépuscule
J'entrevois quelque objet qui marche & qui recule:
Approchons. Qui va là? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas.*

Je tremble.

ALBERT.

C'eſt Liſette : Agathe eſt avec elle.

AGATHE.

Eſt-ce donc vous, Monſieur, qui faites ſentinelle?

ALBERT.

Oui, oui. C'eſt moi, c'eſt moi. Mais, à l'heure qu'il eſt
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plait?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Liſette & moi, Monſieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour ſous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore & reſpirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Reſpirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela ſe pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE, *à part.*

Que ce ſeroit bien fait!

ALBERT, *à Liſette.*

Que dis-tu?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles ſans intrigue & qui ſont retenues,
Sont, à l'heure qu'il eſt, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, & ne vont point ſi-tôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, *à Albert.*

Et comment, s'il vous plait, voulez-vous qu'on
repoſe?
Chez-vous, toute la nuit, on n'entend autre choſe
Qu'aller, venir, monter, fermer, deſcendre,
ouvrir,
Crier, touſſer, cracher, éternuer, courir.
Lorſque par grand hazard, quelquefois je ſom-
meille,
Un bruit affreux de clef en ſurſaut me réveille:
Je veux me rendormir, mais point: un Juif er-
rant,
Qui fait du mal d'autrui ſon plaiſir le plus grand,
Un lutin, que l'enfer a vomi ſur la terre
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce lutin & ce Juif errant?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi?

LISETTE.

Oui! vous. Je croyois que ces bruſques manieres
Venoient de quelque Eſprit qui vouloit des prieres;
Et pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps qui faiſoit ce ſabbat,
Je mis un certain ſoir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée:
Cela fit tout l'effet que j'avois eſpéré.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En perſonne d'eſprit; ſans bruit & ſans chandelle,

J'allai dans certain coin me mettre en ſentinelle ;
J'y n'y fus pas long-tems qu'auſſi-tôt, patatras,
Avec un fort grand bruit, voilà l'eſprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées,
Lui font, avec le nez, meſurer les montées.
Soudain j'entends crier : A l'aide, je ſuis mort.
A ces cris redoublés, & dont je riois fort,
J'accours & je vous vois étendu ſur la place,
Avec une apoſtrophe au milieu de la face ;
Et votre nez caſſé me fit voir, par écrit,
Que vous étiez un corps & non pas un eſprit.

ALBERT.

Ah ! malheureuſe engeance ! appanage du Diable !
C'eſt-toi qui m'as joué ce tour abominable ?
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non, c'étoit ſeulement pour attraper l'Eſprit.

ALBERT.

Je ne ſais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du viſage...

AGATHE, *le retenant.*

Hé ! Monſieur, doucement.

ALBERT, *à Agathe.*

Vous pourriez bien ici,
Vous, la belle, attraper quelque gourmande auſſi.
(*à part.*)
Taiſez-vous, s'il vous plait. Pour punir ſon audace,
Il faut que de chez-moi ſur le champ je la chaſſe.
(*à Liſette.*)
Qu'on ſorte de ce pas.

LISETTE

LISETTE, *feignant de pleurer.*

Juſte Ciel! quel arrêt!

Monſieur!...

ALBERT.

Non; dénichons au plutôt, s'il vous plait.

LISETTE, *riant.*

Ah! par ma foi, Monſieur, vous nous la donnez bonne,

De croire qu'en quittant votre triſte perſonne,
Le moindre déplaiſir puiſſe ſaiſir mon cœur!
Un écolier qui ſort d'avec ſon précepteur;
Une fille long-tems au célibat liée,
Qui quitte ſes parens pour être mariée;
Un eſclave qui ſort des mains des mécréans;
Un vieux forçat qui rompt ſa chaîne après trente ans;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame;
Un époux quand il ſuit le convoi de ſa femme;
N'ont pas le demi-quart tant de plaiſir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De ſortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui! puiſqu'il eſt ainſi, je change de deſir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaiſir:
Tu reſteras ici pour faire pénitence.
(*à Agathe.*)
Et vous, ſans raiſonner, rentrez en diligence;
(*Agathe rentre en faiſant la révérence: Liſette en fait autant; Albert la retient, & continue.*)
Demeure, toi; je veux te parler ſans témoins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

IL faut l'amadouer ; j'ai beſoin de ſes ſoins.
[*haut*]
Allons, faiſons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond, & plus que l'on ne penſe.

LISETTE.

Et je vous aime auſſi plus que vous ne penſez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me caſſer le nez !
Mais je pardonne tout, & te donne promeſſes
Que tu reſſentiras l'effet de mes largeſſes,
Si tu veux me ſervir dans une occaſion.

LISETTE.

Voyons, de quel ſervice eſt-il donc queſtion?

ALBERT.

Tu ſais depuis long-tems que, ſur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit l'avoir, l'ame un peu délicate,
La donzelle bientôt prendroit le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la Dame du bourg juſqu'à quinze ans nourrie,
Toûjours dans le grand monde elle a paſſé ſa vie:
Cette Dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre ſoin, & me la confia.

L'amour, depuis ce tems, s'eſt gliſſé dans mon ame,
Et j'ai quelque deſſein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? Fi donc !

ALBERT.

Qu'entends-tu par ce ton?

LISETTE.

Fi ! vous dis-je.

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Hé ! fi ! fi ! vous dit-on.
Vous avez trop d'eſprit pour faire une ſottiſe;
Et j'en appellerois à votre barbe griſe.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen paſſé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé ;
Faire des héritiers dont l'heureuſe naiſſance,
De mes collatéraux détruiſe l'eſpérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, Monſieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais poſtérité de vous ne ſortira.
C'eſt moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que ſais-je?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege ?
Dis donc, parles, réponds?

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien.
Sans dire la raiſon, vous la devinez bien.
Je m'entends, il ſuffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce ſera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſais bien qu'ici bas;
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pieges qu'on me tend mon ame eſt alarmée,
Je tiens une brebis avec ſoin enfermée:
Mais des loups raviſſans rodent pour l'enlever;
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver:
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie;
Faire, avec ſoin, griller mon château tout autour,
Et ne laiſſer par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai beſoin de tes ſoins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui? moi!

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroiſſe être l'effet de ma précaution.
Agathe avec raiſon pourroit être alarmée
De ſe voir par mes ſoins de la ſorte enfermée;
Cela pourroit cauſer du refroidiſſement:

Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement
Lui dorer la pilule, & lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſe défendre;
Et que la nuit paſſée, un nombre de bandits
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monſieur, avec ce ſtratageme,
Et bien d'autres encor dont vous uſez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT.

Ce n'eſt pas ton affaire; il ſuffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou de vouloir à votre âge,
Pour la ſeconde fois tâter du mariage;
Plus fou, d'être amoureux d'un objet de quinze ans;
Encor plus fou, d'oſer la griller là-dedans.
Ainſi, dans ce deſſein funeſte en conſéquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont le moindre va droit aux Petites-Maiſons.

ALBERT.

Pour me conduire ainſi j'ai de bonnes raiſons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté céleſte,
J'ai, juſqu'à préſent, eu de la vertu de reſte:
Mais ſi j'avois amant ou mari de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, ſur la tête & par-tout.
Si vous me choiſiſſez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre eſpérance eſt vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches deſſeins:
Le cas eſt trop vilain; je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la priere,
Je ſaurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE.

Peſtez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toûjours vous dire qu'un jaloux
Eſt un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds ſous terre;
Qu'il n'eſt rien plus hideux: que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres Meſſieurs habitans de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels & moins inſupportables
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCENE IV.

ALBERT *ſeul.*

POur me trahir ici tout le monde s'emploie:
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Liſette ne vaut rien: mais, de crainte de pis,
Malgré ſa bruſque humeur, je la garde au logis.
Je ne laiſſerai pas, quoi qu'on diſe & qu'on gloſe,
D'accomplir le deſſein que mon cœur ſe propoſe.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

MOn maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour ſonder le terrein.
Voilà, je crois, notre homme; il faut feindre de ſorte...

ALBERT.

Que faites-vous ici ſeul, & devant ma porte?

CRISPIN.

Bonjour, Monſieur.

ALBERT.

Bonjour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel ſujet vous attire?
Et quel homme êtes-vous?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme univerſel.

J'ai couru l'univers; le monde eſt ma patrie;
Faute de revenu, je vis de l'induſtrie,
Comme bien d'autres font; ſelon l'occaſion,
Quelquefois honnête homme, & quelquefois fripon.
J'ai ſervi volontaire un an dans la Marine;
Et me ſentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibuſtier,
Un mien parent me fit apprentif maltotier.
J'ai porté le mouſquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois miquelet dans les guerres d'Eſpagne.

ALBERT.

(*à part.*)

Voila bien des métiers! Du bas juſques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraud.
(*haut.*)
Que faites-vous ici? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne ſais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces frippons
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maiſons.

CRISPIN.

Vous me connoiſſez mal; j'ai d'autres ſoins en tête.
Tandis que le hazard dans ce ſéjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des ſecrets merveilleux,
Je m'amuſe à chercher des ſimples dans ces lieux.

ALBERT.

Des ſimples ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur. Tout le tems de ma vie
J'ai fait profeſſion d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'eſt guere de maux
Où je ne ſçache mettre un remede à propos ;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mere.
On m'a même accuſé d'avoir un caractere.
Il ne s'en eſt fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être de mon tems le plus heureux ſouffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'eſt pas de compétence.

CRISPIN.

Vous ſavez que l'habit ne fait pas la ſcience ;
Et je ne ſerois pas réduit d'être valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous ?...

CRISPIN.

Voyez la médiſance !
Certain jour, me trouvant le long du grand chemin,
Moi troiſieme, & le jour étant ſur ſon déclin,
En un certain bourbier j'apperçus certain coche :
En homme ſecourable auſſi-tôt je m'approche ;
Et pour le ſoulager du poids qui l'arrêtoit,
J'ôtai du magaſin les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre reſponſable :
Le Prévôt s'en mêloit ; c'eſt pourquoi mes amis

Me conseillerent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
Et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanois, payé de ma personne.
Savez-vous bien, Monsieur, que j'étois dans Crémone!...

ALBERT.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raisonne,
Se promener ici, sans offenser personne.

ALBERT.

Oui; mais il ne faut pas trop long-tems y rester.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur. Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, à qui peut être
Le château que voilà.

ALBERT.

Mais... il est à son maître.

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous répondez ſi bien
Que l'on ne peut ſi-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce ſoir au gîte,
Y ſerons-nous bientôt ?

ALBERT.

Si vous allez bien vîte.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les converſations.
(*haut.*)
Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être?

ALBERT.

La demande eſt plaiſante! à ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez ici mis comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux paſſans :
Allez l'apprendre ailleurs ; partez : je vous conſeille
De ne pas plus long-tems étourdir mon oreille.
Votre aſpect me fatigue autant que vos diſcours:
Adieu. Bonjour.

SCENE VII.

CRISPIN *ſeul.*

CEt homme m'a bien l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.

Le vieillard me paroît un peu ſujet à lire ;
Pour en venir à bout, il faudra batailler :
Tant mieux ; c'eſt où je brille ; & j'aime à ferrailler.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAis j'apperçois mon maître.

ERASTE.

Hé bien ! quelle nouvelle,
Cher Criſpin ? dans ces lieux as-tu vu cette Belle ?
As-tu vu ce tuteur ? & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'eſpoir qui flatte mon amour ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! que ce mont Cenis eſt un pas ridicule !
Vous ſouvient-il, Monſieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou ſi profond ?
Je fus près d'un quart d'heure à rouler juſqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puiſque vous ſouhaitez une phraſe plus claire,

Je vous dirai, Monſieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoiqu'il diſe & qu'il faſſe;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne ſois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour, de ce brutal vaincra la réſiſtance.

CRISPIN.

J'aurois pour le ſuccès aſſez bonne eſpérance,
Si de quelque argent frais nous avions le ſecours:
C'eſt le nerf de la guerre, ainſi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine; Agathe, en mariage
A trente mille écus de bon bien en partage:
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui ſéduiroit tes yeux.
Dès ſes plus tendres ans, chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur eſt tellement gravée
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui ſembloient l'un pour l'autre être faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuſe intelligence,
Quand ma mere mourut. De cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux que l'enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point; & lui, comme je penſe,
De moi ni de mon nom n'a nulle connoiſſance.
On m'a dit qu'il étoit d'un très-facheux eſprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut ſavoir d'abord ſi dans la fortereſſe
Nous nous introduirons par force, ou par adreſſe;
S'il eſt plus à propos, pour nos deſſeins conçus,
De faire un ſiege ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te ſers à propos de termes militaires;
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toûjours agir avant le bras.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vois des combats:
J'ai même déſerté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un ſiege réuſſiſſe,
Il faut, premierement, s'emparer des dehors;
Connoître les endroits, les foibles & les forts.
Quand on eſt bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverſe un rempart, on fait breche; auſſi-tôt
On avance en bon ordre, & l'on donne l'aſſaut;
On égorge, on maſſacre, on tue, on vole, on pille:
C'eſt de même à peu près quand on prend une fille;
N'eſt-il pas vrai, Monſieur?

ERASTE.

A quelque choſe près.
La ſuivante Liſette eſt dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le ſuccès on conçoit d'eſpérance.

Il la faut avertir que ſans bruit, ſans tambours,
Il eſt toute la nuit arrivé du ſecours;
Lui faire des ſignaux pour lui faire comprendre...

ERASTE.

Allons voir là deſſus quels moyens il faut prendre.
Et pour ne point donner de ſoupçons dangereux,
Evitons de reſter plus long-tems en ces lieux.

SCENE VIII.

CRISPIN *ſeul.*

MOi, comme ingénieur & chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en breche Albert, & l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou ſoutenir l'aſſaut.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT *ſeul.*

UN ſecret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore ſon pays & comment il ſe nomme)
Eſt la choſe à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce tems à garder:

Cependant n'en déplaiſe à ce docteur habile,
La garde d'une fille eſt bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le ſerrurier,
Qui doit à mon deſſein promptement s'employer.
Je veux faire ſortir Agathe & ſa ſuivante,
De peur qu'à cet aſpect leur cœur ne s'épouvante:
Il faut les appeller, afin qu'à ſon plaiſir
L'ouvrier libre & ſeul puiſſe agir à loiſir.
Quand j'aurai ſur ce point ſatisfait ma prudence,
Il faudra les réſoudre à prendre patience.
Holà, quelqu'un.

SCENE II.

AGATE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT.

VEnez ſous ces arbres épais,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

LISETTE, *à Albert.*

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil ſi doux, & l'humeur ſi traitable?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de ſix mois
Nous ſortons aujourd'hui pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie.
Le plus charmant ſéjour à la fin nous ennuie.

AGATHE,

AGATHE, *à Albert.*

Sous quelque autre climat que je ſois avec vous,
L'air n'y ſera pour moi ni meilleur, ni plus doux.
Je ne ſais pas pourquoi; mais enfin je ſoupire,
Quand je ſuis près de vous, plus que je ne reſpire.

ALBERT, *à Agathe.*

Mon cœur à ce diſcours ſe pâme de plaiſirs.
Il te faut un époux pour calmer ces ſoupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire aſſez diſſimulées;
Font, au ſeul nom d'époux, d'abord les réſervées;
Maſquent leurs vrais deſirs, & répondent ſouvent
N'aimer d'autre parti que celui du Couvent:
Pour moi, que le pouvoir de la vérité preſſe,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foibleſſe,
J'ai le cœur plus ſincere; & je vous dis ſans fard,
Que j'aſpire à l'hymen & plutôt que plus tard.

LISETTE.

C'eſt bien dit. Que ſert-il, au printems de ſon âge,
De vouloir ſe ſouſtraire au joug du mariage,
Et de ſe retrancher du nombre des vivans?
Il étoit des maris bien avant des Couvens,
Et je tiens, moi, qu'il faut ſuivre, en toute méthode;
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un époux eſt le plus ancien,
Et le plus uſité; c'eſt pourquoi je m'y tiens.

ALBERT.

En perſonnes d'eſprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes ſentimens auſſi ſont conformes au vôtre:
Je veux me marier, riche comme je ſuis,

On me vient tous les jours propoſer des partis
Qui paroiſſent pour moi d'un très-grand avantage:
Mais je réponds toûjours qu'un autre amour m'engage; *(à Agathe.)*
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi ſeule ſoupire; & que, de ton côté,
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc!

ALBERT.

Qui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plait, dit...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi tu nourriſſois une ſincere ardeur.

AGATHE.

Votre diſcrétion vraiment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & ſe taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu ſi haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant?

AGATHE.

C'eſt que rien n'eſt ſi faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGATHE.

Non: mais, en récompenſe,

Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi?

AGATHE.

Qui le ſait?
On aime ſans raiſon, & ſans raiſon on hait.

LISETTE, *à Albert.*

Si l'aveu n'eſt pas tendre, il eſt du moins ſincere.

ALBERT, *à Agathe.*

Après ce que j'ai fait, Baſilic, pour te plaire?

LISETTE.

Ne nous emportons point; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits ſont effacés, elle eſt aimable & fraîche:
Elle a l'eſprit bien fait, & vous l'humeur revêche:
Elle n'a pas ſeize ans, & vous êtes fort vieux:
Elle ſe porte bien, vous êtes catarreux;
Elle a toutes ſes dents qui la rendent plus belle;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t'elle,
Et doit être emportée à la premiere toux:
A quelle malheureuſe ici-bas plairiez-vous?

ALBERT.

Si j'ai pris, pour lui plaire, une inutile peine,
Je veux, parlaſambleu! mériter cette haine,
Et mettre en ſûreté ſes dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiſeaux, où de ſon arrogance
Elle aura tout loiſir de faire pénitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le ſaurez tantôt, marchons ſans tant parler.

SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene. Il apperçoit Albert, & le ſalue.

ALBERT, *à part.*

QUel triſte contre-tems dans cette conjoncture!
Au diable le fâcheux, & ſa ſotte figure.
(*haut à Eraſte.*)
Souhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moi?

LISETTE, *bas à Agathe.*

C'eſt Eraſte.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.
(*Eraſte continue à ſaluer.*)

ALBERT.

A quoi ſervent, Monſieur, les façons que vous faites?
Parlez donc; je ſuis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpects, je remplis mon devoir.
Aſſez près de chez-vous ma chaiſe s'eſt rompue:
Lorſqu'à la réparer ici l'on s'évertue,

Attiré par l'aſpect & le frais de ces lieux,
Je viens y reſpirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monſieur; l'air qu'ici l'on reſpire,
Eſt tout-à fait mal ſain: je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-tems,
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſans.

AGATHE.

Hélas! rien n'eſt plus vrai: depuis que j'y reſpire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toûjours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici, toux, fievre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air ſi fleuri vous manquiez de ſanté.

ALBERT.

Qu'elle ſe porte bien ou qu'elle ſoit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris ſoin de parer,
Cette vue où mon œil ſe plait à s'égarer,
Enchante mes regards; & jamais la nature
N'étala ſes attraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays eſt beau, chacun en parle ainſi:
Mais vous emploierez mieux la fin de la journée;
Votre chaiſe à préſent doit être accommodée;

Votre préſence ici ne fait aucun beſoin;
Partez: vous devriez être déjà bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT.

Puiſque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
[*à Agathe & à Liſette.*]
Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monſieur...

ALBERT.

Eh! rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cauſe
Que Madame, pour moi, ſouffre la moindre choſe.

AGATHE.

Non, Monſieur, demeurez: & juſques à demain
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins ſont mal ſûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie!

[*Agathe rentre.*]

SCENE IV.

ALBERT, LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Liſette.*

ALlons, vîte, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai:
Mais, devant ces Meſſieurs, tout haut je vous dirai
Que le Ciel enverra quelque honnête perſonne,
Pour faire enfin ceſſer les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de ſix mois, dans ce Cloître nouveau
Nous n'avons apperçus que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée eſt interdite.
Tout, dans cette maiſon, eſt ſujet à viſite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'eſt du genre féminin.
Jugez ſi quelque fille en ce lieu peut ſe plaire.

ALBERT, *lui mettant la main ſur la bouche, & la faiſant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipere.

SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

JE ne veux point ſi-tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le tems que les barreaux ſoient mis :
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
[*haut.*]
Çà, de quoi s'agit-il ? Parlez, vous voilà maître.
Mais, ſur-tout, ſoyez bref.

ERASTE.

Je ſuis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitemeat.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire, ma fille ?

ERASTE.

Eſt-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela ſera bientôt.

ERASTE.

J'en ſuis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.

Les femmes aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes!...

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! Je ſuis ſi ſoul des femmes!...
Et je ſuis ſi ravi quand quelques bonnes ames
Se ſervent de main-miſe un peu de tems en tems...

ALBERT.

Ce garçon-là me plait, & parle de bon ſens.

ERASTE.

Pour moi, je ne vois rien de ſi digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi d'une femme;
Qui, ſans être jamais de ſoupçons combattu,
Compte tranquillement ſur ſa frêle vertu,
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidelle.
Il faut faire ſoi-même, en tout tems, ſentinelle;
Suivre par-tout ſes pas; l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut;
Et malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, quel qu'il ſoit, en eſt toûjours la dupe.

ALBERT.

Nous ſommes un peu grecs ſur ces matieres-là;
Qui pourra m'attraper, bien habile ſera.
Chaque jour, là-dedans, j'invente quelque adreſſe
Pour mieux déconcerter leur ruſe & leur fineſſe.
Ma foi, vous aurez beau, Meſſieurs leurs partiſans,
Débonnaires maris, doucereux courtiſans,

Abbés blonds & muſqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux ſoit d'un accès facile,
Publier que je ſuis un brutal, un jaloux;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ERASTE.

Quand vous ſeriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible & tendre?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.
Un jaloux, diſent-ils, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plutôt le tyran, que l'amant d'une Belle:
Sans relâche agité de fureur & d'ennui,
Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autrui:
Inſupportable à tous, odieux à lui même,
Chacun à le tromper met ſon plaiſir extrême,
Et voudroit qu'on permit d'étouffer un jaloux,
Comme un monſtre échappé de l'enfer en courroux.
C'eſt dans le monde ainſi qu'on parle d'ordinaire:
Mais pour moi, je ſoutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux tranſports peut ſe voir animer,
Céder à ce penchant, & qu'il faut dans la vie
Aſſaiſonner l'amour d'un peu de jalouſie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monſieur, par votre eſprit.
Je voudrois, pour beaucoup, que cela fut écrit,
Pour le montrer aux ſots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monſieur: là, pour vous ſatisfaire,
Je vous l'écrirai tout ſans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre choſe à me dire.
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le Ciel vous maintienne en ces bons ſentimens;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-tems.

SCENE VI.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

AU ſecours! Aux voiſins! Quel accident terrible!
Quelle triſte aventure! Ah, Ciel! eſt-il poſſible?
Pauvre Seigneur Albert! que vas tu devenir?
Le coup eſt trop mortel; je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'eſt-il donc arrivé?

LISETTE.

La plus rude diſgrace...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien ſavoir ce qui ſe paſſe?

LISETTE.

Agathe...

ERASTE.

Hé bien ! Agathe ?

LISETTE.

Agathe, en ce moment
Vient de devenir folle, & tout ſubitement.

ALBERT.

Agathe eſt folle ?

ERASTE.

Ah, Ciel !

ALBERT.

Cela n'eſt pas croyable.

LISETTE.

Ah! Monſieur, ce malheur n'eſt que trop véritable.
Quand par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller ;
Qu'elle a vu ces barreaux & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit ſa fenêtre ;
J'ai dans le même inſtant vu ſes yeux s'égarer,
Et ſon eſprit frappé ſoudain s'évaporer.
Elle tient des diſcours remplis d'extravagance,
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danſe.
Elle prend un habit, puis le change ſoudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer ſous ſa main.
Tout à l'heure elle a mis de votre garderobe,
Votre large culotte & votre grande robe ;
Puis prenant ſa guittare, elle a, de ſa façon,
Chanté différens airs en différent jargon.
Enfin, c'eſt cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entends-je? Juſte Ciel!

ALBERT.

Quel funeſte malheur!

LISETTE.

De ce triſte accident vous êtes ſeul l'auteur;
Et voilà ce que c'eſt que d'enfermer les filles!

ALBERT.

Maudite prévoyance, & malheureuſes grilles!

LISETTE.

J'ai voulu dans ſa chambre un moment l'enfermer,
C'étoient des hurlemens qu'on ne peut exprimer;
De rage elle battoit les murs avec ſa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCENE VII.

AGATHE, ALBERT, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

HÉlas! à tout moment
Elle change de forme & de déguiſement.

AGATHE, *en habit d'Eſpagnolette, avec une guittare, faiſant le Muſicien, chante.*

Toute la nuit entiere,
Un vieux vilain matou
Me guette ſur la gouttiere.
Ah! qu'il eſt fou!
Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

ERASTE, *bas à Criſpin.*

Malgré ſon mal, Criſpin, l'aimable & doux viſage!

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus ſage:

AGATHE, *chante.*

Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

Vous êtes du métier? Muſiciens, s'entend?
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant?
Je ſuis, ainſi que vous, membre de la muſique,
Enfant de *G re ſol*; & de plus, je m'en pique.
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *Duo*, que je trouve excellent
Parce qu'il eſt de moi, je veux, ſans complaiſance,
Que chacun de vous deux m'en diſe ce qu'il penſe.

ALBERT.

Ah! ma chere Liſette, elle a perdu l'eſprit.

LISETTE.

Qui le ſait mieux que moi? Ne vous l'ai-je pas dit?

(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plait, Monſieur, ſa folie eſt gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, & la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

(*Elle préſente une main à Albert qu'elle ſecoue rudement, & laiſſe baiſer l'autre à Eraſte.*)

Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez eſt fait en *à mi la*;
C'eſt mon ton favori: la muſique en eſt vive,
Bizarre, pétulante, & fort récréative;

Les mouvemens légers, nouveaux, vifs & preſſés.
L'on m'envoya chercher un de ces jours paſſés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès long-tems au lit paralityque:
Dès que j'eus mis en chant un certain rigaudon,
Trois ſages Médecins venus dans la maiſon,
La garde, le malade, un vieil Apothicaire
Qui venoit d'exercer ſon grave miniſtere,
Sans reſpect du métier, ſe prenant par la main,
Se mirent à danſer juſques au lendemain.

CRISPIN, *à Eraſte.*

Voir une Faculté faire en rond une danſe,
Et ſortir dans la rue ainſi tous en cadence:
Cela doit être beau, Monſieur!

ERASTE, *bas à Criſpin.*

Quoi! malheureux,
Tu peux rire, & la voir en cet état affreux!

AGATHE.

Attendez... doucement... mon démon de muſique
M'agite, me ſaiſit... je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dreſſeront d'horreur...
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je ſens qu'en tons heureux ma verve ſe dégorge.
(*Elle touſſe beaucoup & crache au nez d'Albert.*)
Pouah! C'eſt un dièſis que j'avois à la gorge.
Or donc, dans le *Duo* dont il eſt queſtion,
Vous y verrez du vif & de la paſſion:
Je réuſſis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
[*Elle donne un papier de muſique à Albert, & une lettre à Eraſte.*]
Voilà votre partie; & vous, voilà la vôtre.
[*Elle touſſe pour ſe préparer à chanter.*]

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu ; je crains les diéſis.

LISETTE, *à part.*

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis Seigneur Albert, qui te chérit, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien! je chanterai;
Et ſi c'eſt ton deſir encor, je danſerai.

ERASTE, *ouvrant ſon papier, à part.*

Une lettre, Criſpin!

CRISPIN, *bas à Eraſte.*

Ah, Ciel! quelle aventure!
Le maître de muſique entend la tablature.

AGATHE.

Ça, comptez bien vos tems, pour partir, cette fois
C'eſt vous qui commencez. Allons, vîte. Un, deux, trois.

(*Elle donne un coup de papier dont elle bat la meſure ſur la tête d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colere.*)

Partez donc, partez donc, Muſicien barbare,
Ignorant par nature, ainſi que par bécare.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton art les premieres leçons?
Sais-tu dans un concert, ou croaſſer ou braire?

ALBERT.

Je vous ai déjà dit, ſans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être Muſicien.

AGATHE

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne ſachant rien,
Interrompre un concert, où ta ſeule préſence
Cauſe des contre-tems & de la diſcordance?
Vit-on jamais un âne eſſayer des *bémols*,
Et ſe mêler au chant des tendres roſſignols?
Jamais un noir corbeau, de malheureux préſage,
Troubla-t'il des ſereins l'agréable ramage?
Et jamais, dans les bois, un ſiniſtre hibou,
Pour chanter en concert, ſortit-il de ſon trou?
Tu n'es & ne ſeras qu'un ſot toute ta vie.

CRISPIN, *à Agathe.*

Mon Maître, comme il faut, chantera ſa partie:
J'en ſuis ſa caution.

AGATHE.

Il faut que dès ce ſoir,
Dans une ſérénade il montre ſon ſavoir;
Qu'il faſſe une muſique, & prompte, & vive, & tendre,
Qui m'enleve!

LISETTE, *à Criſpin.*

Entends-tu?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'eſt... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en muſique, eſt un morceau bien fort, (*bas à Agathe*)
Et qui coûte beaucoup. Nous n'avons pas un double.

AGATHE, *bas à Criſpin.*

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun ſoin ne vous trouble.

ERASTE, *à Agathe.*

Vous verrez que je ſuis un homme de concert,
Et que je ſais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE, *chante.*

L'Uccelletto,
No, non è matto,
Chi, cercando di quà, di là,
Va trovando la libertà:
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa ſol, fa ſol la.
Al diſpetto
D'un vecchio brutto,
E cercando di quà, di là,
L'Uccelletto ſi ſalverà:
Ut re mi, re mi fa;
Mi fa ſol, fa ſol la.

(*Elle ſort en chantant & en danſant autour d'Eraſte.*)

SCENE VIII.

ALBERT, LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

LIſette, ſuivons-la; voyons s'il eſt poſſible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

SCENE IX.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

MA pauvre maîtreſſe! Ah! j'ai le cœur ſi ſaiſi!...
Je crois que je m'en vais devenir folle auſſi.
(Elle ſort en chantant & en danſant autour de Criſpin.)

SCENE X.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *ouvrant la lettre.*

IL eſt entré. Liſons...
» Vous ſerez ſurpris du parti que je prends;
» mais l'eſclavage où je me trouve devenant plus
» dur chaque jour, j'ai cru qu'il m'étoit permis
» de tout entreprendre. Vous, de votre côté,
» eſſayez tout pour me délivrer de la tyrannie
» d'un homme que je hais autant que je vous aime..
Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les reſſorts de l'eſprit féminin,

Quand il eſt agité de l'amoureux lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug ſi dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever?

ERASTE.

Ce ſeroit le plus ſûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervice,
Je crains après cela...

ERASTE.

Que crains-tu?

CRISPIN.

La Juſtice.

ERASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.
Vous ſerez épouſé; moi, je ſerai pendu.

ERASTE.

Il me vient un deſſein... Tu connois bien Clitandre?

CRISPIN.

Oui-dà.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre:
Son château n'eſt pas loin; c'eſt chez lui que je veux
Me choiſir un aſyle en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit & la rage,

Digitized by Google

Nous diſpoſerons tout pour notre mariage.
La joie & le plaiſir regnent dans ce ſéjour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

SCENE XI.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Eraſte.*

AH! Monſieur, excuſez l'ennui qui me poſſéde.
Je reviens ſur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme eſt à vous?

ERASTE.

Oui.

ALBERT.

De grace, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon ſecours s'employer aujourd'hui.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous? parlez.

ALBERT.

De ſa ſcience
Il a daigné tantôt me faire confidence;
Il a mille ſecrets pour guérir bien des maux;
Peut-être en a-t'il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet ſalutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere!...

ALBERT, *à Criſpin.*

Ah, Monſieur!

CRISPIN.

Refuſer, lorſqu'on vous en prioit,
De dire le chemin & l'heure qu'il étoit!

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous ſans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans lui donner ſecours?
[*à Eraſte.*]
Monſieur, parlez pour moi.

ERASTE.

Criſpin, je t'en conjure.
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reſſentiment.
[*à Albert.*]
Oui, je veux la guérir, & radicalement.

ALBERT.

Quoi! vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remede qu'il eſt plus à propos de ſuivre...
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auſſi ſoyez ſûr que mon bien, & ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne ſoit guérie.

SCENE XII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

QUe veut dire cela? Par quel heureux deſtin
Es-tu donc à ſes yeux devenu Médecin?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce que je puis vous dire,
C'eſt que tantôt ſa vue ayant pu m'interdire,
Pour cacher mon deſſein & me déguiſer mieux,
J'ai dit que je cherchois des ſimples dans ces lieux;
Que j'avois, pour tous maux, des ſecrets admirables,
Et faiſois tous les jours des cures incurables;
Et voilà juſtement ce qui fait ſon erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je reſſens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'eſpérance & la joie.
Allons nous conſulter, & voir par quelle voie
Nous pourrons réuſſir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes ſecrets.

CRISPIN.

Moi, je ſuis prêt à tout: mais il eſt inutile
D'entreprendre un projet, ſans ce premier mobile.
Nous ſommes ſans argent; qui nous en donnera?

ERASTE, *montrant ſa lettre.*

L'amour y pourvoira.

SCENE XIII.

CRISPIN *ſeul.*

L'Amour y pourvoira.
Il ſemble à ces Meſſieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour ſoient des lettres de change.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *ſeul.*

JE ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'eſprit, de raiſon, de bon ſens,
Quand l'amour une fois s'emparant de ſon ame,
Lui peut communiquer ſon génie & ſa flamme!
De mon côté j'ai pris, ainſi que je le dois,
Tous les ſoins que l'amour peut attendre de moi.
Criſpin eſt averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque ſecours d'argent nous ſeroit néceſſaire.

SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT, *à part.*

JE ne puis demeurer en place un ſeul moment.
Je vais, je viens, je cours; tout accroît mon tourment.
Près d'elle, mon eſprit, comme le ſien, ſe trouble;
Son accès de folie à chaque inſtant redouble.
(*à Eraſte.*)
Ah! Monſieur, ſuis-je aſſez au rang de vos amis,
Pour m'aider du ſecours que vous m'avez promis?
Cet homme qui tantôt m'a vanté ſa ſcience,
Veut-il de ſes ſecrets faire l'expérience?
En l'état où je ſuis, je dois tout accorder;
Et lorſque l'on perd tout, on peut tout hazarder.

ERASTE.

Je me fais un plaiſir de rendre un bon office.
On ſe doit en tout tems, l'un à l'autre ſervice.
La malade aujourd'hui m'a trop fait de pitié
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit, en ces lieux doit ſe rendre:
J'ai voulu ſur le mal le ſonder & l'entendre;
Mais il m'en a parlé dans des termes ſi nets,
En m'en développant la cauſe & les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en ſait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice, Monſieur, peut être égal au vôtre!
Comme le Ciel envoie ici, ſans y ſonger,
Cette honnête perſonne exprès pour m'obliger!

ERASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
Vous ſavez que ces gens venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des tréſors:
C'eſt beaucoup s'ils n'ont pas reſſuſcité des morts.
Mais, ſi l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme eſt votre affaire:
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le ſouhaitez, vous en ferez l'eſſai.
D'un office d'ami ſimplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, de ſon mérite.
Nous voyons tous les jours de ces ſortes de gens
Apprendre, en voyageant, des ſecrets ſurprenans.

SCENE III.

LISETTE, ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

AH, Ciel! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore il faudra qu'on la lie.

SCENE IV.

AGATHE *en vieille*, LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

AGATHE.

BOnjour, mes doux amis : Dieu vous gard, mes enfans.
Hé bien ! qu'eſt-ce ? Comment paſſez vous votre tems ?
Que le Ciel pour long-tems la ſanté vous envoie,
Vous conſerve gaillards, & vous maintienne en joie.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les eſprits.
Il faut ſe divertir ; c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante ; & malgré ſa vieilleſſe,
On trouveroit encor des retours de jeuneſſe.

AGATHE.

Ho ! vous me regardez ! Vous êtes ébaubis
De me trouver ſi fraîche avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, & je lis ſans lunettes.
Je ſurote mon vin, quel qu'il ſoit, vieux, nouveau :
Je fais rubis ſur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte !

AGATHE.

Oui, vraiment, du Champagne encor, ſans qu'il en reſte.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint Martin.

LISETTE.

La jeuneſſe eſt complette.

AGATHE.

Tout autant: mais je ſuis encore verdelette:
Et je ne laiſſe pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des ſerviteurs, & qui m'en content, dà.
Mais vois-tu, mon ami! veux-tu que je te diſe?
Le hommes d aujourd hui, c'eſt pietre marchandiſe;
Ils ne valent plus rien: & pour en ramaſſer,
Tiens, je ne voudrois pas ſeulement me baiſſer.

ERASTE, *bas à Albert.*

De ces vapeurs ſouvent eſt elle travaillée?

ALBERT, *bas à Eraſte.*

Hélas! Jamais. Il faut qu'on l'ait enſorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon peſant d'or.
Les enfans cependant m'ont fait beaucoup de tort:
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit miſe à treize ans en ménage.
C'eſt tuer la jeuneſſe à vous en parler franc,
Que la mettre ſi tôt en un péril ſi grand
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille.
A vous dire le vrai j'étois aſſez gentille.

A vingt-ſept ans, j'avois déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fécondité! Quatorze!

AGATHE.

Oui, tous grouillans,
Et tous garçons encor; je n'en avois point d'autres;
Et n'en voyois aucun tourné comme les nôtres.
Mais ce ſont des frippons, & qui finiront mal:
Les malheureux voudroient me voir à l'Hôpital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont juſqu'à préſent chicané mon douaire?
Un douaire gagné ſi légitimement!

ALBERT, *à part.*

Hélas! peut-on plus loin pouſſer l'égarement!

LISETTE, *à part.*

La fripponne, ma foi, joue à charmer ſes rôles.

AGATHE, *à Albert.*

J'aurois très-grand beſoin de quelques cent piſtoles,
Prêtez-les moi, Monſieur, pour ſubvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant: mais, pour te ſatisfaire,
J'avancerai les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent ce jour en mon pouvoir,
Mon unique recours ſera le déſeſpoir.

ALBERT.

Mais, ſonge, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme;
Ne me refuſez pas, de grace, cette ſomme.

ALBERT, *bas à Eraſte.*

Je veux flatter ſon mal.

ERASTE, *bas à Albert.*

Vous ferez ſagement.
Il ne faut pas de front heurter ſon ſentiment.

LISETTE, *bas à Albert.*

Si vous lui réſiſtez, elle eſt fille, peut-être,
A s'aller de ce pas jetter par la fenêtre.

ALBERT, *bas.*

D'accord.

LISETTE, *bas.*

Il me ſouvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut;
Quel riſque à ſes deſirs de vouloir condeſcendre?

ALBERT, *bas.*

Il eſt vrai qu'à l'inſtant je pourrai lui reprendre.
(*haut à Agathe*)
Tiens, voilà cet argent: va; puiſſent au procès
Ces cents louis prêtés donner un bon ſuccès!

AGATHE, *prenant la bourſe.*

Je ſuis ſûre à préſent du gain de notre affaire:
Mais ce ſecours m'étoit tout-à-fait néceſſaire.
Donne à mon Procurer, Liſette, cet argent:
Je crois qu'à me ſervir il ſera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez auſſi, Madame,
Que je veux vous ſervir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens ſur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous dans ce beſoin preſſant,

Solliciter mon Juge, & demander juſtice.
(*à Albert*)
Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce ſervice!
Qu'une veuve eſt à plaindre, & qu'elle a de tourmens,
Quand elle a mis au jour de méchans garnemens!

SCENE V.

LISETTE, ERASTE, ALBERT.

LISETTE, *bas à Eraſte, lui remettant la bourſe.*

VOilà de quoi, Monſieur, avancer votre affaire.

ERASTE, *bas à Liſette.*

J'aurai ſoin du procès; je ſais ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Liſette qui ſort.*

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin;
J'en réponds corps pour corps, il eſt en bonne main.

SCENE VI.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

VOus voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne sais qui l'arrête; il devroit être ici.
Mais je le vois qui vient; n'ayez plus de souci.

SCENE VII.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Crispin.*

EH! Monsieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant Philosophe a dit élégamment:
» Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement »:
J'ai depuis peu de tems pourtant bien fait des choses,
Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes,
Réside dans la basse ou haute région:
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non:
Et,

Et pour mettre d'accord ces deux Meſſieurs enſemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me ſemble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monſieur, d'où procéde ſon mal?

CRISPIN.

Je le vois auſſi net qu'à travers un criſtal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous ſaurez que, depuis tantôt, la Belle
Sent toûjours de ſon mal quelque criſe nouvelle:
En ces lieux écartés n'ayant nuls Médecins,
Monſieur m'a conſeillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle ſeroit beaucoup mieux dans les ſiennes,
Mais j'eſpére employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois?

CRISPIN.

Moi? ſi j'en ai guéri? Ah! vraiment, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.
Je laiſſe aux Médecins exercer leur ſcience
Sur les maux dont le corps reſſent la violence:
Mais l'objet de mon art eſt plus noble; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'eſprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fuſſiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,

Pour avoir le plaiſir de vous rendre demain
Sage, comme je ſuis, & de corps auſſi ſain.

ALBERT.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, d'un ſi grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de tems, entrons chez cette belle.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plait, Monſieur, il n'en eſt pas beſoin,
Et de vous l'emmener je vais prendre le ſoin.

SCENE VIII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

TOut va bien. La fortune à nos vœux s'intéreſſe.
Agathe, en ton abſence, avec un tour d'adreſſe,
A ſu tirer d'Albert ces cent louis comptant.

CRISPIN.

Comment donc?

ERASTE.

Tu ſauras le tout avec le tems.
Nous avons maintenant, ſans chercher davantage,
De quoi ſauver Agathe, & nous mettre en voyage.
Pourvu qu'un ſeul moment nous puiſſions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter;

Tant qu'il ſuivra ſes pas, nous ne ſaurions rien faire.

CRISPIN.

Repoſez vous ſur moi, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'eſprit, je ne ſuis pas un ſot,
Et la fauſſe malade entend à demi-mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous; mais qu'importe?
La piece en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Il faut convaincre Albert, qu'avec de certains mots,
Ainſi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrois la guérir de cette maladie,
Je m'offrirai d'abord à tout évenement.
Laiſſe-moi faire après le reſte ſeulement:
Va, ſi de belle peur le vieillard ne trépaſſe,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce deſſein,
Sans en avoir rien ſu, puiſſe prêter la main.

ERASTE.

Je l'inſtruirai de tout; je t'en donne parole.
Mais ſonge ſeulement à bien jouer ton rôle;
Et lorſque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuſe le vieillard du mieux qu'il ſe pourra,
Pour me donner le tems d'expliquer le myſtere,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui ſort.

SCENE IX.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Dieu conduiſe la barque, & la mette à bon port !

ALBERT.

Ah ! Meſſieurs, ſa folie à chaque inſtant augmente :
Un tranſport martial à préſent la tourmente.
De l'habit, dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'eſt miſe en homme. En cet accès fatal,
Elle a pris auſſi-tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de ſang, de combats:
Mon argent doit ſervir à lever des ſoldats;
Elle veut m'enrôler.

SCENE X.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en juſtaucorps, avec un bonnet de dragon.*

Morbleu, vive la guerre,
Je ne puis plus reſter inutile ſur terre.
[*à Eraſte*]
Mon équipage eſt prêt. Ah ! Marquis, en ce lieu

Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel! quel égarement!

AGATHE.

Parbleu! les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux Uſuriers:
Pour tirer de leurs mains cent mauvaiſes piſtoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôles!
Celui qui m'a prêté ſon argent, je le tiens
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien
Que l'on puiſſe trouver en affaires pareilles:
Je voudrois que quelqu'un m'apportat ſes oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller ſervir le Roi;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ERASTE.

Par-tout où vous irez, je ſuis de la partie.
[*bas à Albert.*]
Il faut avec prudence entrer dans ſa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaiſir l'étendard de l'Amour.
Je puis, ſous ſes drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'eſprit, des manieres;
Je ſais l'art de réduire aiſément les plus fieres.
Mais quoi! Que voulez-vous? Je ne ſuis point leur fait.
Le beau ſexe ſur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire eſt mon penchant: cette gloire inhumaine,

A ſon char éclatant en eſclave m'enchaîne.
Ce pauvre ſexe meurt & d'amour & d'ennui,
Sans que je ſois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délai ; je cours où la gloire m'appelle.
(*à Criſpin.*)
Amene mes chevaux. L'occaſion eſt belle,
Partons, courons, volons.
(*Eraſte parle bas à Agathe.*)
CRISPIN, *à Albert.*
Je ne la quitte pas,
Et ſuis prêt à la ſuivre au milieu des combats.
[*Albert ſurprend Eraſte parlant à Agathe.*]
ERASTE, *à Albert.*
J'examinois ſes yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent ſans doute va la prendre,
Lequel ſera ſuivi d'un aſſoupiſſement:
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vîtement.
AGATHE.
Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!
Que de veuves en deuil! Que d'amantes en pleurs!
Enfans, ſuivez-moi tous; ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout reſſente ici l'horreur & le carnage.
La bayonnette au bout du fuſil. Ferme; bon;
Frappez. Serrez vos rangs; percez cet eſcadron.
Les coquins n'oſeroient ſoutenir votre vue.
Ah! marauds, vous fuyez! Non, point de quartier; tue.
(*Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.*)
CRISPIN.
En peu de tems voilà bien du ſang répandu.

ALBERT.

Sans eſpoir de retour elle a l'eſprit perdu.

CRISPIN.

Tout ſe prépare bien, je la vois qui repoſe.

[*Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Eraſte parle bas à Agathe.*]

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre choſe
Que d'une humeur contrainte, un eſprit irrité,
Qui veut avec effort ſe mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a ſaiſi ſon idée.

LISETTE.

Comment! la pauvre fille eſt-elle poſſédée?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il faut la ſauver,
Eſt bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un ſujet dans cette maladie,
En qui je fiſſe entrer cet eſprit de folie,
Je vous répondrois bien ...

ALBERT.

Liſette eſt un ſujet
Qui, ſans aller plus loin, vous ſervira d'objet.

LISETTE.

Je vous baiſe les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien: je ne ſuis que trop folle.

ERASTE, *à Criſpin.*

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque inſtant.

CRISPIN.

Malepeſte! ceci n'eſt pas un jeu d'enfant.
On ne ſauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend ſéance,

Je puis, ſans me flatter, l'en tirer aiſément;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ERASTE, *à Albert.*

Pour ſavoir aujourd'hui juſqu'où va ſa ſcience,
Je veux bien me livrer à ſon expérience.
Je commence à douter de l'effet; & je crois
Qu'il s'eſt voulu moquer & de vous & de moi.
Je veux l'embarraſſer.

CRISPIN.

Moi; je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Eh! non; comme cela,
Un genou contre terre, & vous, tenez bien là,
Toûjours ſur ſes beaux yeux votre vue aſſurée,
Votre main dans la ſienne étoitement ſerrée.
[*à Albert*]
Ne conſentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction ſe faſſe plus ſoudain?

ALBERT.

Oui, je conſens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous ſurprendre.
(*Il fait quelques cercles avec ſa baguette ſur les deux amans, en diſant.*)
MIROC SALAM HYPOCRATA.

AGATHE, *ſe levant de ſon fauteuil.*

Ciel! quel nuage épais ſe diſſipe à mes yeux!

ERASTE, *ſe levant.*

Quelle ſombre vapeur vient obſcurcir ces lieux!

AGATHE.

Quel calme à mon eſprit vient ſuccéder au trouble!

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes ſens ſe redouble !
Quels abymes profonds s'entrouvrent ſous mes pas !
Quel dragon me pourſuit ! Ah ! traître, tu mourras :
D'un monſtre tel que toi je veux purger le monde.
[*Il pourſuit Albert l'épée à la main.*]

CRISPIN, *ſe mettant au devant d'Eraſte, à Albert.*

Ah ! Monſieur, évitez ſa rage furibonde.
Sauvez-vous, ſauvez-vous.

ERASTE.

Laiſſez-moi de ſon flanc
Tirer des flots mêlés de poiſon & de ſang.

CRISPIN, *retenant Eraſte.*

Aux accès violens dont ſon cœur ſe tranſporte,
Je vois que j'ai donné la doſe un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juſte fureur.

CRISPIN, *de même.*

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
De bon eſprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet eſprit & ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant ſa clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Liſette, tiens ma clef; va, cours vîte là haut;
Prends la fiole où . . .

LISETTE.

Je crains en ce déſordre extrême

De faire un *qui pro quo*; vous feriez mieux vous même.

CRISPIN, *de même.*

Courez-donc au plutôt. Laiſſerez-vous périr
Un homme qui pour vous s'eſt offert à mourir ?

LISETTE, *pouſſant Albert.*

Allez vîte, allez donc.

ALBERT, *ſortant.*

Je reviens tout à l'heure.

SCENE XI.

ERASTE, LISETTE, AGATHE, CRISPIN.

ERASTE.

NE perdons point de tems, quittons cette demeure.
Ce bois nous favoriſe : Albert ne ſaura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon ſort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Criſpin ! & *vivat* la Folie !
Allons courir les champs pour remplir notre ſort,
Et le laiſſons tout ſeul exhaler ſon tranſport.

SCENE XII. & Derniere.

ALBERT *ſeul, tenant une fiole.*

J'Apporte un élixir d'une force étonnante.
Mais je ne vois plus rien. Quel ſoupçon m'épouvant!
Liſette! Agathe! O Ciel! tout eſt ſourd à mes cris.
Que ſont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur! à la force! au ſecours! Je ſuccombe.
Où marcher? Où courir? Je chancelle; je tombe.
Par leur feinte folie ils m'ont enfin ſéduit;
Et moi ſeul en ce jour j'avois perdu l'eſprit.
Voilà de mon amour la ſuite ridicule.
Ah! maudite bouteille, & vieillard trop crédule!
Allons, ſuivons leurs pas; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de raviſſeurs! vous ſerez tous pendus.
Et toi, ſexe trompeur, plus à craindre ſur terre
Que le feu, que la faim, que la peſte & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit:
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.

LE

CHEVALIER *A LA MODE,*

COMÉDIE.

Par Monſieur DANCOURT.

ACTEURS.

LE CHEVALIER, *de Villefontaine.*

Mde. PATIN, *Veuve, amoureuſe du Chevalier.*

M. SERREFORT, *beau frere de Mde. Patin.*

LUCILE, *fille de M. Serrefort.*

LA BARONNE, *vieille Plaideuſe.*

M. MIGAUD, *rapporteur de la Baronne.*

LISETTE, *Fille de Chambre de Mde. Patin.*

CRISPIN, *Valet du Chevalier.*

UN NOTAIRE.

LE COCHER *de Mde. Patin.*

LA BRIE, *Laquais de Mde. Patin.*

JASMIN, *Laquais de la Baronne.*

Pluſieurs Domeſtiques de Mde. Patin.

La Scene eſt à Paris chez Mde. Patin.

LE CHEVALIER A LA MODE; COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. Patin entre avec beaucoup de précipitation & de déſordre, ſuivie de Liſette.

LISETTE.

QU'eſt-ce donc, Madame? Qu'avez-vous? Que vous eſt-il arrivé? Que vous a-t-on fait?

Mde. PATIN.

Une avanie... Ah! j'étouffe. Une avanie... je ne ſaurois parler, un ſiege.

LISETTE, *lui donnant un ſiege.*

Une avanie? A vous, Madame, une avanie? Cela eſt-il poſſible?

Mde. PATIN.

Cela n'eſt que trop vrai, ma pauvre Liſette. J'en mourrai. Quelle violence! En pleine rue, on vient de me manquer de reſpect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer de reſpect à une Dame comme vous? Madame Patin, la veuve d'un honnête Partiſan, qui a gagné deux millions de bien au ſervice du Roi? Et qui ſont ces inſolens-là, s'il vous plait?

Mde. PATIN.

Une Marquiſe de je ne ſais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à ſon carroſſe, & qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une Marquiſe bien impertinente. Quoi? votre perſonne qui eſt toute de clinquant, votre grand carroſſe doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un Cocher à barbe retrouſſée, ſix grands Laquais, plus chamarrés de galons que les Eſtafiers d'un Carrouſel, tout cela n'a point imprimé de reſpect à votre Marquiſe?

Mde. PATIN.

Point du tout, c'eſt du fond d'un vieux carroſſe, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuſe de Marquiſe m'a fait inſulter par des Laquais tous déguenillés.

LISETTE

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Liſette! Que je lui aurois bien dit ſon fait!

Mde. PATIN.

Je l'ai pris ſur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taiſez-vous, Bourgeoiſe*, m'a penſé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoiſe! Bourgeoiſe! dans un Carroſſe de velours cramoiſi à ſix poils, entouré d'une crépine d'or!

Mde. PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure aſſommante, je n'ai pas eu la force de répondre, j'ai dit à mon Cocher de tourner, & de m'amener ici à toute bride.

SCENE II.

Mde. PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

AH, vraiment, voilà un de vos Laquais en bel équipage! Vous moquez-vous, la Brie? Comment paroiſſez-vous devant Madame? Quel déſordre eſt-ce là? Dit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres ſont plus chiffonnés que moi, & je venois dire à Madame que la Fleur & Jaſmin ont

la tête caſſée par les gens de cette Marquiſe, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir auſſi.

LISETTE.

Et que ne diſiez-vous à qui vous étiez?

LA BRIE.

Nous l'avons dit auſſi.

Mde. PATIN.

Hé bien?

LA BRIE.

Hé bien, Madame, je crois que c'eſt à cauſe de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les Lourdauds!

Mde. PATIN.

Va-t-en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais, la Fleur & Jaſmin ſont chez le Chirurgien.

Mde. PATIN.

Hé bien, qu'ils ſe faſſent panſer, & qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCENE III.

Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Madame, il faut prendre cette affa re-ci du bon côté. Ce n'eſt pas à votre perſonne qu'ils ont fait inſulte, c'eſt à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

Mde. PATIN.

J'y ſuis bien réſolue, & j'enrage contre ma deſtinée, de ne m'avoir pas fait tout d'abord une Femme de qualité.

LISETTE.

Eh, vous n'avez pas tout-à-fait ſujet de vous plaindre, & ſi vous n'êtes pas encor Femme de qualité, vous êtes riche au moins, & comme vous ſavez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent; mais la naiſſance ne donne pas toûjours du bien.

Mde. PATIN.

Il n'importe, c'eſt toûjours quelque choſe de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, Madame, vous ſeriez, ma foi, bien embarraſſée, ſi vous vous trouviez comme certaines grandes Dames de par le monde, à qui tout manque, & qui malgré leur grand nom, ne ſont connues que par un grand nombre de Créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin juſques au ſoir.

Mde. PATIN.

C'eſt-là le bon air; c'eſt ce qui diſtingue les gens de qualité...

LISETTE.

Ma foi, Madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me ſemble, en recevoir d'une Marquiſe que d'un Marchand; & croyez-moi, c'eſt un grand plaiſir de pouvoir ſortir de chez ſoi par la grande porte, ſans craindre qu'une troupe de Sergens vienne ſaiſir le Carroſſe & les

chevaux. Que diriez-vous, ſi vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela eſt arrivé depuis peu?

Mde. PATIN.

Plut au Ciel que cela me fut arrivé, & que je fuſſe Marquiſe!

LISETTE.

Mais, Madame, vous n'y ſongez pas.

Mde. PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la Marquiſe la plus endettée de toute la Cour, que de demeurer veuve du plus riche Financier de France. La réſolution eſt priſe, il faut que je devienne Marquiſe, quoi qu'il en coûte; & pour cet effet, je vais abſolument rompre avec ces petites gens, dont je me ſuis encanaillée. Commençons par M. Serrefort.

LISETTE.

M. Serrefort, Madame! votre Beau-frere!

Mde. PATIN.

Mon Beau-frere! mon Beau-frere! Parlez mieux, s'il vous plait.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai cru qu'il étoit votre Beau-frere, parcequ'il étoit Frere de feu M. votre Mari.

Mde. PATIN.

Frere de feu mon Mari, ſoit, mais, mon Mari étant mort, Dieu merci, M. Serrefort ne m'eſt plus rien. Cependant, il ſemble à ce craſſeux-là qu'il me ſoit de quelque choſe; il ſe mêle de cenſurer ma conduite, de contrôler toutes

mes actions. Son audace va juſqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de ſa femme, & faire des comparaiſons d'elle à moi. Mais, eſt-il poſſible qu'il y ait des gens qui ſe puiſſent méconnoître juſqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, & que vous avez raiſon, vous. C'eſt bien à lui & à ſa Femme à faire des comparaiſons avec vous! Il n'eſt que votre Beau-frere, & elle n'eſt que votre Belle ſœur, une fois.

Mde. PATIN.

Il n'y a pas juſqu'à ſa fille qui ne ſe donne auſſi des airs. Allons-nous en carroſſe enſemble? elle ſe place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied? elle marche toûjours ſur la même ligne, ſans obſerver aucune diſtance entre elle & moi.

LISETTE.

La petite ridicule! Une Niece vouloir aller de pair avec ſa Tante!

Mde. PATIN.

Ce qui m'en déplait encore, c'eſt qu'avec ſes minauderies elle attire les yeux de tout le monde, & ne laiſſe pas aller ſur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde eſt fou! Parce qu'elle eſt jeune & jolie, on la regarde plus volontiers que vous!

Mde. PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aiſément; & en devenant ſa belle-mere, Madame, vous aurez des droits ſur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

Mde. PATIN.

Comment donc ſa belle-mere? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à M. Migaud; que je l'épouſerai?

LISETTE.

Oui, Madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver, avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec M. Migaud; & du fils de M. Migaud avec Lucile votre niece?

Mde. PATIN.

Vraiment, je ſerois bien avancée. C'eſt un beau nom que celui de Madame Migaud! J'aimerois autant demeurer Madame Patin.

LISETTE.

Oh, il y a bien de la différence. Le nom de Migaud eſt un nom de Robe, & celui de Patin n'eſt qu'un nom de Financier.

Mde. PATIN.

Robe ou Finance, tout m'eſt égal; & depuis huit jours je me ſuis réſolue d'avoir un nom de Cour, & de ceux qui empliſſent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah, ah, ceci ne vaut pas le diantre pour M. Migaud.

Mde. PATIN.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je dis, Madame, qu'un nom de Cour vous ſiéra à merveille, mais que ce ce n'eſt pas aſſez d'un nom à ce qu'il me ſemble, que je crois qu'il vous faut un Mari, & que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Mde. PATIN.

Je me connois en gens, & j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment? Ce choix eſt déja fait, & je n'en ſavois rien?

Mde. PATIN.

Le Chevalier n'a pas voulu que je le diſe.

LISETTE.

Quel Chevalier? Le Chevalier de Ville-Fontaine?

Mde. PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi, c'eſt le Chevalier de Ville-Fontaine que vous voulez épouſer?

Mde. PATIN.

Juſtement.

LISETTE.

Vous n'y ſongez pas, Madame. Ce Chevalier n'a pas un ſou de bien.

Mde. PATIN.

J'en ai ſuffiſamment pour tous deux, & il y a même quelque juſtice à ce que je fais. M Patin n'a pas gagné trop légitimement ſon bien en Normandie; & c'eſt une eſpece de reſtitution,

que de relever, avec ce qu'il m'a laiſſé, une des meilleures Maiſons de la province.

LISETTE.

Ah, puiſque c'eſt un mariage de conſcience, je n'ai plus rien à vous dire. Que Monſieur Migaud ſera ſurpris quand vous lui apprendrez votre deſſein!

Mde. PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ſes plaintes à M. Serrefort. M. Serrefort viendroit à ſon ordinaire m'étourdir de ſes ſots raiſonnemens. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre ſache cette affaire, qu'elle ne ſoit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, Madame, il me ſemble qu'avant que d'épouſer le Chevalier de Ville-Fontaine, il faudroit vous défaire honnêtement de M. Migaud.

Mde. PATIN.

C'eſt mon deſſein, vraiment, & je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand! vous avez raiſon. Voilà une maniere tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais, le voici.

SCENE IV.

M. MIGAUD, Mde. PATIN, LISETTE.

M. MIGAUD.

MAdame, j'entre peut-être indiſcrettement; mais, je viens moi-même vous apporter la réponſe du billet que vous m'écrivites hier au ſoir.

Mde. PATIN.

Moi! je vous ai écrit, Monſieur?

M. MIGAUD.

Oui, Madame; une vieille Baronne qui a un Procès dont je ſuis Rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

Mde. PATIN.

Ah, je m'en ſouviens, oui, oui; c'eſt une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours, pour vous parler en ſa faveur, & je vous écrivis hier pour m'en débarraſſer.

M. MIGAUD.

Je ſuis bien aiſe, Madame, que vous ne preniez pas grande part à ſon affaire. Il y a dans ſa cauſe plus de chimere que de raiſon; & en vérité, il y a peu d'honneur à ſe mêler...

Mde. PATIN.

Comment, Monſieur, vous ne lui ferez pas gagner ſon Procès?

M. MIGAUD.

Moi, Madame? cela ne dépend pas de moi ſeulement, & la Juſtice ...

Mde. PATIN.

La Juſtice! la Juſtice! Vraiment, ſi la Juſtice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous ſolliciter. Quelle obligation prétendriez-vous que je vous euſſe?

M. MIGAUD.

Mais, Madame...

Mde. PATIN.

Mais, Monſieur, je ne prétends pas qu'on diſe dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a ſervi de rien; & je ne ſuis pas aſſez laide, ce me ſemble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un Juge dans les intérêts des perſonnes que je protége.

M. MIGAUD.

En vérité, Madame, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à vouloir que je m'intéreſſe dans une cauſe où il n'y a que de la honte à recevoir.

Mde. PATIN.

En vérité, Monſieur, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige, lorſque je vous en prie, de vouloir refuſer de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh, fi! Monſieur, il ſemble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune Conſeiller.

M. MIGAUD.

Sérieuſement, Madame...

Mde. PATIN.

Ah, Monſieur, point de replique, je vous prie. Je me fais entendre, ſi je ne me trompe. C'eſt à

vous de prendre vos meſures là-deſſus. Liſette, ſi la perſonne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me faſſe avertir chez Araminte, où je vais jouer au Reverſis. Monſieur, je vous donne le bonjour.

SCENE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

LIſette?

LISETTE.

Monſieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere? Quel accueil me fait ta Maîtreſſe?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois.

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie ſujet de l'être?

LISETTE.

Il me ſemble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela ſignifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me ſemble pourtant que cela n'eſt pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez Madame Patin ma Maîtreſſe, & vous avez cru juſqu'ici que Madame Patin vous aimoit?

M. MIGAUD.

Nos affaires ſont aſſez avancées pour me le faire préſumer; & ce qui me ſurprend, c'eſt qu'aux termes où nous en ſommes, elle prenne des airs ſi bruſques.

LISETTE.

Cela ſeroit auſſi un peu ſurprenant, ſi vous ne la connoiſſez pas; mais, vous ſavez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le reſpect que j'ai pour elle, je croirois...

LISETTE.

Eh, laiſſez-là le reſpect, Monſieur, & dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Ecoute, Liſette, puiſque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractere de Madame Patin m'a toûjours fait peur, & que ſans certains intérêts de mon Fils, je n'aurois jamais ſongé à l'épouſer. M. Serrefort, comme tu ſais, appréhende que ſa Belle-ſœur ne diſſipe les grands biens que ſon Mari lui a laiſſés

en mourant ; & c'eſt pour s'aſſurer cette ſucceſſion, qu'en donnant Lucile à mon Fils, il ne conſent a ce mariage qu'à condition que j'épouſerai Madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaiſance de vouloir bien ſouſcrire à cette condition ?

M. MIGAUD.

J'aſſure par-là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous expoſiez à enrager le reſte de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à ſouffrir que tu ne penſes ; & je ſuis, graces au Ciel, d'une profeſſion & d'un caractere à mettre une femme à la raiſon.

LISETTE.

Commencez donc dès à préſent à y mettre Madame Patin ; car, je vous avertis que ſi vous attendez pour la rendre ſage que vous ſoyez ſon Mari; vous courez riſque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là ?

LISETTE.

Je me ſuis ſenti de l'inclination à vous rendre ſervice ; & il me ſemble que Monſieur votre Fils, qui eſt un garçon ſi ſage & ſi honnête, fera bien un meilleur uſage de quarante mille livres de rente, à qui vous en voulez, que le petit Fat à qui Madame Patin les deſtine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette Enigme là? Ta maîtreſſe auroit-elle changé de penſée?

LISETTE.

Elle s'eſt mis la Cour en tête; & pour y paroître avec éclat, elle prétend épouſer le Chevalier de Ville-Fontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne ſe peut pas.

LISETTE.

Je ne ſais pas ſi cela ſe peut, mais je ſais bien que cela eſt.

M. MIGAUD.

Le Chevalier de Ville-Fontaine! Tu te moques, mon Enfant, cet homme-là n'eſt point fait pour épouſer. C'eſt un Aventurier qui n'en a pas le tems, un jeune extravagant qui n'a pas cent piſtoles de revenu, qu'on ne connoît à la Cour que par le ridicule qu'il s'y donne, & qui n'a pour tout mérite que celui de boire, & de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien, Monſieur: boire, & prendre du tabac, c'eſt ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne ſaurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas; mais avertiſſez-en toûjours M. Serrefort par précaution, & prenez vos meſures comme ſi vous en étiez perſuadé; la ſuite vous convaincra du reſte. Voici notre Cheva-

lier, adieu. Ne perdez point de tems, & comptez que ce n'eſt pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange choſe que la tête d'une femme!

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

BOnjour, ma pauvre Liſette. Ah, ah, tu as dû deſſein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, & toûjours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint!

LISETTE.

Eſt-ce à moi que vous parlez, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque Dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-tems, Monſieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables Filles que je connoiſſe. Mais qui te fait tes manteaux? Je veux mettre ton Ouvriere en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle ſe coëffe, la friponne!

LISETTE.

Vous voulez bien, Monſieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici. Elle n'eſt qu'à dix pas, chez une de ſes amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Liſette : un moment plus ou moins ne fera rien à la choſe.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je ſerai bien aiſe qu'on l'avertiſſe de votre impatience ; auſſi-bien, voilà Criſpin qui a quelque choſe à vous dire.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

AH, vous voilà, Monſieur, je vous cherchois par-tout pour vous dire que la Baronne...

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toi. Ne vois-tu pas où nous ſommes ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, mais la Baronne...

LE CHEVALIER.

Eh, ventrebleu, maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je ſuis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre ?

CRISPIN.

Cela eſt vrai. Mais, Monſieur, cette Baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, Monſieur le fat, taiſez-vous, encore une fois; & ne venez point gâter une affaire qui eſt peut-être la meilleure qui me puiſſe arriver.

CRISPIN.

Oh, oh! Quoi, Monſieur! La Maîtreſſe du logis parle-t-elle de mariage? ſongez-vous à l'épouſer? L'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer? Pauvre ſot!

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je l'épouſerai ſi je veux; mais, je la hais comme la peſte, & ce ne ſeroit pas elle que j'épouſerois.

CRISPIN.

Non? Le diable m'emporte, ſi je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce ſeroit quarante mille livres de rente qu'elle poſſéde, dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que ce ſont les quarante mille livres de rente que vous épouſeriez en l'épouſant?

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avois à aimer, ce ne ſeroit pas Madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne ſeroit pas auſſi la vieille Baronne; car, vous lui promettez tous les huit jours de l'épou-

ſer dans la ſemaine, & il y a près d'un an que vous l'amuſez.

LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ſes Procès, je la préférerois à Madame Patin; & quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ſes Procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a Madame Patin.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que s'il en venoit encore quelqu' autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la derniere?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en préſentera, le plus long-tems que je pourrai, & je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles que vous ne voudrez point; car, entre nous, Monſieur, je n'aime point les Soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne ſais ſi je n'aimerois point une petite Brune, qui eſt la plus charmante du monde; & ſi elle étoit auſſi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'héſiterois point à lui ſacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite Brune? Comment l'appellez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore ſavoir ſon nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois auſſi ; car, il n'y a point de petite Brune ſur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt que depuis quatre jours que je la vois tous les ſoirs aux Tuilleries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelloit le Marquis des Guerets. Parbleu, c'eſt une conquête auſſi difficile que j'en connoiſſe. Je ne ſuis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours ! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Elle a un Pere extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit ; & ce n'eſt que ſous le prétexte d'aller voir une certaine Tante, qu'elle trouve moyen de venir les ſoirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune, & toute petite perſonne qu'elle eſt, elle ment déjà à la perfection, n'eſt-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'eſprit au-delà de l'imagination. Une vivacité... La charmante petite créature !

CRISPIN.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Criſpin, ne m'en parle plus ; je t'en prie. Vois-tu, j'ai des entêtemens de fortune, & je craindrois de me faire

avec cette petite perſonne, une affaire de cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raiſon

LE CHEVALIER.

Songeons au ſolide, mon ami, nous donnerons enſuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'eſt bien dit. Or ça, je vois bien que c'eſt la Dame d'ici qui eſt la meilleure à ménager, & je m'en vais renvoyer Madame la Baronne avec ſes préſens.

LE CHEVALIER.

Comment, que parles-tu de préſens?

CRISPIN.

C'eſt ce que je vous ai voulu dire d'abord, que Madame la Baronne vous attend chez vous avec des préſens; mais, je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ces préſens?

CRISPIN.

Hé, Monſieur, c'eſt, par exemple, un fort beau carroſſe qu'elle a fait mettre ſous une de vos remiſes, deux gros chevaux dans votre écurie, un Cocher & un gros Barbet qui ont amené tout cela, & que je vais renvoyer, puiſque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! Elle m'aime dans le fond, & je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raiſon, mais vous ne ſongez pas que Madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je ſonge que Madame Patin aime le grand air & le grand équipage. Le carroſſe eſt beau?

CRISPIN.

Il eſt des plus beaux qui ſe portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux ſont des chevaux qui ont l'air aiſé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t-en lui dire que je la remercie, & que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN.

Oh, ſans vous il n'y a rien à faire; & je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carroſſe & le barbet, ſi vous ne venez les recevoir vous-même; & encore faut il vous dépêcher, car elle a des affaires, & il me ſemble qu'elle m'a dit qu'un de ſes Procès ſe jugeoit demain ſans faute.

LE CHEVALIER.

Hé bien, dis-lui ſeulement que je la verrai aujourd'hui ſans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle ſe fie à la mienne?

LE CHEVALIER.

Voilà Madame Patin. Va vîte faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu, vous viendrez, puiſque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, & laiſſe-moi ſortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCENE VIII.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Mde. PATIN.

JE vous fais attendre, Monſieur le Chevalier; mais, vous me devez ſavoir bon gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je ſuis bien aiſe de me dérober aux importunités de quelques gens qui ſe croient en droit de me parler à toute heure, & à qui mes gens n'oſent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On eſt trop payé, Madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment, & j'attendrai toûjours volontiers, quand je ſerai ſûr de ne pas attendre inutilement.

Digitized by Google

Mde. PATIN.

Qu'il eſt obligeant, & qu'il dit les choſes de bonne grace! Au moins, Monſieur le Chevalier, Liſette m'a rendu compte de votre honnêteté ; vous ne vouliez pas qu'elle me vint avertir, de peur de me détourner ; mais, j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

Mde. PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins, & vous n'avez point de Rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Le carroſſe s'ennuiera ſous la remiſe.

LE CHEVALIER.

Paix.

Mde. PATIN.

Que dit Criſpin?

CRISPIN.

Rien, Madame.

Mde. PATIN.

Paſſons dans mon cabinet, nous y ſerons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu?

Mde. PATIN.

Allons, Monſieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu, l'équipage.

Mde. PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne ſais, Madame, ce qu'il marmote entre ſes dents, de carroſſe, de chevaux, d'équipage. C'eſt mon Sellier qui m'attend, n'eſt-ce pas?

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, & ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame, c'eſt un nouveau carroſſe que je me donne. Je ſais que je vous fais plaiſir de me bien mettre en équipage; & je meurs d'impatience de voir ſi vous devez être contente de celui-ci.

Mde. PATIN.

Je vais le voir avec vous; & puiſque c'eſt pour me plaire que vous faites cette dépenſe, je ſerai bien aiſe d'être la premiere à vous en dire mon ſentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame! ſongez de grace...

Mde. PATIN.

A quoi, Monſieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Hé, Madame!

Mde. PATIN.

Comment?

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, Madame, dans le monde, des petits ſoins qu'on vous verroit prendre? Cela ſeul ſuffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; & je ſerois au déſeſpoir que quelques ſoupçons nous attiraſſent de chagrinantes remontrances de votre famille & de la mienne.

CRISPIN.

Aſſurément, Madame, & il ne ſeroit pas honnête que mon Maître eſſayat ſon carroſſe devant vous. La femme de ſon Sellier eſt une cauſeuſe.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame; il y a des ſuites à craindre que je prévois, & que je ne ſaurois vous dire. Adieu, Madame, je reviendrai dans un inſtant, ſi vous voulez me le permettre...

Mde. PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, & paſſez chez votre Notaire pour ce que vous ſavez.

SCENE IX.

Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

MA foi, Madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être ſacrifiée par Monſieur le Chevalier, à l'impatience de voir ſon carroſſe.

Mde. PATIN.

Que tu es folle, Liſette! Je lui ſais bon gré

de cette impatience. C'eſt pour me faire plaiſir qu'il a fait faire ce carroſſe. Je gage qu'il a fait mettre des Chiffres.

LISETTE.

Je ne ſais ; mais, je crains bien que ce M. le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la Cour, & les jeunes gens ſur-tout, ſont d'étranges perſonnages. Celui-ci, encore qu'il ſoit votre Amant, vous voyez avec quelle bruſquerie il vous quitte, pour aller voir un carroſſe neuf. S'il eſt jamais votre Mari, il ſe levera d'auprès de vous dès quatre heures du matin, pour voir panſer ſes chevaux. Le beau régal pour une femme!

Mde. PATIN.

Tu ne ſais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Monſieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi: elle n'y veut pas être, comme je vous dis, & vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardieſſe de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! Elle ſe fait de belles affaires! S'il faut malheureuſement que celle-ci éclate à la Cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque groſſe taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous-là?

M. SERREFORT.

Eſt-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette Femme de qualité?

LISETTE.

Vous ſavez déjà cette aventure?

M. SERREFORT.

Je l'ai ſue un quart d'heure après qu'elle eſt arrivée; & comme on achevoit de me la conter, M. Migaud eſt venu m'avertir du deſſein où elle eſt d'épouſer un certain Chevalier de Ville-Fontaine.

LISETTE.

Franchement, Monſieur, vous avez-là une belle-ſœur qui vous donnera de la peine à la réduire, je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Sur-tout ne manquez pas de crier bien fort, & de prendre un ton d'autorité avec elle; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous mépriſe quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous

voit, & elle n'oſe pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laiſſe-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCENE II.

M. SERREFORT, Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

MOnſieur a voulu demeurer malgré moi, Madame.

Mde. PATIN.

Ah! Monſieur Serrefort, quel deſſein vous amene? Vous m'auriez fait plaiſir de me ſouffrir ſeule aujourd'hui; mais, puiſque vous voilà, finiſſons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'eſt-ce donc, Madame ma belle-ſœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plait? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; & ſans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Mde. PATIN.

Un fauteuil, Liſette. Je prévois que Monſieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, Madame; & ſi vous êtes ſage, ce que

j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

Mde. PATIN.

Ne prêchez donc pas long-tems, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes ſermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entierement à la fin.

Mde. PATIN.

Ah, ah, vous vous intéreſſez étrangement à ma conduite!

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéreſſera, ſi je ne le fais pas? Vous êtes la Tante de ma fille, veuve de Maître Paul Patin mon frere, & je ne veux point que l'on diſe dans le monde que la veuve de mon frere, la tante de ma fille, eſt une folle achevée.

Mde. PATIN.

Comment, une folle? Vous perdez le reſpect, Monſieur Serrefort; & il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des ſottiſes, à quoi je ne ſais point répondre.

M. SERREFORT.

Hé! ventrebleu, Madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres & de vos airs de grandeur, ſur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Mde. PATIN.

Vous devriez, Monſieur Serrefort, ne me point reprocher des choſes où je ne ſuis expoſée que parce qu'on me croit votre belle-ſœur; mais

voilà qui eſt fait, M. Serrefort; je ferai afficher que je ne la ſuis plus depuis mon veuvage, je vous renonce pour mon beau-frere, Monſieur Serrefort; & puiſque juſqu'ici mes dépenſes, la nobleſſe de mes manieres, & tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un Partiſan, je prétends...

M. SERREFORT.

Hé! têtebleu, Madame Patin, c'eſt le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; & ſans l'économie & la conduite du pauvre défunt, vous ne ſeriez guere en état de prendre des airs ſi ridicules. Je voudrois bien ſavoir...

Mde. PATIN.

Courage, courage, Monſieur Serrefort, vous faites bien de jouer de votre reſte.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien ſavoir, vous dis-je, ſi vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carroſſe; mais, doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais ſeulement pour ouvrir la portiere, & des chevaux modeſtes, que de promener par la Ville ce ſomptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringans qui éclabouſſent les gens de pied, & tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriſer des gens de qualité, envier de vos égaux, & maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce luxe qui vous environne.

LISETTE, *à Madame Patin, qui touſſe, crache & ſe mouche.*

Mais, Monſieur... Qu'avez-vous, Madame?

Mde. PATIN.

Je prends haleine. Monſieur ne va-t-il pas paſſer au ſecond point?

M. SERREFORT.

Non, Madame, & j'en reviens toûjours à l'équipage.

Mde. PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous entre autres choſes, de ce cocher à barbe retrouſſée? Quand ce ſeroit celui de la Reine de Saba...

LISETTE.

Mais, eſt-ce que vous voudriez, Monſieur, que Madame allat faire la barbe à ſon cocher?

M. SERREFORT.

Non; mais, qu'elle en prenne un autre.

Mde. PATIN.

Oh bien, Monſieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma maniere, je ne veux point de vos conſeils, & me moque de vos remontrances. Je ſuis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de perſonne que de moi-même. Vous venez ici me moriginer, comme ſi vous aviez quelque droit ſur ma conduite, c'eſt tout ce que je pourrois ſouffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand M. Migaud ſera le vôtre, il fera comme il l'entendra, Madame; car, je crois que vous

ne manquerez pas de parole; & ſi vous aimez tant la dépenſe, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus ſupportables.

Mde. PATIN.

Oui, Monſieur, quand Monſieur Migaud ſera mon mari, je prendrai ſes leçons pourvu qu'il ne ſuive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manieres, ou je me ferai aux ſiennes. Eſt-ce fait? avez vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je ſorte?

M. SERREFORT.

Nón, Madame, demeurez, je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous aſſure; mais qu'une tête bien ſenſée en ait au plutôt la conduite, & que ce double mariage, que nous avons réſolu, ſe termine avant la fin de la ſemaine, je vous prie.

Mde. PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

VOilà un ſot homme, de ne pas dire d'abord les choſes. Il étoit bien beſoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de M. Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant, vous lui auriez

auriez dit oui tout auſſitôt, & il ne m'auroit pas tant ennuiée.

Mde. PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? il ſemble qu'il ne ſoit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, Madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous.

Mde. PATIN.

Que je le hais! Je ne ſerai point ſatisfaite, qu'il ne lui ſoit arrivé quelque aventure déſeſpérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; & quand vous ſerez une fois la Belle-mere de ſa fille, vous aurez bien des occaſions de le déſeſpérer.

Mde. PATIN.

La Belle-mere de ſa fille, moi? Tu n'y ſonges pas, Liſette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du Chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, Madame, je vous demande pardon. Je ne m'en ſouvenois pas, & je croyois que vous l'aviez oublié, à cauſe de ce que vous venez de dire à M. Serrefort.

Mde. PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Liſette! J'aurois promis à M. Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après demain.

LISETTE.

Oui, Madame?

Mde. PATIN.

Oui, vraiment; car, dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela eſt bien adroit.

Mde. PATIN.

Nous avons pris, le Chevalier & moi, toutes les meſures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais, voici votre petite niece bien échauffée.

Mde. PATIN.

Quoi, je ſerai toûjours obſédée ou par le pere ou par la fille? La mere ne viendra-t-elle point encore?

SCENE IV.

Mde. PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'Attendois avec impatience que mon pere ſortit, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous fera voir que je ſuis autant dans vos intérêts, que mon pere vous eſt contraire.

Mde. PATIN.

Que vous ſoyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y ſoit pas; c'eſt pour moi la même choſe.

LUCILE.

Oh! ma tante, je crois que vous ne ſerez pourtant pas fâchée de ſavoir ce qu'on a dit à mon pere.

Mde. PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre pere?

LUCILE.

Que vous vouliez épouſer un homme de la Cour, & il a réſolu je ne ſais combien de choſes pour vous en empêcher.

Mde. PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Liſette?

LISETTE.

Je ne ſais, Madame. Le Chevalier a cauſé, peut-être. Les Chevaliers ſont de grands cauſeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ſes meſures; c'eſt de faire vos affaires tout doucement, ma tante, & de vous marier en cachette.

Mde. PATIN.

Je ſais ce qu'il faut que je faſſe. Les gens qui ont dit cette nouvelle ſont des bêtes, & votre pere auſſi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaiſon furieuſe de vous voir Femme de qualité.

Mde. PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaiſir-là, & je vous conſeille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain reſpect où vous

devez être, & où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la ſuite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

Mde. PATIN.

Défaites-vous ſur-tout de *ma tante*, & ſervez-vous du mot de *Madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre pere.

LUCILE.

Mais, ma tante, puiſque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

Mde. PATIN.

C'eſt, qu'étant femme de qualité, & vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante, ſans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh, que cela ne vous embarraſſe pas, ma tante; je deviendrai bientôt auſſi Femme de qualité.

Mde. PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins auſſi grande Dame que vous.

Mde. PATIN.

Plait-il?

LUCILE.

Je connois un Seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu pluſieurs fois aux Tuilleries, qui m'épouſera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine.

Mde. PATIN.

Ah, ah! Et comment s'appelle-t-il, ce Seigneur?

LUCILE.

On l'appelle Monſieur le Marquis des Guerets. Il eſt fort riche; & fort de qualité; car il me l'a dit.

Mde. PATIN.

Vraiment; je ſuis bien aiſe, ma niece, que malgré la mauvaiſe éducation que votre pere vous a donnée; vous preniez des ſentimens dignes de l'honneur que je vous fais de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, & vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

Mde. PATIN.

Que faut-il faire?

LUCILE.

Vous marier au plutôt, s'il vous plait; avec ce Monſieur que vous aimez, afin que cela m'autoriſe à épouſer celui que j'aime auſſi; & que quand mon Pere voudra me quereller, je puiſſe lui répondre: *Je n'ai pas fait pis que ma Tante.*

LISETTE.

Vous avez raiſon. C'eſt une terrible choſe que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma tante ſe dépêchat; car M. le Marquis des Guerets, qui m'aime, a furieuſement d'impatience.

Mde. PATIN.

Oh bien, ma Niece, puiſque vous êtes dans de ſi bonnes diſpoſitions, je veux bien vous faire

une confidence que je n'ai encore faite à perſonne qu'à vous. Je me marie demain, à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin!

Mde. PATIN.

Oui, ma Niece, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'eſt à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, & lui mander qu'il prenne toutes ſes précautions, afin que nous nous dépêchions auſſi. Adieu, ma tante.

Mde PATIN.

Adieu, ma Niece.

SCENE V.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

AH, Liſette, que voilà bien de quoi me venger de M. Serrefort! Sa fille eſt entêtée d'un homme de Cour, un homme de Cour la veut épouſer, & elle meurt d'être épouſée. Si le Pere & la Mere en pouvoient mourir de chagrin, nous ſerions débarraſſés de deux ennuyeux perſonnages.

LISETTE.

Mais, Madame, eſt-ce que vous donnerez les mains aux deſſeins de votre Niece?

Mde. PATIN.

Assurément, & je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer M. Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable; vraiment. Mais voici le Chevalier.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, Mde. PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HÉ bien, Madame, n'ai-je pas fait diligence?

Mde. PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je trouve les momens bien longs quand je ne vous vois point, & mon impatience...

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame; faites-moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

Mde. PATIN.

Cela est tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, & je voudrois bien que quelqu'un vint les interrompre.

Mde. PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour

perſonne, & mettez-nous, je vous prie, cette après-dinée à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, Madame. (*bas en s'en allant.*)
S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCENE VII.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER.

Mde. PATIN.

HÉ bien, Chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce ſoir; s'il eſt de votre goût, Madame, il ne lui manquera aucune choſe pour être parfaitement du mien.

Mde. PATIN.

Puiſque cela eſt, je l'admire par avance, & je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos Armes?

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

Mde. PATIN.

Des Chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, je ne ſais ce que le Peintre s'eſt aviſé d'y mettre.

Mde. PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame?

Mde. PATIN.

Le Chiffre doit être fort beau, l'N & l'U font un aſſemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame?

Mde. PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame.

Mde. PATIN.

Vous faites le diſcret, Chevalier; mais, vous êtes un badin, & dans les termes où nous en ſommes, toutes ces façons-là ne ſont pas permiſes.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage; le chiffre du carroſſe eſt apparemment celui de la Baronne.

Mde. PATIN.

Avez-vous paſſé chez le Notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Je ne l'ai point trouvé, & je lui ai laiſſé un billet.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repouſſant la Baronne.*

MAis, Madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une ſotte, ma mie, votre Maitreſſe y eſt toûjours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, Madame, & voici quelqu'un qui vous demande.

Mde. PATIN.

Ah, juſte Ciel! C'eſt une importune Plaideuſe, dont nous ne ſerons débarraſſés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu, c'eſt ma Baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue.

LISETTE.

Il nous a été impoſſible de faire tête à Madame, & le Portier ni moi n'avons pu lui perſuader que vous n'y étiez pas.

Mde. PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y ſuis pas? Eſt-ce pour des perſonnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, ma mie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah, M. le Chevalier, que faites vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, Madame, par quelle aventure...?

Mde. PATIN, *à Lisette.*

Le Chevalier connoît la Baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, Madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon Procès; mais, je ne m'attendois pas d'y trouver Monsieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame?

Mde. PATIN, *bas à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*haut.*) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, *à Mde. Patin.*

Ah, Madame! regardez, je vous prie, les affaires de Madame la Baronne, comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*à la Baronne.*) vous voyez comme je m'intéresse pour vous, Madame.

Mde. PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien!

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Mde. PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de M. le Chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, Madame, par quel motif?

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Hé, Madame, de grace, (*à Madame Patin.*) que tout ceci ne vous étonne point. Madame eſt une perſonne de qualité, (c'eſt ma Couſine germaine) qui m'eſtime cent fois plus que je ne mérite, (je ſuis ſon héritier) elle a pour moi quelque bonté. (ne parlez pas de notre mariage.) J'en ai toute la reconnoiſſance imaginable. (Elle y mettroit obſtacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établiſſement & pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des meſures contraires aux ſiennes.

LA BARONNE.

Oui, Madame, voilà par quel motif...

Mde. PATIN.

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, Madame. Mais, dites-moi ſeulement, je vous prie, quel commerce Monſieur le Chevalier...

Mde. PATIN.

Commerce, Madame! Qu'eſt-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, Madame la Baronne? Ignorez-vous que la maiſon de Madame eſt le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illuſtre à Paris? (C'eſt une ridicule) que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre deſſein.) Que ſa bienveillance pour moi eſt ce qui fait tout mon mérite? (C'eſt une babillarde qui le diroit.) Et qu'enfin je fais tout

mon bonheur de lui plaire, & que c'eſt ce qui m'amene ici ?

Mde. PATIN.

Oui, Madame, voilà tout le commerce que nous avons enſemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, Madame.

LE CHEVALIER.

Hé ! de grace, Meſdames, n'entrez point dans des éclairciſſemens qui ne ſont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure; & que celle de vous deux qui m'eſtime le plus, embraſſe l'autre la premiere.

(*La Baronne & Madame Patin courent s'embraſſer avec empreſſement.*)

LA BARONNE.

Madame, je ſuis votre ſervante.

Mde. PATIN.

C'eſt moi qui ſuis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre Procès, Madame, je vous prie.

Mde. PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, Monſieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de Madame; mais, on trouve ſa cauſe fort mauvaiſe.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne, demandez à M. le Chevalier, il la ſait ſur le bout de ſon doigt. Contez, contez-la un peu à Madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, Madame, que je ne ſais pas de laquelle il eſt queſtion. Je ſais ſeulement qu'elles ſont toutes auſſi claires que le jour, & accompagnées de certaines circonſtances dont je ne me ſouviens pas bien; mais, qui ſont les plus juſtes du monde, ſans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous même, Madame; écoutez ſeulement. C'eſt un Procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon Biſaïeul y commandoit un Régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il étoit encore au monde, je ſerois bien ſûre de gagner ma cauſe. N'eſt-il pas vrai, Mr. le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, Madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame... [*Elle voit rire Liſette:*] qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez-là une chambriere bien impertinente, Madame. Elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes Ayeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Madame; mais, je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la conſidération de votre Maîtreſſe...

Mde. PATIN.

Laiſſez-nous, Liſette. Revenons à votre Procès, Madame, & finiſſons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne ſais où j'en ſuis, Madame. Remettez-moi un peu, Monſieur le Chevalier.

SCENE IX.

Mde. PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

LIſette, dis un peu à mon Maitre qu'il vienne me parler, j'ai quelque choſe à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà, voici le fait. J'ai un Moulin à vent, Madame, il eſt à moi ce moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paiſible poſſeſſion de mon Moulin; cela n'eſt-il pas juſte?

Mde. PATIN.

Hé! ne l'avez-vous pas, Madame?

LA BARONNE.

Hé non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le Grand-pere de ma Partie fit planter proche de ma maiſon un Bois qui fait à préſent tout l'ornement de la ſienne.

LE CHEVALIER *bas.*

Criſpin me fait ſigne. Qu'eſt-ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce Bois par malice, pour me boucher la vue, & qu'il prévoyoit bien qu'avec le tems, ce Bois deviendroit haute futaie.

Mde. PATIN.

Vous croyez, Madame, qu'il a fait planter ce Bois par malice ?

LA BARONNE.

Assurément, Madame; & moi, pour lui faire piece par represailles, j'ai fait relever un vieux Moulin abandonné.

CRISPIN, *au Chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce Moulin est plus ancien que le Bois de ma Partie, & que ce Bois... Ecoutez bien ceci, s'il vous plait, & que ce Bois...

Mde. PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais, je parlerai encore de la vôtre à M. Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, Madame, j'ai là-bas mon carrosse. Allons ensemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plait.

Mde. PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, Madame.

LA BARONNE.

Mais, mon Procès se juge demain, Madame.

LE CHEVALIER *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. (*haut.*) Eh, Madame,

Madame, je vous conjure de mener Madame la Baronne chez Monſieur Migaud. (*bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

Mde. PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

Mde. PATIN.

Allons, Madame, puiſque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, Meſdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, Monſieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, je vous prie, Madame, je ne ſais point parler de Procès.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

Mde. PATIN.

Venez-vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, Madame, je vous ſuis.

SCENE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

QUe veut Criſpin à ſon Maître? Obſervons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'eſprit pour ſe retirer d'une méchante affaire! Mais, que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire d'où vient ton empreſſement?

CRISPIN.

Je ne ſais, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne ſais, Maraud?

CRISPIN.

Monſieur, Monſieur, ne vous fâchez pas. J'ai une Lettre qui vous expliquera toutes choſes. Le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, & qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons-donc, donne-la moi. C'eſt cela?

CRISPIN.

Non, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce donc?

CRISPIN.

C'eſt la liſte de vos maîtreſſes, que nous fimes

l'autre jour, Jeanneton & moi, à la porte des Tuilleries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux-tu déchirer ces ſottiſes-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, Monſieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous ſerez bien-aiſe, peut-être, de relire ce petit Mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la Lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce ſont les vers que vous fites faire l'autre jour pour la Baronne, par ce miſérable Poëte à qui vous donnates ce vieux juſtaucorps, qui vous avoit tant ſervi à la chaſſe.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la Lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, la voici. Elle vous eſt adreſſée ſous le nom de M. le Marquis des Guerets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt ma petite Brune des Tuilleries. Liſons.

LETTRE.

Vous avez témoigné tant d'envie de me connoître, que je me ſuis réſolue à ſatisfaire votre curioſité. Je vous attends dans les Tuilleries, où

j'ai mille choſes à vous dire. Ne manquez pas de vous y rendre. Adieu.

CRISPIN.

Le Porteur m'a menti, Monſieur, ce Billet-là ſent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Criſpin, je cours trouver la petite Brune.

CRISPIN.

Et Madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon, mais il n'importe. Je ſerai de retour avant elle. En tous cas, il faut lui écrire. N'as-tu pas-là ces vers que j'envoyai à la Baronne?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils ſerviront pour Madame Patin.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait ſervir à plus de huit perſonnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! qu'eſt-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux Vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN.

Diable, votre Garderobe ſeroit bientôt dégarnie de Juſtaucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien, écrivez ſeulement. Si le Poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de Filles de bonne maiſon qui n'en doivent avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends Madame Patin, & tu lui donneras mes Tablettes.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, vos Tablettes ſont-elles ſages au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chanſons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adreſſes ſcandaleuſes?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces Tablettes que d'hier! ce fut la Baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'eſt que les Tablettes de vos pareils ſont ordinairement de mauvais livres, & il y auroit conſcience... mais voici Liſette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec Madame Patin. Na-t-elle rien entendu?

CRISPIN.

Ma foi, je ne ſais ; mais puiſque la voici, je vais lui laiſſer ces Tablettes ; elle les donnera à ſa Maîtreſſe.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici, je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur, je ſerois bien-aiſe d'aller voir un peu ce que c'eſt que votre petite Brune. Je ſuis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, Maroufle. Ma pauvre Liſette, je viens de me ſouvenir que j'ai une affaire de conſéquence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta Maîtreſſe revient avant moi, donne-lui ces Tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'eſt aſſez, Monſieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle ; & mon Maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé ! va, va, je n'ai point de curioſité ; & j'en ſais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

SCENE XI.

LISETTE *ſeule.*

TOut ceci ne réjouira pas mal Madame Patin, & j'ai entendu de certaines choſes ... Mais, qu'eſt-ce que ce papier? Ah! ah! *Liſte des Maîtreſſes de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités* ... Vraiment, voilà un ſurcroît de réjouiſſance pour venir plus à propos, pour confirmer ce que j'ai à lui dire & pour la détromper de ſon Chevalier. Profitons de cette occaſion, & donnons-lui ce petit régal auſſitôt qu'elle ſera revenue.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

NOn, Monſieur, Madame Patin n'eſt pas ſeule entêtée d'un homme de Cour; Lucile ſa Niece, & votre prétendue Bru, ſuit l'exemple de ſa Tante. Elle donne dans les gens du bel air, & traite un Mariage *incognito* avec un

Galant du caractere du Chevalier; elle en eſt éperdument amoureuſe.

M. MIGAUD.

Ouais, voilà une étrange Famille; & il faut être bien ennemi de ſon repos, pour vouloir épouſer & la Tante & la Niece.

LISETTE.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente ſont quelque choſe de bon, & cela fait paſſer ſur bien de petites choſes.

M. MIGAUD.

Tu as raiſon, cet entêtement où eſt Madame Patin pour ce Chevalier, m'embarraſſe un peu, je te l'avoue, à cauſe des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la queſtion eſt de lui faire perdre cet entêtement; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raiſon.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon Fils ne vienne pas ſi facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh! pour Lucile, dès que Monſieur Serrefort ſaura la choſe, il la mettra ſur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a ſeulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naiſſante; elle n'eſt encore guere avancée, Dieu merci; & pourvu qu'on faſſe diligence, il n'y a rien, ce me ſemble, à riſquer pour Monſieur votre Fils.

M. MIGAUD.

Oh! ma pauvre Liſette, ce ſont les ſuites

qui me paroiſſent à craindre. Une jeune Femme, dont on force les volontés, tombe ſouvent dans de terribles irrégularités; ſur-tout quand ſon Mari a du foible pour elle, & qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'eſt pas à moi de diſputer contre vous ſur ces ſortes de choſes, & vous devez mieux ſavoir ce qui en eſt; mais, en tout cas, vous êtes un bon pere de famille, & vous aurez l'œil à tout. Ne ſongeons préſentement qu'à guérir Madame Patin de ſon entêtement, c'eſt le principal; comme je vous ai dit, & j'ai en main de quoi lui donner de furieux ſoupçons de ſon Chevalier. Elle eſt prompte à prendre la chevre, & elle y fera réflexion, je m'aſſure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces ſoupçons, je vais mêler adroitement le Chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta Maîtreſſe. Il eſt bon de lui brouiller la cervelle de pluſieurs manieres, & de pluſieurs choſes.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

SCENE II.

Mde. PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

Mde. PATIN.

OU' eſt le Chevalier, Liſette? Qu'a-t-il dit en mon abſence? qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, Madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

Mde. PATIN.

Quoi! je ne ſors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, & je ne le trouve pas!

LISETTE.

Bon, Madame, eſt ce que les gens comme Monſieur le Chevalier ſont faits pour attendre; & peuvent ils demeurer en place? cela eſt bon des gens raiſonnables, comme Monſieur, par exemple, qui veut vous parler, & qui n'a point voulu ſortir que vous ne fuſſiez rentrée.

Mde. PATIN, *bas*

J'aimerois bien mieux que celui là ſe fut impatienté que l'autre. (*haut.*) Je viens de chez vous, Monſieur; & cela eſt fort mal, de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendu, Madame, ſi j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai paſſé chez une Marquiſe...

Mde. PATIN.

Chez une Marquiſe, Monſieur, chez une Marquiſe! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des Marquiſes? Il me ſemble que des perſonnes comme vous, devouées au Public, ne doivent être que chez eux ou au Palais, occupées uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs Parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires & celles de nos Parties ne nous occupent pas toûjours. Nous préférons ſouvent celles de nos amis, & je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés ſur quelque choſe qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le Jugement de ce Procès dont vous m'avez écrit.

Mde. PATIN.

C'eſt pour la même affaire que j'allois chez vous; mais, quels avis, Monſieur, vous a-t-on donné, où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puiſque l'affaire vous touche, il n'eſt pas extraordinaire que je m'y trouve intéreſſé: Vous avez eu quelque démêlé de carroſſe à carroſſe, avec une Marquiſe qu'on nomme Dorimene.

Mde. PATIN.

Ah! ah! qui vous a conté cette hiſtoire? Vous connoiſſez cette Marquiſe là, Monſieur?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Mde. PATIN.

Et c'eſt de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Mde. PATIN.

Hé bien, Monſieur, vous n'avez qu'a y retourner, s'il vous plait. C'eſt une bonne impertinente que votre Marquiſe Dorimene, & je vous trouve bien plaiſant d'aller chez elle, & de me le venir dire à mon nez, vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu viſite que pour vous obliger, Madame; je la connois. Elle eſt d'une humeur violente; elle ſe croit offenſée, & elle eſt femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Mde. PATIN.

Plait-il, Monſieur? Que voulez-vous dire? Hé! ſont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Hé! Madame, il n'eſt rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, & même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous ſeriez au-deſſus de tout cela, vous voulez bien que je vous diſe qu'il y a de certaines choſes que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Mde. PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plait?

M. MIGAUD.

Tout, Madame. Vous avez l'ame parfaitement belle; vous êtes la perſonne du monde la plus magnifique, & cela vous fait des jaloux. Votre magnificence eſt ſoutenue d'un fort gros bien,

que mille gens enragent de vous voir poſſéder ſi tranquillement. On pourroit troubler cette paiſible jouiſſance par quelque recherche, & ces ſortes de recherches ſont ordinairement ſuivies d'une chûte preſque infaillible.

Mde. PATIN.

Oh! pour cela, Monſieur, je ne crains point que votre Marquiſe me faſſe tomber auſſi facilement qu'elle a fait reculer mon carroſſe.

M. MIGAUD.

Je me ſuis ſervi déjà du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à ſe taire.

Mde. PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne ſerai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle eſt une de ces parleuſes qui diſent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le deſſein de faire une étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de ſa violence à ma priere, mais je ne l'ai que ſuſpendu; c'eſt à vous, Madame, de l'étouffer tout-à-fait.

Mde. PATIN.

Mais encore! que faudroit-il que je fiſſe pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre viſite, lui faire quelques civilités.

Mde. PATIN.

Moi! lui rendre viſite? lui faire des civilités! moi, moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque perſonne qui puiſſe la perſuader mieux que je n'ai fait. La choſe eſt de conſéquence, Madame.

Mde. PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, & je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'eſt point ſi difficile; & ſi l'on pouvoit ſeulement trouver quelque habitude auprès d'un certain Chevalier de Ville-Fontaine . . .

Mde. PATIN.

Le Chevalier de Ville-Fontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, Madame, c'eſt un homme qui la gouverne abſolument.

Mde. PATIN.

Ce Chevalier eſt amoureux de cette Marquiſe?

M. MIGAUD.

Non pas, Madame, c'eſt la Marquiſe qui eſt amoureuſe du Chevalier, & le Chevalier a la bonté de ſouffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve ſon compte.

Mde. PATIN.

Liſette, qu'eſt-ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler à cet homme-là, Madame; il n'eſt pas que quelque femme de vos amies ne ſoit des ſiennes, & il a la réputation de connoître bien des Dames.

Mde. PATIN.

J'aurai ſoin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou ſix entr-autres avec qui il a quelque eſpece d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai oui dire.

Mde. PATIN.

Ma pauvre Liſette!

M. MIGAUD.

C'eſt un caractere d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou ſix commerces avec autant de Belles Il leur promet tour-à-tour de les épouſer, ſuivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a ſoin de ſon équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de ſon Tailleur celle-là paye ſes meubles & ſon appartement; & toutes ſes Maîtreſſes ſont comme autant de Fermes, qui lui font un gros revenu.

Mde. PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractere, & je ne ſais s'il n'y a point de riſque à connoître un homme comme celui là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'eſt pourtant le ſeul qui peut appaiſer la Marquiſe; & vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, Madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure; elle eſt plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCENE III.

Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

CE Monſieur Migaud regarde toûjours vos affaires comme les ſiennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre Epoux au premier jour.

Mde. PATIN.

Seroit-il poſſible, Liſette, que le Chevalier fut fourbe au point qu'il a voulu me le perſuader?

LISETTE.

Bon, Madame, fourbe; cela ne s'appelle point fourberie; en terme de Cour, à ce que j'ai oui dire, c'eſt gentilleſſe, tout au plus.

Mde. PATIN.

Monſieur Migaud ne ſait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

Mde. PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit, eſt aſſurément ſans deſſein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit cru de ſes amies, il n'en auroit pas parlé ſi librement.

Mde. PATIN.

Ah, Liſette, le Chevalier me trompe aſſurément; & je ſuis peut-être une de ces cinq ou ſix à qui il promet tour-à-tour.

LISETTE.

Voilà des Tablettes qu'il ma chargée de vous donner, & je n'ai pas voulu vous les rendre en préſence de Monſieur Migaud.

Mde. PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je faſſe de ces Tablettes?

LISETTE.

Il a écrit quelque choſe deſſus, & ce ſont peut-être les raiſons qui l'ont empêché de vous attendre.

Mde. PATIN.

Voyons. Ah! ah! vraiment le Chevalier n'eſt point ſi coupable. Il n'eſt ſorti, apparemment, que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, Madame?

Mde. PATIN.

Ce ſont des Vers les plus tendres du monde; & ſi ſon cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monſieur Migaud eſt un médiſant, le Chevalier eſt honnête homme.

LISETTE.

Oui, Madame, aſſurément; & pour moi, je ſurerois quaſi qu'il vous aime.

Mde. PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de ſermens.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas?

Mde. PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'eſt un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce ſoit ce fou de Criſpin qui l'ait laiſſé tomber de ſa poche. Il y a quelque choſe de tout-à-fait drôle, Madame, & je l'ai gardé pour vous en donner le divertiſſement.

Mde. PATIN.

Voyons ce que c'eſt. (*Liſte des Maîtreſſes de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités.*) Et vous croyez, Liſette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, Madame. Liſez ſeulement le reſte, cela vous donnera du plaiſir, je vous en réponds.

Mde. PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. (*Dorimene la médiſante, rue des Mauvaiſes Paroles.*) Dorimene! Dorimene! Ah! voilà ma Marquiſe juſtement, Monſieur Migaud avoit raiſon, le Chevalier eſt un ſcélérat. Un ſiege, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame, Madame. Oh! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, Madame, puiſque vous êtes ſi ſenſible.

Mde. PATIN.

Non, non, je veux connoître toutes ſes intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce deſſein-là, vous n'avez qu'à continuer.

Mde. PATIN.

La ſotte Conteſſe, rue Bétiſy, à l'Hôtel de Picardie. Le traitre!

La magnifique Marchande, rue des cinq Diamans, à la Folie des Bourgeoiſes. Que je me veux de mal de l'avoir aimé!

Lucinde la coquette, en Cour, au grand Commun. Que je le hais!

Silvanire la précieuſe, rue Montorgueil. Je le deteſte!

Mademoiſelle du Haſard, rue des bons Enfans, au Repentir. C'eſt un monſtre!

La groſſe Marquiſe au teint luiſant, rue du Plâtre, proche les Enfans rouges. C'en eſt fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, Madame...

Mde. PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, réſolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

Mde. PATIN.

Où vas-tu?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui, pour lui donner ſon congé de votre part.

Mde. PATIN.

Non, non, Liſette, laiſſe-le venir. Je veux le confondre, & voir avec quelle effronterie il ſoutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, Mde. PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au Chevalier.*

LA Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du tems pour tout. Ah! vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir!

Mde. PATIN.

De quel quartier venez-vous, Monsieur? De la rue Montorgueil? Des Enfans rouges? Est-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, Madame?

Mde. PATIN.

Ce que je veux dire, perfide!

CRISPIN.

Haie, haie.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

Mde. PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, Monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Mde. PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoiſſez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... Je vais faire une petite commiſſion que mon Maître m'a donnée, je reviens tout-à-l'heure.

Mde. PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, vous-même, Madame. Qu'eſt-ce que ce papier, je vous prie?

Mde. PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monſieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud?

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt la liſte de vos Maîtreſſes, que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liſte de mes Maîtreſſes!

Mde. PATIN.

Ah, ſcélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces ſottiſes-là, marouſle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, Monſieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Jeanneton.

Mde. PATIN.

Quelle eſt-elle, Jeanneton ?

LISETTE.

C'eſt une des Maîtreſſes de Monſieur Criſpin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'eſt cette Marchande de bouquets qui eſt à la porte des Tuileries.

Mde. PATIN.

Qui ? cette malheureuſe?

CRISPIN.

Comment, Madame! c'eſt une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut ſavoir auſſi comme elle eſt employée, & combien de femmes des plus huppées ſont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh diable, c'eſt une illuſtre, vous dis-je, & qui ménage elle ſeule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Mde. PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois & de Jeanneton ?

CRISPIN.

C'eſt pour vous dire, Madame, que cette Jeanneton eſt une des amies de mon Maître, & que comme je la trouve drôle, je ſuis de ſes amis ; & que l'autre jour comme je vous ai dit, nous nous mimes à griffonner enſemble cette liſte, & nous forgeames des noms, des qualités & des demeures, qui ne ſont que dans l'imagination de Jeanneton & dans la mienne.

Mde. PATIN.

Fort bien, voilà ton Maître pleinement juſtifié. C'eſt un nom en l'air que celui de Dorimene, je ne la connois pas, & tout cela n'eſt qu'un jeu d'eſprit de M. Criſpin? N'eſt-il pas vrai, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je connois Dorimene, & peut-être toutes celles qui ſont ſur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées; mais, ce ne ſont point mes Maîtreſſes; & puiſque M. Criſpin s'eſt diverti à mes dépens, & que cette liſte vous irrite ſi fort contre moi, je prétends que ce ſoit lui qui me juſtifie...

CRISPIN.

Moi, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, Madame: & vous, Monſieur le marouſle, à chaque article expliquez à Madame les raiſons qui me faiſoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commiſſion. Monſieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non, votre imagination a fait la ſottiſe, il faut que ce ſoit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais, que diable voulez-vous que je diſe, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Liſez, liſez ſeulement, Madame.

Mde. PATIN.

Ma pauvre Liſette, il le prend ſur un ton qui me fait croire qu'il n'eſt point coupable.

LISETTE.

Et c'eſt ce ton-là qui me le faira croire plus ſcélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame, que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

Mde. PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expoſe à tout, Madame, & je n'ai rien à craindre.

Mde. PATIN.

Ah! Chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais, je tâche envain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comteſſe qui demeure à l'Hôtel de Picardie? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Eclaircis Madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'eſt pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu?

CRISPIN.

Que dirai-je?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à Madame Patin.*

Cette Comteſſe là eſt une folle, & c'eſt par une eſpece de ſympathie que mon Maître... Que diable, vous me ferez dire quelque ſottiſe, & puis vous vous fâcherez contre moi.

Mde. PATIN.

La ſympathie eſt admirable. Et cette Mademoiſelle du Haſard, eſt ce par ſympathie qu'il lui rend viſite, ou pour ſe faire honneur dans le monde?

CRISPIN.

Hé, fi! Madame, il ne la va jamais voir qu'en ſortant de chez Rouſſeau. Quand il eſt un peu en train ſur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour ſe divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, Monſieur, vous me dites de parler, & je parle, comme vous voyez.

Mde. PATIN.

L'heure eſt fort bonne & fort commode. Et la Marquiſe au teint luiſant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah, Madame! il ne voit cette Marquiſe que par admiration!

Mde. PATIN.

Comment, par admiration?

CRISPIN.

Oui, Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, & elle n'en a préſentement que trente deux tout au plus. C'eſt une merveille au moins d'avoir trouvé le ſecret de vieillir ſi doucement.

Mde. PATIN.

Ah, Chevalier ! votre Laquais eſt bien inſtruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choſes en conſcience.

Mde. PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puiſque vous tâchez de le paroître; & je vous aurois, je crois, pardonné, ſi je vous avois trouvé coupable.

LE CHEEVALIER.

Non, non, Madame, non, je ne prétends point abuſer de votre indulgence. Puniſſez-moi, ſi je ſuis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences ſont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers je me refuſe à toutes les parties de plaiſir qu'on me propoſe; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je le jure à tout moment; je ſurmonte, pour vous le perſuader, l'averſion naturelle que les jeunes gens du ſiecle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables. Je déſeſpére peut-être les plus aimables perſonnes de France. Tout cela, Madame, eſt bien ſcélérat; je ſuis un perfide, il eſt vrai:

mais, en vérité, Madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Mde. PATIN.

Ah! Chevalier, que vous êtes méchant! Je ſens bien que vous me trompez, & je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà ſe plus impudent petit ſcélérat que j'aie jamais vu.

SCENE V.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

MOnſieur Guillemin, Madame, un Notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, Madame, s'il vous plait. je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'eſprit aſſez libre, l'un & l'autre, pour ſonger à des affaires ſi ſérieuſes. Dis-lui que je le verrai demain matin.

Mde. PATIN.

Non, qu'il entre, au contraire. Je ſerai bien aiſe, Chevalier, de vous confondre à force de tendreſſe. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes aſſez perfide pour en abuſer, vous en ſerez d'autant plus coupable.

SCENE VI.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

Mde. PATIN.

APprochez, Monſieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, Monſieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un Contrat de Mariage, mais je ne prevois pas que la choſe ſe faſſe. Madame a changé de penſée, je ſuis devenu en un moment le plus ſcélérat de tous les hommes; & parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, Madame? Vous avez des ſentimens bien étranges.

Mde. PATIN.

Paſſez, paſſez dans mon cabinet, Monſieur Guillemin; Monſieur deviendra raiſonnable. Venez, Monſieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendreſſe qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites diſcuſſions.

Mde. PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions enſemble.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt juſtement ce que j'appréhende, & ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles .. Que voudriez-vous que j'allaſſe faire avec Monſieur dans votre cabinet? Quoi, vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouſe guere une Veuve de Financier ſans quelque avantage conſidérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde, & qu'enfin, pour me juſtifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous paruſſiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, Madame, je ne ſaurois dire ces choſes-là, cela n'eſt point de mon caractere, & j'aimerois mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Oh, Madame, Monſieur le Chevalier ſait trop bien ſon vivre. Mais auſſi, Monſieur, Madame n'ignore pas comme on fait les choſes; elle vous aime, & ce ſera l'amour qui dreſſera lui-même les articles.

Mde. PATIN.

Ah, Monſieur Guillemin, que je vous ſuis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, Monſieur le Chevalier, ſi une donation de tout mon bien peut ſervir à vous témoigner ma tendreſſe, e ſuis au déſeſpoir de n'en avoir pas mille fois davantage, pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Monſieur Guillemin, puiſque Madame le veut, paſſez dans ſon cabinet avec elle, dreſſez le Contrat comme il lui plaira; elle me paroît ſi raiſonnable, que je ſignerai tout aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un Gentilhomme plus déſintéreſſé?

Mde. PATIN.

Hé, venez, Monſieur le Chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, Madame, je vous prie; je ne veux point que ma préſence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Hé, Madame, donnez-lui cette ſatisfaction.

SCENE VII.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LA BRIE, CRISPIN, LISETTE.

LA BRIE.

MAdame, voilà Mademoiſelle votre Niece qui vous demande.

Mde. PATIN.

Hé bien, allez donc, Chevalier: auſſi-bien il

ne faut pas qu'elle vous voie. Mais, revenez au plus vîte, au moins, j'en ſerai bientôt débarraſſée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

Mde. PATIN.

Vous rencontreriez ma Niece par-là, ſortez par le petit eſcalier.

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Courons vîte chez la Baronne.

Mde. PATIN.

Faites entrer ma Niece.

LA BRIE.

La voilà, Madame.

SCENE VIII.

Mde. PATIN, LISETTE, LUCILE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

MA Tante, je viens vous dire... Qui eſt ce Monſieur-là?

Mde. PATIN.

C'eſt un honnête Notaire, qui vient pour faire mon Contrat de mariage.

LUCILE.

Ah! ma Tante, qu'il en faſſe un auſſi pour moi. J'ai vu le Monſieur dont je vous ai parlé; & vous ne ſauriez croire avec quelle joie il a reçu

la propoſition que je lui ai faite. Il etoit ravi, rien ne lui a paru difficile, ſes ſouhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, & je venois vous en avertir.

Mde. PATIN.

Hé bien, ma Niece, je vais achever mon affaire avec Monſieur, & nous ſongerons enſuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai ſoin de les empêcher toutes deux de réuſſir. Il eſt tems que la choſe éclate, & il n'y a plus de momens à perdre.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

MA pauvre Liſette, tu vois la Fille du monde la plus contente; la joie où je ſuis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder long-tems, & ſi votre Pere vient à ſavoir...

LUCILE.

Mon pere m'a toûjours recommandé de plaire à ma Tante, & il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, & de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE.

LISETTE.

Hé, oui, oui, voilà un fort joli raiſonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre Tante, c'étoit afin qu'elle épouſat M. Migaud, & qu'elle vous fit ſon héritiere; mais en ſe mariant à un homme de Cour, elle vous fruſtre de tout ſon bien.

LUCILE.

Oui, & moi en me mariant auſſi à un homme de Cour, qui eſt un fort gros Seigneur, je n'ai que faire du bien de ma Tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de Cour puiſſe être riche au tems ou nous ſommes? Les Courtiſans mal-aiſes ne s'enrichiſſent point, & ceux qui ſont le plus à leur aiſe, ne ſont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Liſette, le bien n'eſt pas ce qui me touche le plus; & pourvu qu'on m'aime, c'eſt aſſez.

LISETTE.

Hé, qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes Seigneurs d'aujourd'hui ſont de grands frippons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'eſt pas comme les autres. Il jure ſi amoureuſement, & il a tant d'eſprit, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas un fort honnête homme. Il fait des Vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puiſqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *In-promptu* qu'il a fait pour moi. Ecoute, Liſette, & juge par-là de ſa tendreſſe & de ſa ſincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

LE Chevalier n'eſt point venu chez moi, je ne ſuis guere contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *In-promptu.*

LUCILE.

Non, le voilà: tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah! ah! voici la Chambriere avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là? Ecoutons.

LISETTE, *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je ſuis enflammé;
Mais je ſens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en ſuis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je ? Voilà, je crois, les vers que le Chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Hé bien, qu'en dis-tu ?

LA BARONNE, *arrachant les Vers des mains de Liſette.*

Vous êtes bien curieuſe, ma mie, & je vous trouve bien impertinente de lire ainſi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes Vers, je vous prie, &...

LUCILE.

Comment donc, Madame, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Qui eſt cette folle, Liſette ?

LA BARONNE.

Quelle petite inſolente eſt-ce là !

LISETTE.

Par ma foi, cela eſt tout-à fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, Madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier ? Vous êtes une plaiſante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des Vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des Vers qui vous appartiennent ! Je vous trouve admirable, Madame, & vous êtes bien en âge qu'on faſſe des Vers pour vous. C'eſt pour moi qu'ils ont été faits, & vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui eſt cette petite ridicule, ma mie ?

LISETTE.

Ah, ah, Madame, ſervez-vous de termes moins offenſans, c'eſt la Niece de Madame.

LA BARONNE.

Quand ce ſeroit Madame elle-même, je la trouverois fort impertinente de dérober des Vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plait.

LUCILE.

Cela eſt bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiſelle ?

LA BARONNE.

Cela eſt bien inſolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah, Madame!

LUCILE.

Donnez-moi mes Vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taiſez-vous, petite ſotte, & ne m'échauffez pas les oreilles.

SCENE XI.

Mde. PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

AH! par ma foi, ceci paſſe la raillerie; & vous faites bien de venir mettre le holà entre deux Dames qui s'alloient couper la gorge.

Mde. PATIN.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous, Madame? Que vous a t'on fait, ma Niece?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes Vers, ma Tante; ou Madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'inſolence de votre Niece, ou je la châtierai moi-même.

Mde. PATIN.

Doucement, doucement, Madame, s'il vous plait. Mais, quel eſt votre différend?

LUCILE

Comment, ma Tante, je montre à Liſette des Vers qui ont été faits pour moi par la perſonne que vous ſavez, & cette Madame vient les arracher, en diſant qu'ils ſont faits pour elle?

Mde. PATIN.

Hé bien, pourquoi s'emporter de cette ſorte? La modération ne doit-elle pas être le partage

d'une jeune fille, & quoique vous ſoyez perſuadée que la raiſon eſt pour vous, faut-il pour cela faire la harangere comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce à dire, la raiſon eſt pour elle? Je ſoutiens, moi, que ces Vers ſont à moi, & qu'elle a menti, quand elle s'en veut faire honneur.

Mde. PATIN

Et quand cela ſeroit, Madame, eſt-il bien ſéant à votre âge d'en venir à ces extrêmités, & ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la ſorte pour de méchans Vers?

LUCILE.

De méchans Vers, ma Tante? Ils ſont les plus jolis du monde. Liſez-les ſeulement, & vous verrez bien qu'ils ſont faits tout exprès pour moi.

Mde. PATIN.

Voyons donc, Madame, s'il vous plait.

LA BARONNE.

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, & vous connoîtrez bien par-là que votre Niece ne ſait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j adore
Brûle des mêmes feux dont je ſuis enflammé;
Mais je ſens que je l aime encore
Mille fois plus que je n en ſuis aimé.

LUCILE.

Hé bien, ma Tante? *Le charmant objet...*

Mde. PATIN.

Hé bien, ma Niece, vous avez le front de ſoutenir que ces Vers-là ſont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma Tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame, que je ne vous fais point d'impoſture, & que votre Niece n'a pas raiſon.

Mde. PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, & nous ſommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE.

Ah! ce ſont les Tablettes que je donnai hier au Chevalier.

Mde. PATIN.

C'eſt auſſi lui qui me les a laiſſées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien, je ne connois point votre Chevalier; mais, j'ai vu faire les Vers moi-même, & je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier, Madame, & je le déviſagerai, ſi je le trouve.

SCENE XII.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

AH! Liſette, que je ſuis malheureuſe! Le Chevalier eſt un perfide qui trompoit la Baronne & moi, & c'eſt aſſurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres ſans ſcrupule, Madame. C'eſt le plus bel endroit de ſa vie que de tromper.

Mde. PATIN.

Je ſuis bien heureuſe de n'avoir point encore ſigné le Contrat. Allons renvoyer le Notaire. Courons chez M Serrefort, pour conclure notre mariage avec M. Migaud, afin que je n'entende plus parler de ce petit ſcélérat de Chevalier; & s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laiſſe point entrer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi, Monſieur, je n'y comprends rien, & il y a là-deſſous quelque choſe que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me ſurprend point, Criſpin.

CRISPIN.

Parbleu, cela eſt violent au moins, & je ne ſais comment l'entend Madame Patin; mais peu s'en eſt fallu que ſon portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier eſt un maraud qui ne ſait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh, Monſieur, ce portier-là n'eſt point Suiſſe, & il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la choſe. Vous avez fait quelque bagatelle, & Madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand ſorcier pour deviner cela; & dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup ſûr que c'eſt la ſuite de quelque ſottiſe.

LE CHEVALIER.

Maraud!

CRISPIN.

Là, là, Monſieur, ne vous fâchez point, & dites-moi un peu de quelle eſpece eſt celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces Vers de la Baronne, donnés à Madame Patin, ſont la cauſe de tout le déſordre.

CRISPIN.

Hé bien, morbleu, ne vous l'avois-je pas bien dit? La Baronne & elle ſe ſont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en eſt encore trouvé une troiſieme qu'elle ne m'a pas nommée qu'en la traitant de petite étourdie; il faut que ce ſoit ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment diable? eſt-ce qu'elle avoit auſſi les mêmes Vers?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, & il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, (car, il n'y a perſonne dans ce logis, & nous pouvons parler en aſſurance de vos fredaines) de qui ſavez-vous cette aventure, s'il vous plait?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colere épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables, vous avez paſſé un mauvais quart-d'heure; & ſauf correction, Madame la Baronne eſt la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord; mais, nous ſavons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raiſon.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, & j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car, il eſt bon quelquefois de faire le fier avec les Dames.

CRISPIN.

Le fier?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier, & quand j'ai vu ſa fureur un peu diminuée, je me ſuis juſtifié le mieux qu'il m'a été poſſible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER.

Non, elle s'eſt emportée plus fort que jamais: & je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée juſqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réuſſi?

LE CHEVALIER.

A merveille, & nous ſommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais, ne craignez-vous rien, lorſqu'elle ſaura votre mariage avec Madame Patin?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craigniſſe?

CRISPIN.

Que ſais-je? Une femme diableſſe eſt quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lievre auſſi ſûrement qu'un homme, comme vous ſavez, & elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lievre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons; & comme elle ne veut qu'un mari, pour la conſoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouſer ſi le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Hé là, Monſieur, ne raillons point, elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainſi, vraiment; & ſi certain deſſein que j'ai dans la tête pouvoit réuſſir, je te donnerois à choiſir d'elle, où de Madame Patin.

CRISPIN.

De Madame Patin? Ah, ah, voici quelque choſe d'aſſez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Ouais...

LE CHEVALIER.

Je crois que je ſuis amoureux, Criſpin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! & de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite Créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite Brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh, pour cela, le diable m'emporte ſi je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez Madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager, comme la Baronne, & il faut que dans cette affaire, l'une ou l'autre me rende un ſervice conſidérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur propoſer, elles le feront de grand cœur, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront ſans penſer le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle maniere?

LE CHEVALIER.

Ma petite Brune, à ce que j'ai pu ſavoir, eſt une héritiere conſidérable, mais, d'une naiſſance peu proportionnée à un ſi gros bien.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas-là une raiſon qui vous embarraſſe.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution de l'enlever. Sa famille, après cela, ſera trop heureuſe que je l'épouſe. Je ſerai en lieu de ſûreté cependant, & je ne l'épouſerai point qu'on ne lui faſſe de grands avantages.

CRISPIN.

Hé, à quoi la Baronne & Madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER.

Quoi, tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas en argent comptant, comme tu ſais, & je veux que mes deux vieilles m'en fourniſſent à l'envi l'une de l'autre, & facilitent ainſi la conquête de ma jeune Maîtreſſe.

CRISPIN.

Tudieu! c'eſt le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveille. Mais, je vois venir Madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manege que je vais faire avec celle-ci. Ah! palſambleu, laiſſe-moi rire, Criſpin, laiſſe-moi rire quand j'en devrois être malade, il m'eſt impoſſible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCENE II.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER. LISETTE, CRISPIN.

Mde. PATIN.

AH, ah, Monſieur, vous voilà de bien bonne humeur, & je ne ſais vraiment pas quel ſujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame; mais, je ſuis encore tout rempli de la plus plaiſante choſe du monde. Vous vous ſouvenez des Vers que je vous ai tantôt donnés?

Mde. PATIN.

Oui, oui, je m'en ſouviens & vous vous en ſouviendrez auſſi, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en ſouviendrai, Madame? ils ſont cauſe d'un incident dont j'ai penſé mourir à force de rire, & je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaiſant.

Mde. PATIN.

Où en eſt donc le plaiſant, Monſieur?

LISETTE.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaiſant! le plaiſant, Madame, eſt que quatre ou cinq godelureaux ſe ſont fait honneur de mes Vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, & je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques perſonnes. Je vous en demande pardon, Madame, c'eſt le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, & en moins de deux heures ils ſont devenus Vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener avec ſes Vaudevilles?

Mde. PATIN, *à Liſette.*

Ecoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus ſi facilement accroire. (*au Chevalier.*) Hé bien, Monſieur, vous êtes bien content de voir ainſi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, Madame? Car enfin, puiſqu'ils ſont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

Mde. PATIN.

Ah, ſcélérat!

LE CHEVALIER.

Notre Baronne au reſte n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu, Madame, que c'eſt une incommode parente que cette Baronne, & qu'elle me vend cher les eſpérances de ſa ſucceſſion!

LISETTE, *à Madame Patin.*

Le frippon! la Baronne eſt ſa parente, comme je la ſuis du grand Mogol.

Mde. PATIN.

Ecoutons juſqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne ſauriez croire juſqu'où vont les folles viſions de cette vieille, & les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manieres répondiſſent aux ſiennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut ſon peſant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai paſſé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, & que je lui veux rendre, s'il vous plait, Madame, pour en être débarraſſé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le Royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos Vers par maniere de converſation. Elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter juſqu'à trois fois, & j'ai été tout étonné que la vieille ſurannée les ſavoit par cœur.

cœur. Elle eſt ſortie tout auſſitôt, & s'en eſt allée apparemment de maiſon en maiſon, chez toutes ſes amies, faire parade de ces Vers, & dire que je les avois faits pour elle.

Mde. PATIN.

S'il diſoit vrai, Liſette?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame! Et j'annonce, quand il diroit vrai pour la Baronne, comment ſe tireroit-il d'affaire pour votre Niece?

CRISPIN.

Oh, patience, s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais, voici bien le plus plaiſant, Madame. J'ai paſſé aux Tuilleries, où j'ai rencontré cinq ou ſix beaux eſprits. Oui, Madame, cinq ou ſix, & il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un ſiecle où les beaux eſprits ſont tout-à-fait communs au moins.

Mde. PATIN.

Hé bien, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame! ils m'ont conté que le Marquis des Guerets avoit donné les Vers en queſtion à une petite Griſette; que l'Abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ſes Amies; que le Chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour ſa Maîtreſſe, & que deux de ces pauvres Femmes s'étoient malheureuſement pour elles trouvées avec la Baronne, où il s'étoit paſſé une Scene des plus divertiſſantes.

Mde. PATIN.

Ce ſont de bons ſots, Monſieur, que vos beaux eſprits, de plaiſanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon, elle prend la choſe comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, Madame? Vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois Femmes, qui ſe veulent battre pour un Madrigal; & la bonne foi de ces deux pauvres abuſées, & la folie de notre Baronne, ne vous font point pâmer de rire?

Mde. PATIN, *à Liſette.*

Je creve, & je ne ſais ſi je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh, merci de ma vie, pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, Madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Liſette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, Madame, il vous fâche que des Vers faits pour vous ſoient dans les mains de tout le monde. Je ſuis un indiſcret, je l'avoue, de les avoir rendus publics, je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame; & je vous jure que l'air que j'ai fait ſur ces malheureux Vers n'aura pas la même deſtinée, & que vous ſerez la ſeule qui l'entendrez.

Mde. PATIN.

Vous avez fait un air ſur ces paroles, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & je vous conjure de l'écouter. Il eſt tout plein d'une tendreſſe que mon cœur ne ſent que pour vous; & je jugerai bien par le plaiſir que vous aurez à l'entendre, des ſentimens où vous êtes à préſent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en muſique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air dont il répéte quelque endroit.*

Avez-vous remarqué, Madame, l'agrément de ce petit paſſage? (*Il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendreſſe qu'il y a dans celui-ci? (*Il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là eſt bien paſſionné? (*Il chante encore.*) Vous ne dites rien? Ah! Madame, vous ne m'aimez plus, puiſque vous êtes inſenſible au chromatique dont cet air eſt tout rempli.

Mde. PATIN.

Ah! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous expoſée!

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame?

Mde. PATIN.

J'étois une des Actrices de cette Scene que vous trouvez ſi plaiſante.

CRISPIN.

Vous, Madame?

Mde. PATIN.

Moi-même, & c'eſt en cet endroit qu'elle s'eſt paſſée entre la petite griſette, la Baronne & moi.

LE CHEVALIER.

Ah, pour le coup, il y a pour en mourir, Madame. Oui, je ſens bien qu'à me dire que vous me haïſſez autant que je le mérite, Faites-le, Madame, je vous en conjure, & donnez-moi le plaiſir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offenſée.

Mde. PATIN.

Levez-vous, levez-vous, Monſieur le Chevalier.

CRISPIN.

La pauvre Femme!

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, que je mérite peu...

Mde. PATIN.

Ah! petit cruel, à quelle extrêmité avez-vous penſé porter mon dépit! Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut preſque rien que je ne ſois la femme de M. Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela eſt, Madame, j'irai déchirer ſa robe entre les bras même de la Juſtice, & je me ferai la plus ſanglante affaire...

Mde. PATIN.

Non, non, Chevalier, laiſſez-le en repos, le pauvre homme ne ſera que trop malheureux de ne me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'auroit, ſi j'avois trouvé mon Beau-frere chez lui; heureuſement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah! je reſpire. Je viens donc de l'échapper belle, Madame?

Mde. PATIN.

Vous vous en ſeriez conſolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Eh, fi! Madame, ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne ſonge uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille piſtoles que je lui dois, & qu'il faut que je lui paye inceſſamment: Madame, je vous en conjure.

Mde. PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce deſſein, j'ai de l'argent, Chevalier, venez dans mon cabinet.

SCENE III.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LA BRIE.

LA BRIE.

VOilà Monſieur Serrefort qui monte.

Mde. PATIN.

Ah, bon Dieu! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre Notaire, & me laiſſez Criſpin pour vous faire avertir quand je ſerai ſeule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Criſpin, & attends ici l'ordre de Madame.

CRISPIN.

Me donnêra-t-elle les mille piſtoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, Maroufle.

Mde. PATIN.

Sauvez-vous par le petit eſcalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.

Mde. PATIN.

Tiens-toi ſur ce petit degré par où ſort ton Maître.

SCENE IV.

M. SERREFORT, Mde. PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

ON m'a dit que vous aviez paſſé chez moi, Madame, & que vous m'y aviez demandé.

Mde. PATIN.

On vous a dit vrai, Monſieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dit de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, Madame, & je ſuis bien-aiſe de ſavoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai de mon côté quelque choſe à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Mde. PATIN.

Quelle affaire, Monſieur? l'affaire de ce ma-

tin ? Ne m'avez-vous pas promis de me laiſſer en repos, & de ne vous en plus mêler ?

M. SERREFORT

Oui, Madame, mais on nous a fait parler à M. Migaud & à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette Marquiſe.

Mde. PATIN.

Hé bien, Monſieur, pour peu d'avance qu'elle faſſe, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, Madame, des avances ? C'eſt à vous à en faire, s'il vous plait ; & il n'y a point à héſiter même.

Mde. PATIN.

Je ferois des avances, moi qui ſuis offenſée ? Ah, vraiment, on voit bien que vous ne ſavez guere les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de ſa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dreſſés. Vous verrez par-là ſi je ſais ce que c'eſt.

Mde. PATIN.

Des articles ! des articles ! Ah ! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela eſt trop plaiſant, des articles ! Vous vous êtes fait mon Plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'eſt, Madame.

Mde. PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce ſont des articles, Liſette.

M. SERREFORT, *lit.*

Premierement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la Marquiſe, modeſtement vêtue.

Mde. PATIN.

Modeſtement!

M. SERREFORT.

Oui, Madame, modeſtement: En robe, cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Mde. PATIN.

Oh, pour l'article de la queue, je ſuis déjà ſa très-humble ſervante, & je ne rognerois pas deux doigts de ma queue, pour toutes les Marquiſes de la terre.

M. SERREFOTR.

Arrivée chez la Marquiſe, vous la demanderez au Laquais qui ſera de garde.

Mde. PATIN.

Un Laquais de garde, Monſieur! un Laquais de garde! Il ſemble que vous parliez de quelque Officier.

M. SERREFORT, *continuant à lire.*

Et pendant que le dit Laquais ira avertir ſa Maîtreſſe que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, & ſans murmurer, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Madame la Marquiſe de vous faire entrer.

Mde. PATIN.

Non, Monſieur Serrefort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout ſur-tout. Ce ne ſera pas ſans murmurer, cela ne ſe pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela ſoit, pourtant. (*Il lit.*) Quand la Marquiſe ſera viſible...

Mde. PATIN.

Hé, fi! Monſieur, ce n'eſt pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, Madame; mais ſavez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour ſortir d'affaire, & que ce ſont ici les dernieres paroles qu'elle nous a fait porter par ſon Ecuyer?

Mde. PATIN.

Par ſon Ecuyer, Monſieur, par ſon Ecuyer! Oh, vraiment, il faut attendre à faire cet accommodement, que j'aie un Ecuyer comme elle; & quand nous agirons d'Ecuyer à Ecuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, Madame, un Ecuyer! Etes-vous femme à Ecuyer, s'il vous plait, & ne ſongez-vous pas...

Mde. PATIN.

Tenèz, Monſieur, point de conteſtation, je vous prie. Je n'aime pas les diſputes; & pour peu que vous m'obſtiniez, vous me ferez prendre des Pages.

M. SERREFORT.

Ah, je vois ce que c'eſt, votre entêtement continue, il eſt déſormais impoſſible de vous en corriger; & vos manieres me confirment à tout moment les avis qu'on m'a donnés.

Mde. PATIN.

Comment donc, Monſieur, quels avis? avez-

vous des Eſpions pour examiner ma conduite?

M. SERREFORT.

Morbleu, Madame, j'en ſais plus que je n'en voudrois ſavoir.

Mde. PATIN.

Hé bien, Monſieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais, vous ne nous manquerez pas de parole impunément; & il ne ſera pas dit que vous aurez jetté ma fille dans le même déréglement d'eſprit où vous êtes, & que ſon pere l'ait ſouffert ſans reſſentiment.

Mde. PATIN.

Quel diſcours eſt ce là? Que voulez-vous dire? ſuis je une déréglée, s'il vous plait? Ecoutez, M. Serrefort, vous me ferez raiſon des termes offenſans dont vous vous ſervez, prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Ecoutez, Madame Patin, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je ſuis bien informé que vous voulez épouſer un gueux de Chevalier, qui ſe moquera de vous dès le lendemain de vos noces. Je ſais de bonne part que ma fille s'entête de quelque eſpece de Marquis plus gueux peut-être que votre Chevalier. M Migaud ſait tout cela comme moi; mais, nous ne demeurerons pas les bras croiſés ni l'un ni l'autre, & nous vous rendrons raiſonnable malgré vous-même.

Mde. PATIN.

Oh bien, M. Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, M. Serrefort; & ne mettez

pas ici les pieds, que vous ne vous ſoyez rendu plus ſage.

M. SERREFORT.

Oh, ventrebleu, Madame, j'y viendrai jour & nuit, de moment en moment; & je vais ſi bien aſſiéger votre maiſon & la mienne, qu'il n'y entrera perſonne à qui je ne faſſe ſauter les fenêtres, pour peu qu'il ait l'air d'un Marquis, ou d'un Chevalier.

Mde. PATIN.

Et pour moi, qui ne ſuis pas ſi méchante que vous, je vous prierai de deſcendre l'eſcalier tout au plus vîte, & de ne pas regarder derriere vous.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Mde. PATIN.

Adieu, Monſieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

Mde. PATIN.

Je n'en veux point apprendre, Monſieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Mde. PATIN.

Adieu, Monſieur Serrefort.

SCENE V.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

HÉ, bon Dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me perſécuter, Liſette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh, pour cela, il devient de jour en jour plus inſupportable.

Mde. PATIN.

N'eſt-il pas vrai?

LISETTE.

Parceque Monſieur le Chevalier eſt un jeune homme aſſez mal dans ſes affaires, & que M. Serrefort prévoit qu'en l'épouſant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela eſt bien impertinent, Madame.

Mde. PATIN.

Tout ce qu'il fera, ne ſervira de rien.

LISETTE.

Bon; quand vous avez réſolu quelque choſe, il faut que cela paſſe.

Mde. PATIN.

Tout ce que je crains, c'eſt que le Chevalier ne vienne à connoître M. Serrefort, & qu'il ne ſe dégoûte en me voyant ſi mal apparentée. Criſpin?

SCENE VI.

Mde. PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

PLait-il, Madame ?

Mde. PATIN.

Va dire à ton maître que pour de certaines raiſons, je ne le puis voir que ſur les dix heures, & qu'il ne manque pas de venir à cette heure là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire ſavoir, Madame ?

Mde. PATIN.

Non; va vîte, j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me ſemble, Madame, qu'il ſeroit à propos qu'il rendit au plutôt à Madame la Baronne ces milles piſtoles dont il vous a parlé.

Mde. PATIN.

J'aurai ſoin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois ſoin de les lui porter, ſi vous vouliez.

Mde. PATIN.

Dis-lui bien que je vais penſer à lui juqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je lui dirai, Madame.

SCENE VII.

CRISPIN *ſeul.*

OH çà, puiſque je n'ai point d'argent à porter à mon Maître, ce que j'ai à lui dire n'eſt point ſi preſſé. Réfléchiſſons un peu ſur l'état préſent de nos affaires. Voilà M. le Chevalier de Ville-fontaine en train d'attraper mille piſtoles à Madame Patin, & autant à la vieille Baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles. Mais c'eſt pour enlever une petite Fille; il y a quelque choſe à dire à celui-là. La Juſtice ſe mêlera infailliblement de cette affaire, & il lui faudra quelqu'un à pendre. M. le Chevalier ſe tirera d'intrigue, & vous verrez que je ſerai pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le diable, & je crois que le plus ſûr eſt de ne me point mêler de tout cela, & de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que ſait-on? Il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que Madame la Baronne ne voulut qu'un Mari, je ſerois ſon fait auſſi-bien qu'un autre; elle pourroit bien m'épouſer par dépit. Il arrive tous les jours des choſes moins faiſables que celle-là, & je ne ſerois pas le premier Laquais qui auroit coupé l'herbe ſous le pied à ſon Maître. Allons faire ſavoir au mien ce que

Madame Patin m'a dit de lui dire; & ſelon la part qu'il me fera des milles piſtoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

NE crains rien, ma pauvre Liſette, ne crains rien. Madame Patin ne ſaura pas que l'avis eſt venu de toi.

LISETTE.

Au moins, Monſieur, vous ſavez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon; & ſi ce n'étoit que vous donnez des commiſſions à mon Pere, à mon Couſin, & à celui qui veut m'épouſer, je ne trahirois pas ma Maîtreſſe pour vous faire plaiſir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c'eſt le plus grand ſervice que tu lui puiſſes rendre, que de detourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toûjours travaillé pour cela, autant qu'il m'étoit poſſible. Dans les commencemens j'ai cru qu'elle ſe moquoit; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie eſt faite pour cinq heures du matin. Madame eſt dans ſon cabinet, qui compte de l'argent dont Monſieur le Chevalier lui a dit avoir affaire; & il viendra ici dans une petite demi-heure, avec ſon Notaire; c'eſt l'ordre de Madame.

M. SERREFORT.

La malheureuſe!

LISETTE.

Ils ſeront bien ſurpris tous deux, de vous voir à leurs noces ſans en avoir été prié.

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guere.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le ſeul obſtacle que j'ai préparé à leurs deſſeins.

M. SERREFORT.

Comment donc? qu'as-tu fait encore?

LISETTE.

Il y a une vieille Plaideuſe de par le monde, qui eſt auſſi amoureuſe du Chevalier que Madame votre Belle-ſœur, pour le moins. Je l'ai fait avertir par un Solliciteur de Procès, qui eſt mon compere, de tout ce qui ſe prépare ici, & je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de ſe trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela eſt fort bien imaginé.

LISETTE.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plait, que vous demeuriez quelque tems caché dans ma chambre, & je vous avertirai quand ils ſeront avec le Notaire.

M. SERREFORT.

C'eſt bien dit. Oh, ventrebleu, ma pendarde de Belle-ſœur n'eſt pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre ſatisfaction, & il ne tiendra pas à elle que Mademoiſelle votre Fille ne ſuive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déjà dit tantôt un mot à M. Migaud.

M. SERREFORT.

Ah! la double enragée! C'eſt donc elle qui a donné à ma fille la connoiſſance d'un petit Godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinſſes?

LISETTE.

Non; mais c'eſt elle qui lui conſeille de vous donner un gendre à ſa fantaiſie, ſans ſe mettre en peine qu'il ſoit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La miſérable!

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que Mademoiſelle Lucile n'eut un fort grand penchant à ſuivre les bons conſeils de ſa Tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'eſt une peſte dans une Famille Bourgeoiſe qu'une Madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vîte, & tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas*) Monſieur Serrefort verra peut être ce ſoir plus d'incidens qu'il ne s'imagine.

SCENE II.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

LE Chevalier n'eſt point encore venu, Liſette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, Madame.

Mde. PATIN.

Je ſuis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'eſt pas tems de vous impatienter encore, Madame. Neuf heures viennent de ſonner, & vous avez fait dire à Monſieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

Mde. PATIN.

Ce vilain Monſieur Serrefort eſt cauſe de cela. Sans cet animal, le Chevalier ſeroit ici à l'heure qu'il eſt, & il n'auroit pas le tems de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh, par ma foi, Madame, je ne m'accom-

moderois guere, pour moi, d'un homme comme Monſieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Hé, mort de ma vie, vous êtes toûjours ſur des épines.

Mde. PATIN.

Quand nous ſerons une fois mariés, Liſette, je ne craindrai pas tant; mais juſques-là le Chevalier me paroît ſi aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être ſi fort épriſe!

Mde. PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma Niece?

LISETTE.

Non, Madame.

Mde. PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fut ici avec ſon Amant, & qu'on les put marier auſſi cette nuit.

LISETTE.

Oui, Madame?

Mde. PATIN.

Oui, vraiment; & je ne ſais ce qui me fera le plus de plaiſir, d'épouſer le Chevalier, ou de déſeſpérer Monſieur Serrefort.

LISETTE.

La bonne perſonne!

Mde. PATIN.

Il ſe mangeroit les pouces de rage. Mais qu'eſt-ce que ceci? La Baronne à l'heure qu'il eſt! Hé, grand Dieu! n'en ſerai-je jamais défaite?

SCENE III.

LA BARONNE, Mde. PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

BOn ſoir, Madame.

Mde. PATIN.

Madame, je ſuis votre ſervante.

LISETTE, *bas.*

Bon, voici déjà la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien ſeule, Madame; où eſt donc Monſieur le Chevalier?

Mde. PATIN.

Monſieur le Chevalier, Madame? Monſieur le Chevalier n'eſt pas toûjours chez moi; & ſi c'eſt lui que vous cherchez...

LA BARONNE.

Non pas, Madame, & ce n'eſt qu'à vous que j'ai affaire.

Mde. PATIN.

Au moins, Madame, il n'eſt pas heure de ſolliciter.

LA BARONNE.

Oh, vraiment, ma pauvre Madame, ce ne ſont pas mes Procès qui m'occupent à préſent, & j'ai bien autre choſe en tête. (*à Liſette.*) Oh, ça, ça, détalez, s'il vous plait, ma mie, & allez voir là-dehors, ſi j'y ſuis.

Mde. PATIN.

Comment donc? que veut-elle dire! Liſette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltrone, vous avez peur.

Mde. PATIN.

Quel eſt votre deſſein, Madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jaſmin, approchez.

Mde. PATIN.

Ah! bon Dieu, des épées! Madame, venez-vous ici pour m'aſſaſſiner?

LISETTE.

Vraiment, cela paſſe raillerie, Madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de-là, vous, ma mie, que je ne vous donne ſur les oreilles. Et vous, Madame, choiſiſſez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Mde. PATIN.

Moi, Madame, prendre une épée! Hé, pour quoi, s'il vous plait?

LA BARONNE.

Pour me tuer, ſi vous le pouvez.

Mde. PATIN.

Moi, je ne veux tuer perſonne.

LA BARONNE.

Mais, je vous veux tuer, moi.

Mde. PATIN.

Hé, bon Dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de ſi méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, Madame? ce que vous m'avez fait?

Mde. PATIN.

Liſette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raiſonnemens, ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier, il eſt à moi, ce Chevalier, auſſi-bien que mon moulin, & c'eſt une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Mde. PATIN.

Quoi! Madame, c'eſt Monſieur le Chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, Madame, & il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuſe femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez ſur lui, & je vous donne la vie.

Mde. PATIN.

Quelle étrange femme, Liſette! & comment pouvoir m'en débarraſſer?

LA BARONNE.

Oh! jour de Dieu, c'eſt trop barguigner. Allons, Madame, point de quartier.

Mde. PATIN.

Ah! je ſuis morte. Au voleur, à l'aide, on m'aſſaſſine.

LISETTE.

Madame, vous n'y ſongez pas. Grace, grace, Madame.

LA BARONNE.

Ame baſſe!

Mde. PATIN.

Holà, Jaſmin, la Brie, la fleur, la Jonquille, la Penſée, mes Laquais, mon Portier, mon Cocher, holà.

LISETTE.

Hé, paix, Madame! Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'eſt-ce qui gnia, Madame? Morguene à qui en avez vous? Comme vous gueulez!

Mde. PATIN.

Ah! mes enfans, jettez-moi Madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie, le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

Mde. PATIN.

Hé bien, là, Madame la Baronne, deſcendez par la montée, on vous le permet; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuſe petite Bourgeoiſe! refuſer l'honneur de ſe meſurer avec une Baronne!

LISETTE.

Ne faites pas de bruit davantage, Madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, & elle n'oſeroit tirer l'épée! Merci de ma vie, je m'en vais chercher le Chevalier, & s'il ne change de ſentiment, ce ſera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Hé, Madame.

SCENE IV.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

HÉ, laiſſe-la faire, Liſette; J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raiſon; mais, Madame, entre vous & moi, je crains bien que cette Baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

Mde. PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre, & quand le Chevalier ſera mon mari, il me mettra à couvert des emportemens de cette folle. Elle eſt furieuſement emportée, oui; & je crois que ſi je n'avois pas appellé du ſecours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une & à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et ſavez-vous bien, Madame, qu'il n'y a rien au monde de ſi dangereux qu'une vieille amoureuſe? Je m'étonne que vous ayiez été ſi pacifique.

Mde. PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

Mde. PATIN.

Et je n'en ſuis pas encore bien remiſe.

SCENE V.

Mde. PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH! ma Tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

Mde. PATIN.

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma Tante, & vous demander un aſyle contre la violence & les injuſtices de mon pere.

Mde. PATIN.

Comment donc, ma Niece, que vous a-t-il fait?

LISETTE, *bas.*

Qu'eſt-ce que ceci?

LUCILE.

Ah! ma Tante, qu'on eſt malheureuſe d'être fille d'un pere comme celui-là!

Mde. PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau? Qu'eſt-il arrivé?

LUCILE.

Hé, ne le devinez-vous pas, ma Tante? il a trouvé au logis ce Monſieur qui m'aime. Marton, la Fille de chambre de ma mere, l'avoit fait entrer par la porte du Jardin.

Mde. PATIN.

Hé bien, ma Niece, qu'a fait votre pere?

LUCILE.

Il m'a donné deux ſoufflets, ma Tante, & il a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

LISETTE.

Cela eſt bien malhonnête.

Mde. PATIN.

Il ne l'a pas frappé, peut-être?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas oſé; mais, ce qui me fâche le plus, c'eſt que mon pere m'a donné ces deux ſoufflets devant lui.

Mde. PATIN.

Le brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, & j'ai bien réſolu de m'en venger.

Mde. PATIN.

Hé bien, ma Niece, qu'eſt-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurois beſoin d'un bon conſeil, ma Tante.

Mde. PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce Monſieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevat. Conſeillez-moi d'y conſentir, ma Tante, vous ne ſauriez me faire plus de plaiſir.

Mde. PATIN.

Si je vous le conſeillerai, ma Niece! Il ne faut

pas manquer cette affaire faute de réſolution. Où eſt-il à préſent?

LUCILE.

Il eſt allé prendre deux mille piſtoles chez ſon Intendant, & il doit ſe rendre dans ſon carroſſe à la place des Victoires, où j'ai laiſſé Marton pour l'attendre, & pour me venir dire quand il y ſera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'eſt pas mal liée; mais, il ne ſera pourtant pas difficile à M. Serrefort de la rompre.

Mde. PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma Niece. Dès que votre amant ſera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je ſerai bien aiſe de le voir; je ferai mettre ſix chevaux à mon carroſſe, & vous irez enſemble à une maiſon de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne Tante, que je vous ai d'obligation! Mais, il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Mde. PATIN.

Envoyez-y un Laquais, Liſette.

LISETTE.

Oui, Madame. (*bas.*) je vais l'envoyer chez Monſieur Migaud, la fête ne ſeroit pas bonne ſans lui.

LUCILE.

Au moins, ma Tante, ce n'eſt que par votre conſeil que je me laiſſe enlever; & je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme

celle-là, ſi vous n'étiez la premiere à l'approuver.

Mde. PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, Mde. PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

DEs que j'aurai les mille piſtoles, je ne ferai pas grand ſéjour chez Madame Patin.

LUCILE, *au Chevalier.*

Ah! Monſieur, vous voilà? Qui vous a déjà dit que j'étois ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Criſpin, quel incident! c'eſt ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite Brune!

LUCILE.

Voilà ma Tante, Monſieur, dont je vous ai toûjours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa Tante?

CRISPIN.

Haie, haie, haie; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai l'honneur...

Mde. PATIN.

Qu'eſt ce que cela ſignifie, ma Niece?

LUCILE.

Monſieur eſt la perſonne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'avois prié Mademoiſelle votre Niece de...

Mde. PATIN.

Quoi, Monſieur! Il eſt donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah! ma Tante, que dites-vous là? Vous me trahiſſez, ma Tante: vous me dites de le faire venir, & vous le querellez quand il eſt venu.

Mde. PATIN.

Ah! ma pauvre Niece, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Criſpin?

CRISPIN.

L'affaire eſt épineuſe.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma Tante, en vérité.

Mde. PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma Tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, Monſieur, c'eſt le plus ſûr.

Mde. PATIN.

Voir conſtamment diſpoſer toutes choſes pour m'épouſer, & ſe propoſer le même jour d'enlever ma Niece?

LUCILE.

Quoi, ma Tante...

Mde. PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monſieur, encore une fois, ſortons,

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh, parbleu, je voudrois bien pour la rareté du fait qu'il ſe tirat d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, Monſieur, pour me vouloir tromper ſi cruellement?

Mde. PATIN.

Pourquoi nous choiſiſſois-tu l'une & l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, Monſieur, répondez.

Mde. PATIN.

Parle, parle, perfide.

LE CHEVALIER.

Hé, que diantre voulez-vous que je vous diſe, Meſdames. Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous perſuader que ce que vous voyez n'eſt pas? Mais, à prendre les choſes au pied de la lettre, ſuis-je ſi coupable que vous l'imaginez, & eſt-ce ma faute ſi nous nous rencontrons tous les trois ici?

Mde. PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaiſanterie

LE CHEVALIER.

Je ne plaiſante point, Madame, le diable m'emporte, & je vous parle de mon plus grand ſérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la Tante de Mademoiſelle, & que Mademoiſelle eſt votre Niece?

CRISPIN.

Diable! ſi nous avions ſu cela, nous aurions pris d'autres meſures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous ſeriez point fait de confidence l'une à l'autre, & nous n'aurions point à préſent l'éclairciſſement qui vous met ſi fort en colere.

LUCILE.

Hé, ſeriez-vous pour cela moins coupable? En ſerions-nous moins trompées? & pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé ſi malhonnête?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, & voyez ſi j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, & peu de bien. Une veuve des plus aimables, & qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le Héros de Roman, & refuſerai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

Mde. PATIN.

Hé, pourquoi donc, perfide, puiſque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma Niece?

LE CHEVALIER.

Oh, pour cela, Madame, regardez-là bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en ſortira à ſon honneur; quand les Dames querellent long-tems, elles ont envie de ſe raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune perſonne, toute des plus belles & des mieux faites. Je ne lui ſuis pas indifférent. Peut-on être inſenſible, Madame, & ſe trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puiſſent réſiſter à tant de charmes?

CRISPIN.

Il aura raiſon, à la fin.

Mde. PATIN, *à Lucile.*

Ah! petite coquette, ce ſont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma Tante! il n'aimeroit que moi ſans vos quarante mille livres de rente. C'eſt moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh! Meſdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; & s'il eſt vrai que vous m'aimez autant qu'il m'eſt doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le perſuader, faſſe un effort ſur elle-même, & me cede à l'autre. Je vous aſſure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne ſera pas la plus malheureuſe.

Mde. PATIN.

Je t'aime à la fureur, ſcélérat, mais j'aimerois mieux que ma Niece fut morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde enſemble d'aimer autant que je vous aime; mais, pour vous voir le mari de ma tante, c'eſt ce que je ne ſouffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans ſa criſe.

LUCILE.

Ah! ma Tante, voilà mon pere que j'entends.

Mde. PATIN.

Cachez-vous vîte, Monſieur le Chevalier.

SCENE VII.

M. SERREFORT, Mde. PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au Chevalier.*

NOn, non, Monſieur, il n'eſt pas beſoin de vous cacher. Ah, ah, Madame ma Belle-ſœur, c'eſt donc là ce Monſieur le Chevalier que vous voulez épouſer?

Mde. PATIN.

Oui, Monſieur, & c'eſt ce même Chevalier que Mademoiſelle votre fille court aux Tuileries, & qui ſans moi ſeroit peut-être votre Gendre à l'heure qu'il eſt.

M. SERREFORT.

Que vois-je! C'eſt le même homme que j'ai trouvé chez moi!

LE CHEVALIER.

Nous ſommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi! Monſieur, en même jour vouloir épouſer ma ſœur & ma Fille? C'eſt avoir bien la rage d'épouſer pour me perſécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, Monſieur, au contraire; & pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux Dames celle que vous haïſſez, & j'en ferai ma femme tout auſſi-tôt.

M. SERREFORT.

Qu'eſt-ce à dire cela? Oh, je ne prétends pas que vous épouſiez ni l'une ni l'autre.

SCENE VIII. & Derniere.

M. MIGAUD, M. SERREFORT, Mde. PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à Mde. Patin.*

UN de vos Laquais, Madame, vient de m'avertir avec empreſſement que vous me vouliez parler de quelque choſe, je n'ai point perdu de tems.

Mde. PATIN.

Oui, Monſieur, il ſemble que mon Laquais ait deviné ma penſée, & vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, Madame?

Mde. PATIN.

Voilà ma main, Monſieur; & dès demain je vous épouſe, pourvu qu'en même tems Monſieur votre Fils épouſe ma Niece.

M. MIGAUD.

Ah, Madame, que cette condition me fait plaiſir!

M. SERREFORT.

C'eſt moi qui vous réponds de cet article, & ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de réſiſter à mes volontés.

LUCILE.

Dans le déſeſpoir où je ſuis, mon pere, je ferai tout ce que vous voudrez.

Mde. PATIN, *au Chevalier.*

Tu n'épouſeras pas ma Niece, perfide!

LUCILE, *au Chavalier.*

Vous ne ſerez jamais le mari de ma Tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, Meſdames, juſqu'au revoir. Hé bien, Monſieur, ne ferez-vous pas quelque petit air ſur cette aventure-là? Une chanſon à propos raccommode quelquefois bien les choſes, comme vous ſavez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille piſtoles de Madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, & continuons de la ménager juſqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

Fin du Onzieme Volume.

TABLE

DES PIECES CONTENUES

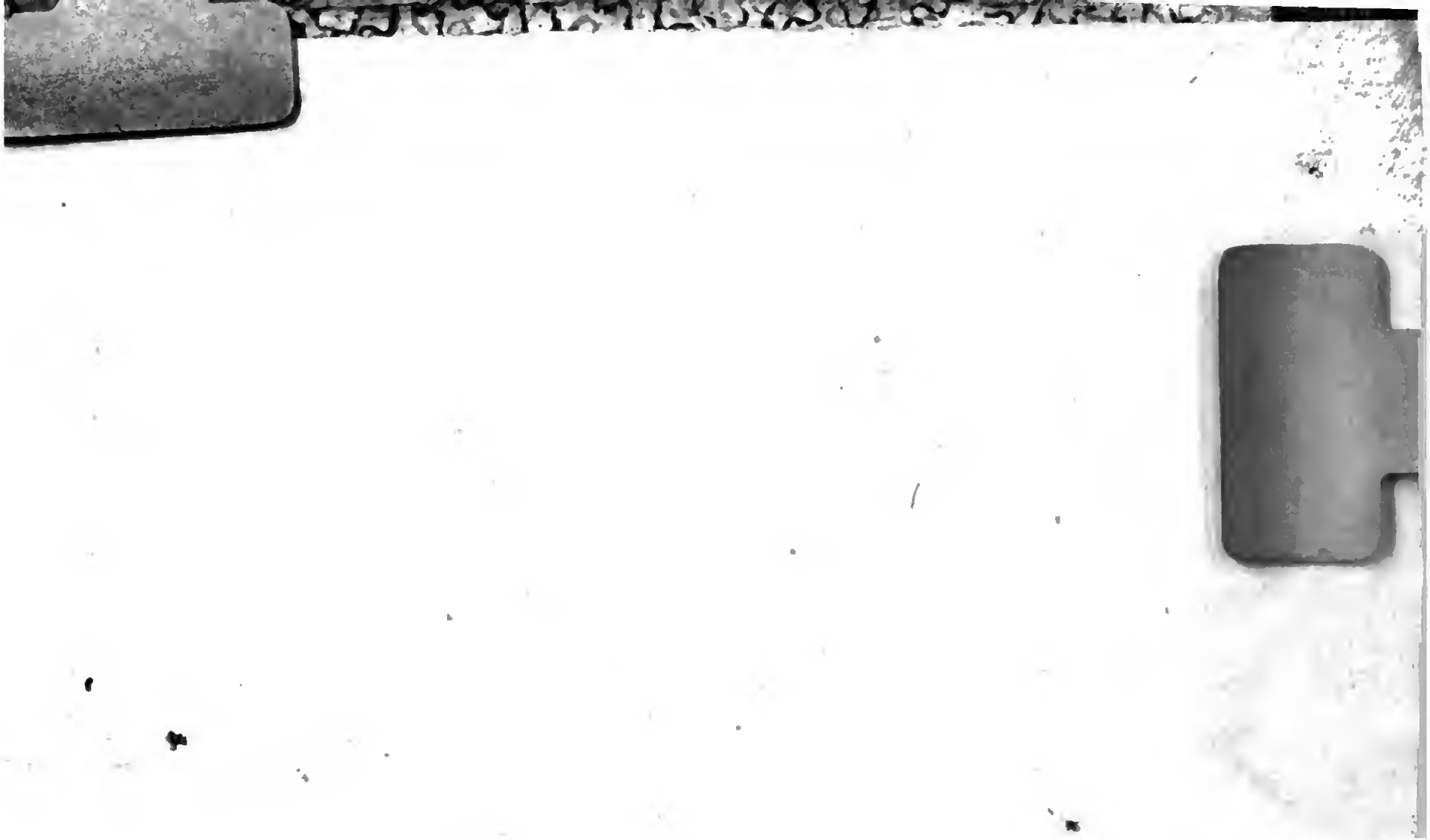
Dans ce Onzieme Volume.

BERENICE, Tragédie par Mr. Racine.

LA MORT DE POMPÉE, Tragédie par Mr. P. Corneille.

ARMINIUS, Tragédie par Mr. Campiſtron.

LES FOLIES AMOUREUSES, Comédie par Mr. Regnard.

LE CHEVALIER A LA MODE, Comédie par Mr. Dancourt.

08187